

Le drapeau blanc

Jean Féron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Ce soir du 13 septembre 1759, Québec, la capitale de la Nouvelle-France, gémissait et pleurait !

Elle, qu'on avait vue si heureuse, lorsqu'elle acclamait le retour de ses soldats vainqueurs après quelque campagne héroïque… lorsque sa voix vibrante de fierté chantait les hymnes de la victoire… lorsque de son rire sonore et joyeux elle semait autour d'elle la gaieté et l'espérance… lorsque de ses fêtes éclatantes elle répandait sur toute la Nouvelle-France des flots de joie et d'enthousiasme… oui, ce soir-là, la capitale de la Nouvelle-France demeurait plongée, anéantie presque dans un abîme d'amertume et de désespoir !

Ce n'était plus la nymphe épanouie haussant hors des ondes lumineuses sa silhouette gracieuse et frémissante, mêlant la richesse de ses formes à la richesse des frondaisons mouillées d'une rosée de mer, étalant magnifiquement ses grâces admirables sous les lumières vives d'un ciel tout aussi pur qu'un ciel de France ! Ce n'était plus cette reine majestueuse dominant de son trône de granit la puissance et la majesté des fleuves, des bois, des monts qui la saluaient d'un geste large ! Elle n'était plus l'éclatante lumière dont les rayons avaient ébloui le monde, lumière qui avait de ses feux ardents embrasé tout un continent, lumière vers laquelle s'étaient à l'envi tendues les mains d'un jeune peuple ! Elle ne tenait plus en ses mains ce sceptre de diamant qui, durant près de deux siècles, avait tenu en respect tant d'ennemis barbares et redoutables ! Non, elle ne rayonnait plus !

Non, elle ne chantait plus ! Non, elle ne riait plus ! Son visage serein des jours de gloire s'était voilé ! Son ombre même, jadis illuminée comme un astre, se confondait, se dissipait dans l'ombre plus épaisse de cette nuit funeste ! Non… il n'était plus rien de tout ce passé splendide !

Cette masse de granit, qu'avait couronnée la gloire, des eaux du fleuve sombre surgissait comme un monument funèbre qui semblait abandonné sur un point sauvage d'un continent inconnu. À le contempler ainsi, on aurait pu penser que des hommes naguère, mais dans un temps très reculé, l'avaient élevé pour marquer la consommation d'un désastre affreux ou pour exprimer une douleur inouïe ! À moins qu'un grand roi, peut-être, dans sa marche aux conquêtes gigantesques ne l'eût, en passant, dressé pour laisser aux mondes futures un indice de sa force, un jalon de sa puissance ? Car, en dépit de sa désolation, car malgré son deuil, ce monument gardait un air de majesté et de puissance qui étonnait !

En s'arrêtant tout près on se sentait troublé infiniment : on reconnaissait un géant, mais un géant gaulois qui, sombre dans sa détresse et son délaissement, tête penchée sur sa vaste poitrine, paraissait considérer ses blessures d'un œil atone. Car il était tout déchiré ce grand lutteur tombé enfin sous le choc puissant d'un ennemi implacable ! Ses membres, si vigoureux hier, ne sont plus aujourd'hui que des lambeaux de chair ! Cette chair frémit ! Et malgré sa défaite, malgré l'atroce souffrance que lui causent ses plaies encore saignantes, il se redresse dans un mouvement désespéré… il se redresse comme pour mieux exhaler sa douleur ! Dans la nuit tranquille, que n'ose pas troubler l'ennemi retranché

non loin de là, on entend tomber de sa bouche crispée la plainte de sa grande âme endolorie !

Oui, Québec répand ses lamentations autour du corps agonissant de son vaillant héros !

Dans la salle d'armes du Château Saint-Louis, le valeureux marquis de Montcalm repose sur une couche de souffrances. Un chirurgien, un Père Jésuite, M. de Ramesay, M. de Fiedmont et quelques autres officiers de son armée vaincue entourent, graves et consternés, sa couche. Dehors, sur la place du Château, le peuple et les soldats de la garnison prient à genoux, ou, à voix basse et désespérée, font l'éloge du beau général.

— Il est vrai que je suis tombé dans la défaite, disait Montcalm à ceux qui l'entouraient, mais n'importe ! je meurs content !

Il mourait content, lui aussi, comme son adversaire, le jeune général Wolfe ; il mourait avec la vision du devoir accompli. Ses fautes n'étaient plus : il s'en était accusé et il avait été pardonné. Sa défaite était encore une gloire qui lui servait de linceul. Mais, hélas !... il sembla que son dernier soupir fût aussi celui de la Nouvelle-France, et il sembla que la masse de granit en avait frémi jusqu'en ses bases les plus profondes !

Et tandis qu'agonisait ce héros, qui fut peut-être le plus beau, sinon le plus grand, de la Nouvelle-France, l'armée, triste et à demi démoralisée, sortait de son camp de Beauport ; elle s'engageait par la route de la Lorette, obliquait vers Saint-Augustin et gagnait, par la Pointe-aux-Trembles, la rivière Jacques-Cartier où elle allait se retrancher en attendant que son nouveau chef, le Chevalier de Lévis, auprès duquel Vaudreuil avait dépêché le grenadier Flambard, vînt en prendre le commandement.

Ce soir-là, en effet, le gouverneur avait tenu conseil avec les principaux officiers qui lui restaient. Fontbonne avait été tué. Sénézergues et de Privas avaient été mortellement atteints. M. de Saint-Ours était aussi gravement blessé. Or, à ce conseil encore apparaissait Bigot. Il apparaissait, après avoir en secret conféré avec sa bande.

Le conseil s'était réuni pour décider que l'armée retraitât et se retirât à la rivière Jacques-Cartier, incapable qu'elle était, par manque de vivres et de munitions, de reprendre l'attaque contre les Anglais, et coupée aussi qu'elle était de l'armée de Bougainville. En demeurant dans son camp de Beauport elle courait le risque de se voir embouteillée, affamée, puis réduite à néant. Mais Bigot, qui désirait voir se terminer une dispute « Pour un pays de bois et de neiges », conseilla une reprise d'offensive contre les Anglais, avant que ceux-ci, disait-il, ne fussent solidement retranchés. C'eût été marcher à un désastre irrémédiable. Et pourtant Vaudreuil écouta la voix de Bigot, il voulut que l'armée se joignît à la garnison de la ville et qu'elle reprît l'offensive dès le lendemain sur les Plaines d'Abraham. Mais aucun officier ne voulut consentir à une telle folie ; et, la majorité l'emportant, la retraite fut décidée. C'était le parti le plus sage. Il fut en même temps décidé de confier le commandement suprême de l'armée au Chevalier de Lévis, qu'on croyait à Montréal, et à qui un courrier serait dépêché.

De fait, cette décision avait été déjà prise par Vaudreuil lui-même, et Flambard avait été chargé de remplir cette mission auprès du chevalier ; mais le gouverneur avait jugé prudent de faire confirmer sa décision par le conseil. Il avait aussi confié à Flambard un message pour M. de Ramezay, enjoignant à celui-ci de ne

pas livrer la ville tant qu'il resterait des vivres suffisantes pour la garnison et la population de la cité, et exprimant l'espoir que M. de Lévis arriverait à temps à son secours.

Dès après la réunion du conseil l'ordre de la retraite fut donnée à toute l'armée, et, trop précipitée, cette retraite ressembla à une fuite. Il est vrai qu'il était à craindre que les Anglais ne s'opposassent à la retraite, en barrant la route de la Lorette et de Saint-Augustin, l'unique voie par laquelle l'armée française pouvait se retirer. Aussi, pour ne pas éveiller les soupçons de l'ennemi, fut-il laissé dans le camp de Beauport une certaine quantité de tentes toutes dressées, qui pourraient faire penser que l'armée demeurait dans ses retranchements.

La population de la campagne environnante, se voyant abandonnée, désespéra tout à fait. Un grand nombre de paysans suivirent l'armée pour aller s'établir aux Trois-Rivières ou à Montréal, en attendant que le sort des armes décidât de la victoire définitive. Le spectacle fut lamentable : on vit en pleine nuit des charrettes chargées de meubles et de quelques provisions rouler en cahotant lugubrement à la suite des régiments français. Des vieillards suivaient en gémissant. Des femmes éplorées marchaient à la suite du triste cortège, les unes traînant leurs enfants par la main, d'autres les portant sur leur sein suffoqué, car dans les charrettes on n'avait pu leur faire une place ! Que de larmes mouillèrent la poussière de la route ! Que de sanglots troublèrent cette nuit funèbre ! Que de pieds meurtris et sanglants laissèrent leur empreinte sur ce chemin du Calvaire ! Des veuves, seules et incapables d'emporter quoi que ce fût, ou trop découragées, avaient mis le feu à leurs habitations pour qu'elles ne devinssent pas la propriété de l'ennemi, et elles s'en allaient à l'aventure, bri-

sées par la douleur. Cette fuite ressemblait à l'antique exode du peuple hébreux. Et pendant quatre jours les routes furent témoins de cette retraite navrante de pauvres et misérables campagnards ; et la fuite ne cessa que ce jour néfaste du 17 septembre, quand on vit au-dessus du Fort Saint-Louis flotter, comme un linceul affreux, le drapeau blanc ! Alors, on comprit que tout espoir était anéanti ; et ceux qui n'avaient pas fui et d'autres qui s'apprêtaient à fuir furent à ce point abattus par cet événement, que, sans force ni courage, ils préférèrent attendre ce qui adviendrait… quand ce serait ou la mort ou l'esclavage !

. . . . . .

Donc, tandis qu'un grand et malheureux héros exhalait le dernier soupir — soupir avec lequel semblait s'envoler l'âme d'un peuple — tandis que l'armée abandonnait son camp et les murs de la cité, laissant les Anglais maîtres de toute cette partie du pays qui s'étendait jusqu'à la mer, tandis que les populations campagnardes, dans le plus grand désarroi, clamaient leur désespoir ou appelaient d'une voix déchirante l'aide de la France, comme si la France par l'au-delà des mers pouvait entendre ces voix chétives que dévorait un espace infini, il était des êtres humains — mais était-ce bien des êtres humains ?… oui, il était des Français qui célébraient joyeusement et cyniquement la catastrophe !

Dès le crépuscule de ce jour de deuil, ces Français s'étaient hâtivement réunis chez l'intendant Bigot, en sa demeure de la rivière Saint-Charles. Cadet, Péan, Varin, Corpron et Pénissault y étaient venus joindre l'intendant et son funèbre factotum, Deschenaux. Ceux-ci, c'étaient les chefs ; mais les autres étaient venus aussi, tout une bande de subalternes sans cesse affamés et

assoiffés, tels des chiens repus, mais qui sentent qu'il reste encore un os à croquer. Car on savait qu'il restait tout au moins des dépouilles dont chacun de ces croquants tenait prodigieusement à sa part. D'autres, moins cupides peut-être, ou plus anxieux d'aller mettre à l'abri le fruit de leurs rapines, y étaient venus dans le dessein d'unir leurs forces pour précipiter la chute finale, après quoi ils n'auraient qu'à prendre la mer. Et tout en venant chez monsieur l'Intendant pour se concerter et discuter affaires, on y avait emmené ses femmes, de sorte que rien ne pouvait les empêcher de mêler l'utile à l'agréable : on voulait fêter et festoyer comme avant, comme toujours ! Comme leurs ennemis, les Anglais, ils disaient, avec un cynisme révoltant : « as usual » !

Nous ne rapporterons pas les détails de cette fête qui se prolongea jusqu'à l'aurore du jour suivant, jusqu'à cette heure fatale où, au Château Saint-Louis, le malheureux Montcalm expirait après avoir enduré de terribles souffrances. Car narrer ce festin, cette débauche, alors que de toutes parts coulaient des flots de larmes, alors qu'un deuil immense enveloppait toute la colonie, serait tracer un tableau si honteux qu'il nous répugne à l'entreprendre. Mais pour mieux faire voir à notre lecteur jusqu'à quel degré de lâcheté et de cynisme était descendue toute cette bande féroce d'agioteurs et de larrons, nous le ferons assister à un conciliabule qui fut tenu à l'écart et à l'insu des autres personnages de la fête.

Àce conciliabule assistaient Bigot, Deschenaux, Cadet, Beau, Varin, Corpron et Pénissault. D'autres associés de cette bande se trouvaient en ce moment ou aux Trois-Rivières ou à Montréal où, là encore, la table des festins était largement mise.

Il était six heures et demie, lorsque Deschenaux pénétra dans une large pièce du premier étage qui servait de cabinet, de travail à l'intendant, et où se trouvaient réunis les dignes personnages que nous venons de nommer.

— Messieurs, annonça Deschenaux en entrant, l'armée a trouvé un nouveau chef !

— Bougainville ? je parie, cria Varin.

— Non, dit Bigot en hochant la tête avec mépris ; Bougainville n'est qu'un sot. Je devine quel est ce nouveau chef ; c'est ce fat et prétentieux Monsieur le Chevalier de Lévis !

— Vous le devinez, monsieur, dit Deschenaux.

— Mais Lévis est à Montréal, cria Cadet ; comment peut-il prendre le commandement de l'armée ?

— Mon cher Cadet, reprit Bigot de sa voix toujours suave, mais aussi pleine d'autorité toujours, si notre ami Deschenaux a nommé Lévis comme le nouveau chef de l'armée, c'est donc que c'est ainsi !

— Mais je m'y oppose ! exclama Cadet avec force.

— Et moi donc ? fit Bigot.

— Et moi donc ? Et moi donc ?... firent les autres tour à tour.

— Messieurs, dit Deschenaux, quel est, à votre avis, celui de nos officiers qui serait le plus apte à prendre le commandement suprême de l'armée ? Car Monsieur de Montcalm aura bientôt cessé de vivre.

— Le plus apte ? s'écria Corpron. Mais ne serait-ce pas Le Mercier ? C'était son ami intime.

— Le Mercier ? ricana Varin ; mais ce n'est qu'un petit capitaine d'artillerie. Moi, ajouta-t-il, je proposerais…

Il fut interrompu par Pénissault.

— Ah ! bah, dit ce dernier ; allez-vous nous faire croire maintenant qu'il faille un maréchal de France pour prendre le commandement de quelques régiments tout halbrenés, le ventre vide, et les yeux plutôt tournés vers la France, où il leur tarde de retourner, que vers cette capitale qui ne tient plus debout ? Vous me faites rire !

— Je ne dis pas qu'il faille un maréchal, répliqua Varin aigrement ; mais je conçois qu'il faille tout au moins un officier de mérite.

— Nomme donc cet officier ! cria Cadet, qui venait de vider coup sur coup deux coupes remplies d'eau-de-vie.

— Montreuil ! répondit Varin.

— Montreuil ! s'écria Cadet avec un sourire méprisant. Bah ! je pense que Monsieur le chevalier de Montreuil, tout comme Monsieur de Levis, a plus de prétention et de fatuité qu'il n'a de nerf dans la tête et le cœur !

Il éclata d'un long rire.

— Mes amis, intervint Péan sur un ton prétentieux, car Péan essayait de rivaliser d'influence et d'autorité avec l'intendant ; et si ce dernier lui prenait le meilleur de sa femme, en revanche Péan essayait de subtiliser à Bigot un peu de son autorité. Mes

amis, dit Péan, il n'y a qu'un homme capable de conduire l'armée…

— Selon nos vœux… ricana Deschenaux.

— Bien parlé, ami Deschenaux ! approuva Cadet.

— Ne riez pas ! cria Péan indigné. Je dis qu'il n'est qu'un homme dans tout le pays capable de commander l'armée : c'est Duchambon de Vergor !

Cadet se mit à rire follement.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Péan plus indigné.

— Mon cher ami, ce pauvre Vergor est prisonnier des Anglais, ne le saviez-vous pas ?

Péan rougit et demeura béant.

Un rire énorme résonna autour de la table de l'intendant. Car Péan était un être plus ridicule que sérieux. Sans être un imbécile, il n'avait certes pas de facultés mentales à revendre. C'était aux mains de Bigot un instrument passif ; c'était un esclave abject incapable d'initiative ; c'était l'ignorant bourré de prétention au savoir, cousu de fatuité, dévoré d'envie d'ordonner et de diriger comme M. Bigot, pourri de vanité, boursouflé d'orgueil et sujet à crever un jour ou l'autre de toutes ces excellentes choses dont il s'emplissait le ventre, la tête et le cœur !

Le rire se prolongea tant, que Bigot dut intervenir.

— Messieurs, messieurs, cria-t-il, du sérieux, je vous prie ! Tantôt le moment des plaisirs sera revenu, lorsque nous irons re-

joindre ces dames dont nous entendons les rires joyeux et les chants exquis.

Des salons du rez-de-chaussée, en effet, montaient par fusées éclatantes les rires des femmes et leurs gais refrains.

Dans le cabinet de travail de l'intendant le silence se fit.

Bigot aspira longuement une prise de tabac. Puis, ayant secoué son jabot, il se tourna vers Deschenaux qui, sombre et agité, insensible au rire des autres, se promenait à quelques pas de là les mains au dos, et demanda :

— Mon ami, tu ne nous as pas donné l'explication de cette nouvelle que tu apportes : que Monsieur de Lévis a été désigné pour remplacer le marquis de Montcalm.

— L'homme qui m'a apporté cette nouvelle est en bas… c'est ce Foissan !

— Oh ! oh ! fit Cadet en riant, le signor Fossini !

— Foissan ! dit Bigot en fronçant un peu le sourcil ; de qui tient-il la nouvelle ?

— Il ne me l'a pas expliqué. Voulez-vous que je le fasse mander ?

— C'est bien, fais !

Deschenaux souleva une portière, ouvrit une porte et appela :

— Jérôme !

Un domestique, posté dans une antichambre voisine, parut.

— Va, dit Deschenaux, dire au sieur Foissan qu'il est mandé sur l'heure, et amène-le !

Le valet descendit rapidement au rez-de-chaussée, pour ramener l'instant d'après cet individu louche, homme de bas étage, qui s'adonnait à tous les métiers pourvu qu'ils rapportassent, transfuge capable d'accepter et d'entreprendre pour de l'argent les pires traîtrises, esclave qui avait amorcé des pourparlers d'affaires entre Wolfe et Cadet, c'est-à-dire ce Fossini, italien d'origine qui avait pris un nom français, ce Foissan, enfin, que notre lecteur se rappelle avoir vu à l'œuvre dans un récit antérieur intitulé Le Siège de Québec. Ce Foissan, comme quantité d'autres subalternes et vipères, apparut richement vêtu de dentelle et de soie, poudré, fardé, perruqué, et portant avec une ostentation à faire pouffer les agonisants l'épée en verrou. Ajoutons, puisque ce Foissan va jouer dans le présent récit un certain rôle, que c'était encore un autre bretteur, ferrailleur sans scrupule, qui avait traversé les continents en quête de fortune facile et de plaisirs. Joli garçon, hélas ! dépassant à peine la trente-cinquième année, c'est-à-dire jeune, audacieux, mais dépravé, pervers, doué d'une certaine facilité de parole, il possédait cent avantages pour exercer la duperie.

Seulement, il était assez intelligent, tout à l'encontre de Péan, pour ne pas se donner avec ses maîtres des airs de maître. Il s'inclina respectueusement devant l'intendant et attendit qu'on l'interrogeât.

— Ah ! ah ! fit Bigot en souriant avec ironie, je crains que nous n'ayons dérangé Monsieur de Foissan. Si je ne me trompe, monsieur était en tête à tête avec mademoiselle… la très jeune et très jolie mademoiselle Deladier.

Foissan rougit sous la peinture qui rougissait son visage et bégaya :

— Monsieur l'intendant…

Bigot l'interrompit :

— C'est bon, c'est bon, mon ami ; il importe que jeunesse se passe, par Notre-Dame ! Or, maître Foissan, pour aller au plus court, vous avez apporté céans la nouvelle que Monsieur le Chevalier de Lévis, présentement en la ville de Montréal, a été nommé… général en chef de l'armée ?

— C'est la vérité, monsieur l'intendant.

— Mais nommé par qui ? interrogea Cadet, la voix zézayante sous l'ivresse qui venait.

— Par Monsieur de Vaudreuil, répondit Foissan.

— Mais Monsieur de Vaudreuil ne nous a pas consultés, s'écria Bigot, cela ne peut être !

— Cela est cependant. Cet après-midi, Monsieur de Montcalm a demandé qu'on envoyât à Monsieur le gouverneur un exprès chargé de lui désigner le nouveau chef de l'armée.

— Oh ! oh ! fit l'intendant, monsieur de Montcalm avait donc encore assez de vitalité pour s'occuper des affaires de l'armée ?

— Oui, mais après il est tombé dans l'agonie.

— Il aurait dû agoniser et trépasser plus tôt ! cria Cadet avec haine.

— Silence, ami Cadet ! commanda Bigot d'une voix autoritaire. Ainsi donc, ami Foissan, c'est Monsieur de Vaudreuil qui a, de lui-même et sur cette unique recommandation du marquis de Montcalm, fait le choix de Monsieur de Lévis ?

— Pas tout à fait, monsieur l'intendant. Il a pris les avis de Monsieur de Montreuil et de Monsieur de Repentigny, qui se trouvaient réunis avec quelques autres officiers que je n'ai pu reconnaître.

— Vous étiez là ?

— Presque… une mince cloison me séparait de la pièce où avait lieu cette délibération.

— Ah ! ah ! Mais alors on a dû envoyer un courrier à Monsieur de Lévis ?

— Oui, monsieur l'intendant ; ce courrier doit être en route à l'heure qu'il est.

— Tu connais ce courrier ?

— Un peu… c'est le grenadier Flambard.

Flambard !

Ce nom produisit un choc.

Tous les personnages de cette scène, à l'exception de l'intendant, furent debout, la main posée sur le pommeau des épées, terribles.

Bigot sourit, fit un geste et dit :

— Asseyez-vous, messieurs ! Et toi, mon ami, tu peux te retirer. Mais demeure à portée, nous pourrons avoir besoin de tes services.

Il fit un signe à Deschenaux, qui alla reconduire l'italien à la porte du cabinet.

Avant de refermer la porte, Deschenaux souffla à Foissan ces paroles :

— Descends à l'office et fais-toi servir à dîner ; car il se peut que tu partes bientôt en mission !

Foissan sourit et s'en alla.

— À présent, messieurs, reprit Bigot sur un ton sévère — et l'on eût dit qu'une sourde colère grondait en lui — il est inutile de songer à mettre l'un des nôtres à la tête de l'armée, tant que le Chevalier de Lévis n'aura pas été écarté.

— Il faut empêcher que lui parvienne ce message de Monsieur de Vaudreuil, gronda Deschenaux.

— En effet, approuva Bigot. Nous y verrons tout à l'heure. Pour le moment, il y a plus pressé. Messieurs, prêtez bien l'oreille et vous me direz votre approbation. Ce soir, il y aura conseil chez Monsieur de Vaudreuil ; ce sera pour décider si l'armée doit demeurer dans ses retranchements ou retraiter vers la rivière Jacques-Cartier. Il faut empêcher cette retraite, comme vous le pensez bien, afin qu'elle reste en son camp comme en une souricière où Messieurs les Anglais en auront vite raison. Sans chef réel et de valeur, elle n'est qu'un jouet. Lévis, je le connais, est un homme de talent, un militaire capable de relever le moral de l'armée et d'en faire une massue contre l'Anglais. Mais Lévis est à

Montréal, et il lui faudra au moins cinq jours pour rejoindre l'armée dans son camp.

— Mais si elle retraite vers Jacques-Cartier ? demanda Péan.

— Elle ne retraitera pas, parce que je ne veux pas, parce que nous ne voulons pas ! rugit Bigot en frappant la table de son poing. Parce que nous voulons qu'elle soit rasée, mise en miettes par l'Anglais ; parce que nous voulons que Monsieur de Ramezay rende la ville demain, parce que nous voulons tous reprendre le chemin de la France, et parce que, enfin, le roi est fatigué du pays, qu'il n'envoie plus de secours et qu'il sera fort content de se voir débarrasser d'un fardeau inutile et ruineux. Voilà, messieurs ! Or, il se trouve un homme capable de ruiner tous nos projets…

— Lévis ! prononça Deschenaux.

— Justement.

— Eh bien ! dit Pénissault, il importe d'arrêter ou d'intercepter le message que lui envoie Vaudreuil !

— C'est-à-dire, sourit Bigot, qu'il faudra arrêter Flambard !

Tous frissonnèrent à ce seul nom.

— Il faut l'arrêter coûte que coûte ! prononça encore Deschenaux d'une voix caverneuse.

— As-tu sous la main des hommes capables d'accomplir cet exploit ?

— Je les ai, répondit Deschenaux avec assurance.

— Fossini ? sourit Bigot.

— Et d'autres…

— Eh bien ! va, ami Deschenaux, il n'y a pas un instant à perdre.

— Pardon, monsieur l'intendant, reprit Deschenaux, pour que tout réussisse à souhait, il ne faut pas oublier une chose importante : c'est-à-dire les moyens à prendre pour faire rendre la ville !

— C'est juste, approuva Cadet, il ne faut pas oublier ce point très important.

— Nous y avons déjà songé, dit Varin.

— Qu'avons-nous fait ? demande Corpron.

— Nous avons, répondit Bigot avec un sourire froid, envoyé instructions aux marchands de la cité d'influencer Ramezay pour qu'il cède.

— Ramezay est têtu, monsieur l'intendant, gronda Deschenaux, il ne cédera pas facilement. Mais j'ai un projet…

— Parle, ami.

— Il importerait, au cas où les marchands ne pussent influencer le commandant de la place, que celui-ci reçût un message de livrer la capitale…

— Un message de livrer la capitale ? fit Bigot avec surprise.

— Oui, sourit ironiquement Deschenaux, un message venant de Monsieur de Lévis.

— Mais cela est impossible !

— Non… puisque le message viendrait de nous, mais portant la signature de Lévis et d'une écriture semblable à la sienne !

Tous les regards se tournèrent vers Descheneau avec admiration. Lui, toujours sombre et insensible en apparence à cette marque d'admiration, poursuivit :

— Monsieur de Ramezay serait instruit ce soir-même qu'un courrier est parti cet après-midi pour se rendre auprès de Monsieur de Lévis, pour en rapporter l'ordre de rendre ou de ne pas rendre la ville.

— Mais cet ordre serait de rendre ? demanda Bigot.

— Sans doute. Donc, j'attellerais de suite une berline, et, pour que nul de nous ne soit jamais soupçonné, j'installerais dans cette berline une jeune femme hardie…

— Pourquoi une jeune femme ? interrogea Bigot, très curieux.

— Parce qu'une jeune femme, hardie et jolie, sera moins susceptible de se voir arrêtée en chemin par on ne sait quels espions ou rôdeurs.

— Poursuis, commanda Bigot.

— Cette jeune femme se rendrait aux Trois-Rivières seulement, d'où elle reviendrait en moins de trois jours avec le message de Monsieur de Lévis. Monsieur de Ramezay n'y verra que vide et vent !

Et Deschenaux sourit atrocement.

— Tu sais donc, demanda encore Bigot, comment t'y prendre pour manigancer toute cette histoire de message ayant la signa-

ture de Lévis et fait de son écriture ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur de Ramezay n'y verra que du feu.

— Oh ! Oh ! s'écria l'intendant tout ravi, vous avez donc un plan déjà bien médité.

— Et bien mûri, oui, monsieur.

— C'est merveilleux ! s'écria Cadet.

— Naturellement, ajouta modestement Deschenaux, mon plan n'est bon qu'en autant qu'il recevra votre approbation, messieurs.

— Mais c'est tout approuvé, tout approuvé, ami Deschenaux ! clama Cadet en vidant une coupe d'eau-de-vie.

— Mais quelle sera cette jeune femme hardie ? interrogea Péan.

Deschenaux le regarda un moment avec attention, cligna un œil sournois vers l'intendant, puis répondit :

— La vôtre, monsieur !

— Ma femme ?

— Parbleu ! s'écria Bigot en riant. Madame Péan n'est-elle pas jeune, hardie et jolie ?

— Mais je l'accompagnerai, déclara Péan.

— Si vous voulez, se mit à rire Deschenaux. Du reste, j'avais aussi songé à lui donner une escorte de quatre cadets et de quatre gardes.

— Eh bien ! mon cher Péan, que décides-tu ? interrogea Bigot.

— Mais j'accepte… Il ne sera pas dit que j'aurai exposé ma femme à quelque danger que je n'aie partagé ! À moins sourit-il narquoisement, que monsieur l'intendant…

— Monsieur l'intendant, interrompit Bigot, te commande donc, mon cher Péan d'accompagner ta femme.

— Alors, c'est ma femme qui devra apporter le message à Monsieur de Ramezay.

— Oui, répondit Deschenaux ; ce message dans la main d'une femme aura, ce me semble plus de vraisemblance !

— Allons ! c'est entendu ! consentit Péan.

— Et vous, messieurs, demanda Deschenaux ?

— Oui, oui, approuvèrent les autres… le message ! Le truc en vaut bien un autre !

On se mit à rire à la ronde.

— Mais, intervint Bigot en se levant, il semble que nous oublions un peu notre ami Flambard !

— Oh ! soyez tranquille, monsieur l'intendant, ricana Deschenaux ; moi, je n'oublie pas Flambard !

Et, sans plus, il sortit vivement.

— Messieurs, s'écria Bigot avec une joie sombre dans ses prunelles, les affaires de l'État sont réglées ! À présent, levons notre coupe à la santé de ces dames que nous allons rejoindre !

Encore une fois, le Maître avait parlé et ordonné !…

02

Peu de blessés français avaient été relevés du champ de bataille des Plaines d'Abraham, ce 13 septembre 1759, champ de bataille dont les Anglais étaient restés maîtres. Quelques-uns avaient eu la bonne fortune d'être relevés à temps et emportés dans la cité ; et parmi ceux-là il en est un qui nous intéresse plus particulièrement : le vicomte Fernand de Loys atteint grièvement de deux coups de baïonnette à la fin de la bataille. Sur l'ordre du capitaine Jean Vaucourt qui s'était battu à ses côtés, le vicomte avait été secouru par deux grenadiers, Pertuluis et Regaudin, qui, eux aussi, s'étaient vaillamment battus ce jour-là.

Sur ses propres instances le vicomte avait été transporté à la Porte Saint-Louis, poste qu'il commandait avant le combat, dans une baraque où il avait une chambre quasi confortable.

Comme on avait voulu l'envoyer aux Ursulines, où l'on dirigeait les officiers blessés, de Loys s'y était refusé, disant :

— Portez à ces braves religieuses ceux qui en ont plus besoin que moi ; ici dans ma baraque je pourrai tout aussi bien mourir !

Le vicomte croyait sincèrement qu'il n'en réchapperait pas. Outre les deux coups de baïonnette reçus dans l'abdomen, plusieurs balles anglaises l'avaient atteint, mais aucune d'elles ne semblait avoir pénétré dans les organes vitaux.

On consentit donc à le déposer dans sa baraque. Dès qu'il fut étendu sur le lit de camp de sa chambre, il demanda qu'on fît venir de suite un prêtre et un chirurgien.

Ce fut le prêtre qui arriva le premier. Les chirurgiens n'étaient pas nombreux, et la plupart se trouvaient très occupés dans les hôpitaux. Deux étaient auprès du marquis de Montcalm.

Le prêtre qui accourut au chevet du vicomte, était un jeune Père Jésuite. Il appartenait à une petite famille de noblesse languedocienne, et il connaissait de Loys et sa famille. Ce jeune prêtre avait beaucoup déploré la basse conduite du vicomte, et maintes fois il avait supplié Dieu d'éclairer le jeune homme et de le ramener dans la voie de la droiture. Aussi, en apprenant la belle tenue du vicomte sur le champ de bataille et son état précaire, accourut-il joyeusement pour procurer à cette jeune âme en perdition les secours de l'Église.

Possédant quelques connaissances en chirurgie, il effectua les premiers pansements, et crut reconnaître que les blessures, bien que graves, pouvaient n'être pas mortelles.

Cela fait, il remplit les fonctions de son véritable ministère, celles du prêtre. De Loys se confessa et montra un tel repentir de sa vie passée, que le Père Jésuite, excessivement touché, ne put contenir des larmes de joie. Puis il partit en promettant au vicomte de lui envoyer un chirurgien sans retard.

De Loys le retint un moment.

— Mon Père, dit-il, vous êtes si bon et vous m'avez fait tant de bien, que je veux me permettre de puiser encore dans ce trésor de bonté.

— Certainement, mon ami, sourit le prêtre ; puisez autant qu'il vous plaira !

— Merci. Écoutez donc : si, ce soir, je suis encore de ce monde, et si le chirurgien me donne l'espoir de vivre ou du moins de survivre à mes blessures, voudrez-vous entreprendre pour moi une petite démarche ?

— De tout cœur, monsieur le vicomte, parlez !

— Je vous demanderai de vous rendre aux Hospitalières. Là, vous manderez une garde-malade, Mademoiselle Marguerite de Loisel…

— Je la connais, sourit l'abbé.

De Loys rougit.

— Monsieur l'abbé, poursuivit-il, si vous la connaissez, vous savez avec quel dévouement elle soigne les malades et les blessés qui lui sont confiés, et avec quelle douceur et quelle compassion ? Eh bien ! vous lui direz qu'un blessé… qui la connaît, désire ses soins, ses soins à elle seule, vous me comprenez ?

— Devrai-je dire le nom de ce blessé ? demanda le prêtre, qui se rappelait quelque peu avoir entendu parler de certaines amours entre le vicomte et une certaine Marguerite de Loisel.

— Non… gardez-vous en bien, mon Père.

— Bien. Est-ce tout ce que vous avez à me confier ?

— Oui. Mais… si Marguerite paraissait hésiter, ah ! monsieur l'abbé, je vous prie d'insister…

La voix du vicomte se brisa tout à coup dans sa gorge, et sa dernière parole s'acheva dans un hoquet. Puis, il enfouit son visage dans l'oreiller et se mit à pleurer.

— Pourquoi pleurez-vous ainsi ? demanda tendrement le prêtre, très ému.

— Ah ! messire, si vous saviez toute la confiance que j'ai dans le dévouement de cette jeune fille ! Il me semble que je mourrai sans ses soins.

— Tranquillisez-vous, mon ami, dit l'abbé, je prends sur moi de vous faire confier à la garde de Marguerite de Loisel.

— Merci, merci, monsieur l'abbé, s'écria de Loys, vous me faites espérer encore dans la vie !

Le prêtre quitta le vicomte pour se mettre à la recherche d'un chirurgien. Mais l'homme de l'art ne se présenta qu'à trois heures de l'après-midi.

Il trouva le vicomte si faible, qu'il dut lui faire boire une potion à forte dose de narcotique. Puis, durant deux heures il travailla à panser les blessures du jeune gentilhomme. Il en compta onze, dont plusieurs, néanmoins, n'étaient que des égratignures. Mais il était dans l'abdomen deux plaies affreuses qui lui causèrent quelque inquiétude. Tout de même, lorsqu'il eut terminé sa besogne, il dit au vicomte qui sortait d'un lourd sommeil produit par la potion :

— Monsieur le vicomte, je crois bien que vous en réchapperez, mais ce sera long, et vous aurez besoin de soins très attentifs. Aussi vais-je vous faire conduire aux Ursulines où sont d'autres officiers blessés.

— Non, non, monsieur, ne donnez pas de tels ordres pour le moment, se récria le vicomte. Ne donnez pas cet ordre avant ce soir au moins, avant que je vous aie revu !

Quoique surpris de ces paroles, le chirurgien consentit à faire la volonté du blessé.

— C'est bien, dit-il, je vous laisserai ici. Ce soir, je viendrai prendre de vos nouvelles.

Le vicomte fut laissé à la garde de deux soldats de sa compagnie et d'une femme du voisinage. C'était l'épouse d'un boulanger dont l'habitation avait été complètement détruite, et qui faisait partie de la garnison : cette brave femme, comme beaucoup d'autres du reste, avait offert ses services pour le soin des blessés.

Il faut croire que la belle conduite du vicomte de Loys sur les Plaines d'Abraham avait rapidement couru la cité et la campagne voisine, puisque, vers les sept heures du soir, son ancien ami et camarade de plaisirs, le chevalier de Coulevent, arriva comme un coup de vent à la baraque. Disons que Monsieur de Coulevent s'était borné, durant la bataille, à faire le guet avec cinquante gardes aux abords de la demeure de M. l'intendant Bigot.

— Ah ! mon pauvre de Loys, s'écria de Coulevent, en entrant, j'apprends que tu te meurs !

Le vicomte sourit avec ironie.

— Non, mon cher ami, dit-il, il paraît que mon heure n'est pas encore venue, si j'en crois le chirurgien qui m'a pansé.

— Non ?... Tant mieux, mon cher, car on aurait été bien chagriné de ne plus te revoir.

— Qui ? on... interrogea de Loys en souriant toujours avec un air moqueur.

— Mais... tes amis... tous ceux qui s'intéressent à toi !

— Et encore ? « Tes amis »… cela est si vague.

— Mais… monsieur l'intendant, ce brave Cadet, cet excellent Varin, ce sombre mais sympathique Deschenaux ; et aussi toutes nos bonnes amies qui, à cette heure, crois-moi si tu veux, portent ton deuil !

Le vicomte partit de rire.

— Es-tu fou, de Coulevent ?

— Non, tu vois bien. Je te jure que tu nous manques à tous. Tiens ! ce soir encore il y aura réjouissances chez l'intendant, et Madame Péan elle-même, en apprenant que tu étais gravement blessé, s'est écriée : « Ce cher vicomte, n'était-ce pas assez de nous délaisser qu'il veuille à présent quitter ce monde enchanteur ! »

— Ah ! ah ! madame Péan s'intéresse à moi tant que cela ? Eh bien ! de Coulevent, se mit à rire le jeune homme, cours chercher une voiture, une berline, et va me conduire auprès de madame Péan !

— Je le ferais volontiers de te conduire, et ne ris pas, de Loys.

— Je suis sérieux, ricana de Loys, conduis-moi !

Il raillait, et de Coulevent le vit bien. Il répliqua : « Tu veux me narguer, vicomte, et je regrette de ne pouvoir te prendre au mot. »

— Et pourquoi ?

— Parce que madame Péan, en ce moment même, est tout probablement partie pour un voyage.

— Ah ! où va-t-elle ?

— Au fait, mon cher, tu ne sais pas ce qui se passe. Et baissant la voix, de Coulevent ajouta :

— On a intrigué de nouveau et c'est vraiment drôle, tu vas voir. Mais peut-être n'as-tu plus d'intérêt à entendre parler de nos amis ?

— Beaucoup d'intérêt, au contraire, de Coulevent. Va donc, tu m'intéresses prodigieusement. D'ailleurs, en attendant que vienne le chirurgien, je m'ennuie. Continue, tu m'amuses, te dis-je.

— Comme tu le sais, mon ami, on est tous dégoûtés de ce pays, et toi comme moi ; on est tous ardemment désireux de repasser en France. Du reste, le roi ne tient plus le moindrement à cette colonie, et il ne songe qu'à la laisser aux Anglais contre certains avantages. Mais il se trouve ici des entêtés, des enthousiastes, des fous qui s'imaginent faire plaisir au roi en disputant le pays aux Anglais. Alors, monsieur l'intendant veut donc faire pression sur Ramezay pour l'amener à arborer le drapeau blanc demain, ou après-demain au plus tard. Mais il peut arriver que Ramezay ne se rende sans un ordre du chef de l'armée.

— Monsieur de Montcalm ? Mais on dit qu'il est mourant.

— Oui, et monsieur de Vaudreuil, paraît-il, a donné ordre à Ramezay de tenir la ville aussi longtemps que possible.

— Eh bien ! il la tiendra, de Coulevent !

— Voilà bien ce que redoute l'intendant. Aussi, vu que Monsieur de Montcalm est agonisant, Vaudreuil vient de dépêcher un

courrier à Monsieur de Lévis pour l'inviter à venir prendre le commandement de l'armée.

— Ah ! ah ! monsieur de Lévis sauvera la ville, sourit de Loys.

— Tu te trompes, mon cher, la ville va capituler avant que Monsieur de Lévis n'ait pris le commandement.

— Allons donc ! fit de Loys avec un sourire sceptique.

— Je te le jure. Vois-tu, on a inventé un truc : un courrier apportera à Monsieur de Ramezay l'ordre de capituler… mais un ordre signé de la main de Monsieur de Lévis.

— Jamais Monsieur de Lévis ne donnera cet ordre, s'écria de Loys avec conviction.

De Coulevent se mit à rire.

— Il le donnera, mais à son insu, reprit de Coulevent avec un sourire mystérieux.

— Décidément, mon cher, tu m'intrigues outre mesure !

— N'est-ce pas ? Écoute : Madame Péan va aux Trois-Rivières, accompagnée de son mari, dans l'une des berlines de l'intendant. Là, elle sera chargée d'un message, et elle repartira aussitôt pour revenir à Québec. Comprends-tu ?

— Non, dit de Loys qui avait tressailli.

— Mais c'est simple comme tout, sourit de Coulevent : ce message portera la signature de Monsieur de Lévis et il ordonnera à Monsieur de Ramezay de livrer la ville aux Anglais !

— Ah ! diable, le truc est magnifique, se mit à rire de Loys.

— C'est plus que magnifique ! Et, naturellement, tu comprends que la ville, une fois livrée, nous, nous partons tous pour la France ! Et Vive la France !…

— Vive la France ! cria à son tour de Loys. Mais pas si vite, mon ami, ajouta-t-il, nous ne sommes pas partis encore, et la ville tient. Et puis, le bon truc de l'intendant pourrait bien rater, en imaginant, par exemple, que Monsieur de Lévis arrivât ici avant le message. Car n'as-tu pas dit qu'un courrier avait été dépêché au Chevalier ?

— Si fait. Et veux-tu savoir le nom de ce courrier ?

— Dis.

— Flambard !

— Oh ! oh ! s'écria de Loys avec une flamme de joie dans ses prunelles fiévreuses, tu as dit Flambard ? Mais, mon ami, si tu connais Flambard, tu aurais dû penser que le truc trouvé par l'intendant ne peut réussir. Il l'a inventé trop tard ! Il fallait le trouver avant que Flambard fût parti ! Car Madame Péan, avec sa berline, n'aura pas atteint les Trois-Rivières, que Flambard sera à Montréal, que Monsieur de Lévis se sera mis en route pour Québec et qu'il y arrivera avant le retour de Madame Péan avec son message ! Non, non, de Coulevent… on s'y est pris trop tard !

De Coulevent ricana.

— Si tu m'avais laissé finir, dit-il.

— Ah ! tu n'as pas fini de me dévider l'écheveau de ton intrigue ?

— Tu vas voir. D'abord, la mission de Flambard a été de suite connue. L'ami Deschenaux, qui a le nez en l'air et qui demeure sans cesse aux aguets, ayant été informé de la chose, a de suite lancé aux trousses de Flambard des agents pour arrêter le spadassin et l'empêcher par tous les moyens d'accomplir sa mission.

— Quels sont ces agents ?

— Des gardes de Monsieur l'intendant, mais des gardes résolus, que commande Foissan.

— Fossini ?

— Si tu veux.

— Je leur souhaite bon succès, ricana le vicomte. Non, vraiment, ils ne savent pas ce qu'est Flambard ! Ah ! ah ! mon cher de Coulevent, je te le redis, vous vous y êtes pris trop tard ; Flambard déjouera tous vos trucs encore une fois !

Cet entretien fut interrompu par la garde-malade, qui vint annoncer au vicomte qu'une calèche venait le prendre pour le transporter aux Hospitalières, selon qu'il en avait exprimé le désir.

De Loys exulta… il allait revoir Marguerite de Loisel !

Il fit rapidement ses adieux à son ami. L'instant d'après, quatre de ses soldats le transportaient dans la voiture.

Le Père Jésuite avait rempli avec succès la mission dont l'avait chargé le vicomte. Marguerite de Loisel n'avait pu refuser de soigner ce blessé inconnu… cet inconnu qui semblait la connaître, elle. Elle avait bien été tentée de demander le nom de ce blessé ; mais une sorte de gêne l'avait retenue. Aussi, fut-elle très intri-

guée et très désireuse de voir ce blessé qui avait tant insisté pour être confié à ses soins.

Lorsqu'on apporta sur une civière le vicomte, que le trajet de sa baraque aux Hospitalières avait failli tuer, Marguerite, le reconnaissant poussa un grand cri, et elle voulut s'enfuir comme effrayée par une vision monstrueuse.

— Mademoiselle, gémit le vicomte, ne me tuez pas tout à fait !

Elle le regarda, surprise, émue malgré elle. Elle le vit livide, frissonnant, agonisant. Elle vit des larmes pleins ses yeux rougis par un commencement de fièvre, et elle crut deviner une telle transformation dans ce jeune gentilhomme, dont le nom avait été synonyme de débauche, que son cœur se serra de pitié.

— Marguerite, bégaya le vicomte, écoutez-moi d'abord, vous me tuerez ensuite ! Je suis prêt à mourir, m'étant confessé aujourd'hui.

La garde-malade se rapprocha, presque timidement.

— Avez-vous, demanda-t-elle la voix tremblante, quelque chose à me communiquer ?

— Oui, quelque chose de grave… il s'agit du salut de la capitale de la Nouvelle-France !

— Que savez-vous, monsieur ?

— C'est une trame dont on m'a dévoilé tous les fils ce soir.

— Une trame ! Pensez-vous que je pourrai être utile à quelque chose ?

— Vous pourrez faire échouer le complot qu'on a ourdi !

— Parlez, monsieur, puisque vous avez confiance en moi !

— Si j'ai confiance en vous, Marguerite… sourit le blessé ; mais c'est en vous que j'ai mis ma dernière confiance ! Mais écoutez… je sens que la vie s'en va… ce trajet en calèche… le froid de la nuit…

Il fut secoué par un violent accès de toux, et du sang rougit ses lèvres blêmes.

Vivement et doucement de son mouchoir Marguerite essuya les lèvres du jeune homme, et elle dit :

— Parlez vite, puisque c'est si grave ce que vous avez appris !

Bien difficilement le vicomte fit part à la garde-malade de la conversation qu'il avait eue avec de Coulevent ; et, aux dernières paroles, qui lui avaient coûté un effort surhumain, il s'évanouit.

Marguerite, éperdue, appela immédiatement deux sœurs infirmières. Elle leur confia qu'elle devait s'absenter de suite pour une heure ou deux, et leur demanda de donner tous leurs soins au vicomte jusqu'à son retour.

Oui, Marguerite, en apprenant la trame ourdie pour la perte de Québec, avait de suite pensé à Jean Vaucourt, à Jean Vaucourt qui ne manquerait pas de prendre les mesures nécessaires pour faire avorter la trame terrible.

Elle commanda immédiatement la calèche qui avait amené de Loys à l'hôpital, et, peu après, elle volait pour ainsi dire vers l'habitation du milicien Aubray, où elle espérait trouver le capitaine Vaucourt.

03

Bien que le milicien Aubray fut blessé et, à l'hôpital, la joie régnait à son foyer où sa femme venait de ravoir son petit, que les deux grenadiers, Pertuluis et Regaudin, lui avaient enlevé un soir par méprise, et que Flambard avait retrouvé sur le bord d'un sentier ce jour du 13 septembre. La mère couvrait son petit de caresses folles, et elle se sentait heureuse au point de redouter d'en perdre la raison. Elle était entourée de Jean Vaucourt et de sa femme, dont l'enfant dormait dans un berceau, de Rose Peluchet, de l'ancien mendiant Croquelin et du père Aubray. Et tous se réjouissaient du bonheur de la jeune mère.

Sur cette joie pourtant flottait une inquiétude : le départ de l'armée !

Jean Vaucourt venait de recevoir l'ordre de se rapporter au quartier général de M. de Vaudreuil, où un conseil militaire allait être tenu pour décider de la retraite de l'armée vers la rivière Jacques-Cartier.

Héloïse, la femme de Jean Vaucourt, et la femme d'Aubray s'étaient, écriées :

— Et nous, si l'armée abandonne le pays aux Anglais, qu'allons-nous devenir ?

— Vous nous suivrez, répondit le capitaine.

Et il s'était rendu à Beauport où, comme nous le savons, le conseil militaire avait décidé d'ordonner la retraite de l'armée vers la rivière Jacques-Cartier. L'ordre de lever le camp avait de suite été donné, et dès les neuf heures de ce même soir, les pre-

mières compagnies postées sur les bords de la rivière Saint-Charles prenaient la route de la Lorette.

Le capitaine Vaucourt était précipitamment revenu chez les Aubray pour informer sa femme de la décision du conseil, et pour lui annoncer qu'il allait prendre le commandement de cinq compagnies de milices. Il faut dire ici que près de cinq cents miliciens refusèrent de suivre l'armée, pour ne pas abandonner leurs foyers. Ces miliciens étaient des paysans qui habitaient les rives nord et sud du fleuve au-dessous de Québec, et partir avec l'armée c'eût été abandonner leurs familles sans protection aux fureurs d'un ennemi qui les avait déjà fait trop souffrir, qui avait incendié leurs maisons et saccagé leurs propriétés. Et combien de ces pauvres miliciens, paysans-soldats, allaient retrouver leurs femmes et leurs enfants sans abri, réfugiés dans les bois et sur le penchant des montagnes, au moment où l'hiver s'annonçait ! Vaudreuil avait bien essayé d'empêcher cette désertion, il en avait été incapable ! Les miliciens avaient dit :

— L'armée nous abandonne, nous l'abandonnons !

Il ne resta dans le camp de Beauport que les milices des Trois-Rivières et celles de Montréal. Celles-ci furent mises sous les ordres du capitaine Rhéaume, celles de Trois-Rivières furent confiées au capitaine Jean Vaucourt. Nous savons que les commandants de ces dernières milices, de Fontbonne et de Saint-Ours, avaient été, le premier tué sur le champ de bataille, et le second, grièvement blessé. Or, Jean Vaucourt n'avait pas voulu quitter Beauport sans aller prévenir sa femme et assurer sa sécurité ; aussi avait-il confié le commandement. à un lieutenant en lui assurant qu'il le rejoindrait dans la nuit sur la route.

Le premier soin du capitaine fut d'ordonner des préparatifs de départ à sa femme et à la famille Aubray.

— Père Croquelin, dit-il à l'ancien mendiant, il faut que vous trouviez coûte que coûte une berline pour transporter notre monde. Il vous restera pour vous et le père Aubray le cabriolet.

— Bien, capitaine, répondit le père Croquelin. Dans une heure j'aurai trouvé une berline… quand je devrais vous ramener l'une des superbes berlines de Monsieur Bigot.

Il partit immédiatement pour le faubourg où il espérait trouver un loueur.

Chemin faisant il croisa une calèche ; mais il faisait si noir et l'attelage allait si vite que l'ancien mendiant ne put reconnaître Marguerite de Loisel. Oui, c'était bien Marguerite qui accourait chez les Aubray pour informer le capitaine Vaucourt du complot qui avait été tramé pour la perte de Québec et de la Nouvelle-France.

Àla vue de Marguerite pâle et tremblante, Héloïse courut à elle et lui demanda avec inquiétude :

— Venez-vous, chère Marguerite, nous apprendre quelque nouveau malheur ?

— Non, chère amie, pas un malheur précisément ; ou plutôt je viens pour tenter de conjurer un malheur, mais un malheur qui nous atteindrait tous et tout le pays.

— Que se passe-t-il donc, mademoiselle ? interrogea Vaucourt.

— Et j'espère bien, fit à son tour la femme d'Aubray avec une certaine angoisse, que vous ne venez pas me dire que mon mari

est plus mal ?

— Non, tranquillisez-vous, madame ; votre mari se porte bien et demain il reviendra à son foyer.

— Pardon ! mademoiselle, reprit Jean Vaucourt, nous irons le chercher ce soir même, car nous partons tous pour Trois-Rivières.

— Vous partez… tous ! fit Marguerite avec surprise et chagrin.

— L'armée se retire à la rivière Jacques-Cartier, et nous partons avec elle.

— Ô mon Dieu ! exclama la garde-malade, s'agit-il là encore de trahison ?

— Non, sourit le capitaine, il s'agit d'une décision prise ce soir même par le conseil des officiers. Car l'armée, comme elle est à présent, sans chef, sans vivres, sans munitions, ne saurait lutter contre les Anglais. Mais elle reviendra bientôt, mademoiselle, elle reviendra pour débloquer Québec.

— Dieu vous entende, capitaine ! Mais êtes-vous bien sûr qu'elle reviendra ?

Alors elle fit le récit de la trame qui avait été machinée par Bigot et sa bande.

— Par l'enfer ! jura Jean Vaucourt ; nous n'en aurons donc jamais fini avec ces traîtres ! Mais alors, la vie de notre ami Flambard est en danger ! Et cette femme… cette rouleuse qu'est la Péan !…

— Il faut agir et vite ! déclara Marguerite.

— Je n'ai qu'une chose à faire, reprit le capitaine, partir immédiatement et rejoindre Flambard !

— Ou prévenir Monsieur de Vaudreuil ?

— Retourner à Beauport sans être sûr d'y trouver le gouverneur qui va accompagner l'armée, serait risquer de perdre un temps précieux. Non… il faut que je rejoigne Flambard. Du reste, j'ai ici, à la porte, un excellent coursier.

Il donna quelques ordres rapides à sa femme afin qu'elle fît ses apprêts de voyage, et il demanda à Marguerite de tenir le milicien Aubray prêt à monter dans la berline qui irait le prendre à l'hôpital. Puis, confiant que tout irait, à merveille, il remonta à cheval et partit à toute vitesse sur le chemin de Lorette et de Saint-Augustin. dépassant les premiers régiments qui battaient déjà la route.

. . . . . .

Nous ne suivrons pas Jean Vaucourt ; nous nous contenterons pour l'instant de voir comment ses ordres avaient été exécutés par l'ancien mendiant Croquelin qui allait faire une rencontre inouïe.

Juste au moment où le père Croquelin quittait la ferme d'Aubray pour se mettre en quête d'une berline, deux individus parcouraient à tâtons les ruelles noires du faubourg Saint-Roch, fouillaient les coins et recoins, s'arrêtaient, flairaient, reluquaient tout en échangeant ces propos :

— Ventre-de-diable ! jurait l'un avec sa voix basse et profonde, ne dirait-on pas, Regaudin, que tout le monde a sacré le camp ? Pas un chat !

— Pas même un chien qui cherche un os à ronger ! grommela l'autre.

— Par le ventre du serpent ! c'est à faire damner les grands saints ! N'ai-je pas plus soif, Regaudin, que n'eut soif sur sa croix Notre-Seigneur Jésus ?

— Eau et sang ! Pertuluis, n'ai-je pas plus soif que ce gaillard qu'on enchaîna sur un mont jadis, et qui voyait ses entrailles grugées par certain oiseau vorace ?

— Voilà ce que c'est, Regaudin, que l'ironie de l'existence : si nous étions sans un maravédis dans notre escarcelle, on plongerait dans des lacs d'eau-de-vie !

— On s'y vautrerait, Pertuluis ! Ah ! coupe-toi la langue et ne me parle plus de lacs, tu me tires toutes les larmes du corps !

— Tant pis, répliqua rudement Pertuluis, il faut bien dire ce qu'on a sur l'estomac ! Oui, ventre-de-cochon, à présent que nos poches sont tout bourrées de beaux louis d'or, à présent qu'on a un coffre bien rempli et bien à soi et que nous avons eu la précaution de bien mettre à l'abri des rapaces et des voleurs… oui, maintenant qu'on est des richards, on ne peut même trouver la mesure d'un petit dé à boire ! Tiens, Regaudin, j'avalerais toutes tes larmes, ventre-de-roi !

— Pertuluis, si seulement nous pouvions dénicher ce loueur, ce loucheur, ce traiteur, ce voleur, ce… enfin, ce pendard de tavernier clandestin, ce pleutre, cette canaille, ce bancal, cette vermine d'enfer, cette… oui, celui-là qui gîtait par ici !

— Ah ! Regaudin, si nous avions pu seulement retrouver cette bonne mère Rodioux que je voue à tous les mille et mille diables !

— Eh bien ! il faut croire que Satan l'a mangée, puisque nous n'avons pu la retrouver et attendu que sa baraque maudite a été démolie.

— En effet, je crois bien que Lucifer se l'est mise dans la panse, et je m'en réjouirais le cœur et le ventre si ce n'était de cette maudite soif qui m'ébranle les dents et qui…

Il s'interrompit brusquement pour ébaucher un geste de joyeuse surprise, puis demanda :

— Ah ! ça, Regaudin, dis-moi : ne serait-ce pas ici même la bauge de notre vieux sanglier ?

Comme nous le voyons, c'étaient bien nos deux anciennes connaissances, les grenadiers Pertuluis et Regaudin. Assoiffés, affamés, déchirés, sales de poudre, rougis de sang anglais et fiers de ce sang et de ces déchirures, fiers aussi de cette saleté amassée sur le champ de bataille, toujours armés de la rapière qui leur battait les jambes, les deux grenadiers cherchaient à boire. Riches par le coffre du père Raymond et de sa femme, ces mendiants qu'ils avaient trouvés morts au fond de leur cave et sous les décombres de leur masure à la basse-ville, couchés sur un coffré rempli d'or et d'argent, comme s'ils avaient voulu protéger leur fortune contre des voleurs, ou comme s'ils avaient espéré l'emporter dans l'autre monde, oui, Pertuluis et Regaudin cherchaient une taverne, un cabaret, un repaire, un antre quelconque dans lequel il leur serait possible de trouver quelques flacons d'eau-de-vie. Ils venaient de s'arrêter tous deux devant l'entrée d'une impasse noire et déserte, à quelques toises des murs de la cité et proche de la Porte du Palais.

Au fond de cette impasse il y avait une écurie et une remise à voitures, mais il y avait aussi, collée à la remise, une bicoque basse, sale et délabrée, par les fentes de laquelle jaillissait un mince jet de lumière ; mais si mince qu'il fallait le deviner, à moins d'être doué d'un flair d'ivrogne comme celui de notre grenadier Pertuluis. Entre l'écurie et la remise se trouvait un étroit passage par lequel on arrivait dans une autre ruelle.

— Regarde ce filet de lumière, Regaudin ! prononça Pertuluis à voix basse.

— Il faut le deviner ton filet de lumière, ou avoir l'œil d'un indien.

— Eh bien ! j'ai cet œil. Et toi, ne le vois-tu pas ce filet ?

— Oui bien, Pertuluis. Et si je ne me trompe, ce doit être ce loueur de qui un jour nous avons loué une mauvaise calèche pour aller nous balader comme prince et duc, et de qui nous avons pu acheter une futaille de vilaine eau-de-vie.

— En aurait-il encore de plus vilaine, Regaudin, que je la lui boirais en moins de un-moins-deux-reste-un !

— Allons donc frapper à sa porte !

— Allons !

— D'abord, fit remarquer Regaudin, ce qui m'égare, c'est qu'on était venu ici par un autre chemin.

— Que veux-tu, il fait si noir. Lorsque nous vînmes la première fois, nous prîmes par un passage entre l'écurie et la remise. Le coquin se donne des airs de marquis avec entrée sur une rue et sortie sur l'autre !

Il ricana et, suivi de son compère Regaudin, s'enfonça dans l'impasse. Tous deux s'approchèrent avec précautions et sans bruit et s'arrêtèrent peu après devant une porte basse dont les ais disjoints laissaient passer un faible rayon de lumière. La bicoque, sans fenêtre, tordue, écrasée, offrait l'aspect d'un taudis ignoble. Mais les deux grenadiers n'y regardaient pas de si près. Pertuluis frappa trois petits coups dans la porte.

Le rayon de lumière s'éteignit aussitôt.

— Bon ! murmura Regaudin, on souffle la lanterne !

— Elle manque peut-être d'huile !

— Biche-de-bois ! ce serait à nous désosser tous les os pour en tirer du jus de moelle et nous en abreuver ! Frappe encore, Pertuluis, tu vois bien que rien ne remue dans la cambuse !

Pertuluis n'eut pas le temps d'obéir à l'injonction de son camarade, qu'une voix cassée demanda de l'intérieur de la baraque :

— Qui vive là !

Regaudin colla ses lèvres à un interstice de la porte et murmura :

— Deux lanternes sèches !

— Et deux outres qui ont perdu toute leur eau ! ajouta Pertuluis.

— Ah ! ah ! fit la même voix cassée, l'une veut de l'huile, et l'autre…

— L'autre, interrompit Pertuluis en ricanant, veut tremper les planches de sa futaille pour qu'elles renflent et ne tombent pas en botte !

— Bon, je vous reconnais à vos voix ! N'êtes-vous pas deux grenadiers…

— Précisément, mon ami, le chevalier de Pertuluis et son digne écuyer le sieur de Regaudin. En même temps que ces paroles Pertuluis fit bruire une poignée de louis d'or.

— Attendez une minute, Messeigneurs, que je ravive le quinquet !

L'instant d'après le filet de lumière reparaissait, puis la porte était ouverte.

Àcet instant, un hennissement partit de l'écurie toute proche, puis un second parut répondre au premier.

— La paix, Pascal ! La paix, Loulou ! j'y vas dans la minute, dit l'homme qui venait d'ouvrir sa porte.

C'était un vieillard tout voûté, tout cassé, tout chauve. Il fit voir dans un sourire une bouche édentée et dit :

— Je suis seul, Messeigneurs, entrez, vous êtes les bienvenus !

Les deux grenadiers pénétrèrent dans une masure misérable et sale, n'ayant pour tout mobilier qu'un grabat, une table et deux ou trois escabeaux. Dans un coin se trouvait encore un vieux fourneau, tout rouillé, et qui devait servir à cuire les quelques pauvres aliments dont vivait ce reclus.

Celui-ci fit asseoir les deux grenadiers près de la table sur laquelle était un bougeoir à deux branches, mais dont l'une d'elles seulement portait un bout de chandelle. Ce bougeoir était fait des deux cornes d'un bœuf emmanchées dans un petit bloc de bois. Le propriétaire de ce taudis était loueur de voitures de son métier, mais il faisait aussi métier de tavernier et de mendiant.

— Messieurs, reprit-il, lorsque les deux grenadiers furent assis, je cours donner une gueulée d'avoine à Pascal et à Loulou et je reviens.

— N'aurais-tu pas, en attendant, de quoi nous humecter les babines ? interrogea Pertuluis en jetant sur la table quelques pièces d'or qui firent papilloter fébrilement les paupières du vieux.

— Oui, répondit-il, mais il faut que j'aille demander le liquide à Pascal et Loulou !

— Ah ! ah ! se mit à rire Regaudin, il paraît que nous tenons toujours auberge en écurie !

— Juste. Une stalle me sert de comptoir dans les temps ordinaires, sourit ironiquement le vieux.

— Et comme nous ne vivons plus dans les temps ordinaires ?… demanda Pertuluis en clignant de l'œil.

— Je sers ici même les braves clients qui se présentent.

— C'est bien, mon ami, va, nous attendrons.

Le loueur tira une jatte d'un placard et disparut par une porte basse donnant sur la remise. Il revint au bout de cinq minutes

portant précieusement sa jatte toute remplie d'eau-de-vie. Puis il la déposa sur la table disant :

— Je l'ai emplie au ras bord, pensant que vous aviez bien soif, Messeigneurs.

— Soif ! grommela Pertuluis en se vidant une forte rasade dans un grand gobelet d'étain ; c'est-à-dire que les saints Martyrs n'ont jamais tant souffert de la soif !

— Soif ! surenchérit Regaudin ; c'est-à-dire que saint Laurent sur son fourneau et saint Siméon Stylite sur sa tour de quarante coudées n'eurent jamais tant soif !

Àson tour il se versa une énorme rasade.

— Allons, sers-toi, dit Pertuluis en poussant la jatte vers le maître du taudis.

Celui-ci emplit une tasse de pierre. On choqua tasse et gobelets, et Pertuluis cria :

— À la France !

— À la santé des saints Martyrs ! répondit Regaudin.

— À la damnation des sacrés Anglais ! fit le loueur qui était canadien.

On but rapidement. Regaudin, le premier, retourna à la jatte.

— Eh ! tu es donc bien pressé ! fit remarquer Pertuluis.

— Dame ! répondit Regaudin, j'ai à peine trempé mes lèvres.

— N'est-ce pas ? interrogea le vieux loueur, que cette boisson a du pique-en-ventre ?

— Heu ! heu ! fit Regaudin en claquant de la langue, j'avoue qu'elle ravive la lanterne !

Pertuluis se contenta de grogner indistinctement en vidant un deuxième gobelet.

La jatte se trouva vide.

— Prends ! dit Pertuluis au loueur en poussant vers lui les pièces d'or.

Le vieux ramassa les pièces, les compta et dit :

— Il y en a pour deux jattes.

— Eh bien ! va remplir ! commanda Regaudin.

Le vieux sortit et revint bientôt avec une autre jatte également remplie au ras bord. Et, tandis que les deux grenadiers se servaient une troisième rasade, le loueur s'assit sur son grabat, et dit :

— Je constate, à voir vos personnes, qu'on s'est battu ferme là-haut !

— Ça été une vraie débauche ! affirma Pertuluis.

— Le malheur c'est qu'on a manqué de quoi boire, déclara Regaudin.

— C'est pourquoi, reprit Pertuluis, on veut essayer de se rattraper un peu.

— Tout de même, larmoya le vieux, que les Anglais nous ont battus !

— Ah bah ! le père, consola Pertuluis, faut pas se démancher le cœur pour ça ; on va se reprendre et se rattraper, ventre-de-bœuf !

— Et cette fois, cria Regaudin, gare aux English, biche-de-biche !

Un heurt dans la porte de l'impasse fit sursauter les trois hommes.

Le vieux marcha rapidement à la table et souffla la bougie.

— Il faut, murmura-t-il, être prudent, car on ne sait jamais par le temps qui court ce qui pourrait nous arriver de fâcheux.

Il alla à la porte sur la pointe des pieds.

Pertuluis et Regaudin avaient déjà porté la main à la poignée de leurs rapières.

Le loueur colla sa bouche à une fente de la porte et demanda à voix basse :

— Qui est là ?

Une voix aigre et aussi cassée que celle de l'hôte répondit de l'impasse :

— Ouvrez, père Couillard, c'est un ami qui vient chercher aide et demander secours !

— Quel est cet ami dont je ne reconnais pas la voix ?

— Ah ! ça, allez-vous me faire croire que vous ne reconnaissez pas la voix du père Croquelin ?

— Tiens ! le père Croquelin… c'te visite tout à coup ! Patientez, père Croquelin, j'ouvre.

Et le loueur, doublé d'un tavernier, qu'on venait d'appeler le père Couillard, poussa trois forts verrous et tira la porte à lui, disant :

— Entrez, pendant que je cours rallumer la bougie !

Àce nom de « père Croquelin », les deux grenadiers avaient cherché, dans le noir d'encre qui emplissait la masure, à s'interroger du regard. Pertuluis avait murmuré :

— N'est-ce pas ce mendiant, Regaudin…

— Tout juste, Pertuluis. Faudra-t-il l'embrocher ?

— Patience, nous allons toujours voir ce qu'il vient remuer de ce côté !

Le père Couillard rallumait prestement la bougie. Le père Croquelin pénétrait dans la baraque et remarquait de suite la présence des deux grenadiers. Il s'arrêta, surpris, et dit :

— Vous n'étiez donc pas seul, père Couillard ?

— Comme vous voyez, j'avais deux gentilshommes à servir !

— Eh ! eh ! se mit à rire Pertuluis, ce brave père Croquelin ! Je parie que vous avez oublié de faire dire ces deux messes…

— Hein ! fit en tressautant le père Croquelin et en se frappant la tête. Mais si fait, j'ai fait dire les deux messes pour le repos de votre âme tel que j'avais promis. Ah ! ça, vous n'êtes donc pas trépassé ?

— Comme vous voyez, dit Regaudin, nous nous portons en fort bonne santé.

— Mais alors il me faudra recommencer, sourit narquoisement l'ancien mendiant.

— Parbleu ! fit Pertuluis. Toutefois, comme nous sommes bien vivants et portants, et attendu qu'il se peut trouver au purgatoire quelques braves trépassés de soif énormément torturés, — nous vous prierons de leur faire l'offrande de ces…

— Messeigneurs, interrompit le père Croquelin, j'y connais justement de fort braves trépassés qui ont grandement soif et qui implorent terriblement de messes. Mais je connais aussi des vivants de cette terre qui ont non moins grandement soif, et qui à la vue de cette magnifique jatte et de son superbe liquide…

— Ah ! ah ! se mit à rire Pertuluis, je gage que vous êtes l'un de ces vivants ? Eh bien ! approchez et venez vous tremper la luette.

Pertuluis emplit une tasse qu'il présenta à l'ancien mendiant. Pendant ce temps le père Couillard approchait une énorme bûche de bois qu'il offrait en guise de siège au père Croquelin, disant :

— Asseyez-vous et reposez-vous, père Croquelin, tout en buvant votre tasse !

— Vous êtes bien honnête, père Couillard, merci. À la santé donc de ces messieurs les grenadiers !

Pertuluis remplissait les autres gobelets de ce qui restait dans la jatte. Il poussa celle-ci vers l'hôte et dit :

— Allez la remplir, père Couillard ! Ah ! au fait, nous avions oublié votre nom… nos excuses !

Le bonhomme partit avec la jatte pour se rendre à l'écurie.

Alors Pertuluis parut remarquer pour la première fois que le père Croquelin ne portait pas la besace et qu'il était vêtu de beaux habits bourgeois.

— On a donc hérité, dit-il, qu'on ne traîne plus la besace et qu'on est mis comme prince à la rente.

— Oh ! sourit finement le père Craquelin, on sait faire soi aussi ses petites affaires.

— Parbleu ! fit Regaudin. Ce serait calomnier la besace que dire qu'elle est plate.

— Et ce serait manquer de justice au métier, ajouta narquoisement Pertuluis, que d'insinuer qu'il ne rapporte que la famine et la peste.

— Vous parlez avec raison, mes gentilshommes, sourit le père Croquelin ; aussi faut-il se garder de parler en mal de la besace et du gueux qui la porte.

— Comment donc, ventre-de-roi ! s'écria Pertuluis. Mais je n'en dis que du bien !

— Et je suis loin d'en penser mal-et-pis ! dit Regaudin à son tour.

— Et même, reprit Pertuluis, que je n'ai jamais tant souhaité que d'avoir pour parent un mendiant de qui hériter.

— Si j'avais un papa, reprit Regaudin, je lui conseillerais la besace pour que j'en l'hérite un jour !

— Si vous êtes si désireux d'hériter une besace, mes gentilshommes, ricana le père Croquelin, je vous céderai volontiers la mienne.

— Et, va sans dire, le magot avec ? fit Pertuluis en clignant de l'œil à son compère.

— Le magot ? s'écria le père Croquelin. Ah ! ouiche ! fouillez-moi la trompette s'il est la !

— Biche-de-bois ! s'écria Regaudin en indiquant le ventre arrondi de l'ancien mendiant, je parie qu'il se l'est mis dans la panse !

— Vrai ? fit Pertuluis avec surprise.

— Peut-être bien, répondit le père Croquelin en ricanant.

— En ce cas, il faut voir, suggéra Pertuluis.

— En lui ouvrant la bedaine ? demanda Regaudin.

— Certainement, ventre-de-roi !

Et Pertuluis, gravement, tira sa rapière et se leva comme s'il allait éventrer l'ancien mendiant.

Celui-ci fit un bond, se dressa et se rua vers l'extrémité opposée de la masure.

Pertuluis, à demi-ivre, marcha titubant, vers le père Croquelin, qui s'écria vraiment épouvanté :

— Hé là ! hé là ! monsieur le grenadier, vous n'allez pas m'étriper, je compte bien, rien que pour savoir si j'ai mangé mon magot !

C’est justement ce qu’on veut savoir, se mit à rire Regaudin, non moins ivre que son camarade.

— Ah ! messeigneurs, ce sera peine perdue et un inutile massacre, je vous le jure !

— Pourquoi ? demanda Pertuluis.

— Parce que j’ai renvoyé mon magot !

— Mais cette panse ? demanda encore Pertuluis.

— C’est du vent, messeigneurs, rien que du vent, je vous l’assure.

— Tant pis ! éclata de rire Regaudin, il faut faire sortir le vent. Et tout comme son compagnon il brandissait sa rapière sous le nez bleui de peur de l’ancien mendiant.

Le père Couillard rentrait à ce moment.

— Crevons l’outre ! crevons l’outre à vent ! hurla Pertuluis.

— Prenez garde ! cria le père Croquelin ; il en sortirait une rafale capable de soulever le toit de cette masure, d’en emporter toutes les pièces dans l’espace et de souffler chez le diable cent mille grenadiers… Prenez garde, vous dis-je !

Les deux grenadiers éclatèrent d’un rire formidable, remirent les rapières au fourreau et regagnèrent la table sur laquelle le père Couillard allait poser la jatte d’eau-de-vie.

— Allons ! dit Pertuluis, vous êtes un joyeux compère, père Croquelin, et je veux que vous vidiez une autre tasse à la santé du chevalier de Pertuluis !

— Monsieur le chevalier, répondit l'ancien mendiant, je vous prierai de m'excuser, j'ai une mission importante à accomplir.

— Oh ! c'est tout excusé, dit Regaudin, du moment que vous avez une mission. Allez, père Croquelin, accomplissez, accomplissez, tandis que nous nous mettrons cette excellente eau-de-vie dans le coffre !

Et les deux grenadiers, s'étant rassis près de la table, se mesurèrent chacun une rasade énorme.

— Père Couillard, dit le père Croquelin, je suis venu vous demander une berline et deux chevaux.

— Une berline et deux chevaux ! s'écria le loueur avec surprise. Partez-vous donc en voyage, père Croquelin ?

— Tout juste, père Couillard.

— Le vieux sournois, se mit à ricaner Pertuluis, je parierais qu'il va enlever la plus jolie fille de Québec.

— Pardon, monsieur le chevalier, j'enlève deux jeunes femmes et leurs enfants.

— Fichtre ! exclama Regaudin en ouvrant des yeux énormes, deux jeunes femmes et deux enfants…

— C'est-à-dire, père Couillard, reprit de suite l'ancien mendiant, que sur l'ordre du capitaine Jean Vaucourt, je conduirai vers Trois-Rivières sa femme et son enfant, ainsi que la femme et l'enfant d'un pauvre diable de milicien blessé aujourd'hui même sur les Plaines.

— Ah ! ah ! c'est pour le capitaine Vaucourt ? fit le loueur. Eh bien ! j'ai une berline, mais elle n'est pas fort en état de rouler sur une aussi longue route.

Au nom du capitaine Vaucourt, Pertuluis et Regaudin avaient dressé l'oreille avec curiosité.

— Est-elle donc démanchée quelque part ? demanda le père Croquelin, visiblement inquiet.

— Elle est pas mal démantibulée, et une de ses roues chambranle pas mal aussi.

— Mais si on la rafistolait, père Couillard ?

— Oh ! pour dire vrai, elle peut bien marcher encore un bon bout sans rafistolage. Mais je tenais seulement à vous prévenir que ce n'est pas précisément la berline de Monsieur le Gouverneur.

— Parbleu !

— Ensuite, je vous dirai, père Croquelin, que je n'ai plus que deux chevaux, Pascal et Loulou.

— Eh bien ! je vous louerai la berline telle quelle et Pascal et Loulou. Combien ?

— Et vous dites, père Croquelin, intervint Pertuluis, que vous conduisez aux Trois-Rivières deux jeunes femmes et leurs enfants ?

— Oui bien, mes gentilshommes. Vu que l'armée retraite et s'en va, ces deux jeunes dames ne veulent pas rester avec les Anglais.

— Pardieu ! fit Regaudin, ce n'est pas moi qui les en blâmerai.

— Ni moi, ventre-de-bœuf !

— Et ces jeunes dames… demanda Regaudin, ont-elles une escorte ?

— Hélas ! non, mes braves gentilshommes. Elles n'ont pour escorte que deux pauvres diables, tout vieux, tout cassés, tels que moi, votre serviteur, et le vieux père Aubray.

— Le vieux père Aubray ! fit Pertuluis en regardant son camarade.

Celui-ci cligna de l'œil et dit :

— Père Croquelin, comme nous sommes de dignes grenadiers et gens de courtoisie, et que nous partons nous aussi avec l'armée en attendant que nous revenions chasser les English du pays, nous ferons escorte à ces dames et mettrons nos rapières à leur service !

— Vous ? fit le père Croquelin avec admiration, mais aussi avec méfiance.

— Foi de chevalier de Pertuluis, je vous le jure sur mes armoiries ! D'abord, pour vous convaincre, père Croquelin, je dois vous dire que j'admire le capitaine Vaucourt qui s'est vaillamment battu aujourd'hui et qui a failli enfoncer les grenadiers anglais et les Highlanders, et cette admiration que partage également mon compagnon, le sieur de Regaudin, nous commande de mettre au service de sa dame deux lames qui ont pourfendu, ce jour d'aujourd'hui, deux cents Anglais. De sorte que c'est un honneur que nous ferons à Madame la capitaine…

— Et un honneur, interrompit Regaudin, dont maintes hautes dames de la Cour de Versailles se réjouiraient, sans vouloir nous vanter !

Les deux grenadiers avalèrent chacun une terrible rasade.

— Eh bien… que décidez-vous, père Croque…lard ? bafouilla Pertuluis avec un hoquet.

— Oui, que dites-vous de cet… immense honneur, père Croque…bedaine ? zézaya Regaudin dont le menton, les lèvres et le nez dégouttaient d'eau-de-vie.

De plus en plus ivres, les deux grenadiers ricanaient et se jetaient l'un à l'autre des œillades narquoises.

Certes, le père Croquelin ne tenait nullement à avoir comme escorte les deux chenapans. Mais il se dit que refuser leurs services, ce serait les contrarier peut-être, et vu qu'ils étaient déjà fort gris, ce serait encore faire naître leur colère et s'exposer, lui, à des horions qui pourraient lui être fatals. Alors, il pensa que le capitaine Vaucourt trouverait bien un moyen de se débarrasser de ces deux bravi, et il décida d'accepter l'offre des deux grenadiers.

— Ça va bien, dit-il, j'accepte pour ces dames l'immense honneur de votre escorte.

— En ce cas, à la santé de ces dames ! cria Pertuluis en vidant tout à fait la jatte.

Cette fois, le père Croquelin n'osa refuser le gobelet rempli que lui tendait Regaudin en disant :

— Allons ! faut se mettre du sang dans le cœur, biche-de-biche ! on est français, que diable !

Ayant bu, l'ancien mendiant demanda le prix de la berline et des deux chevaux pour environ quatre jours de route.

— Ce sera rien que vingt-cinq livres, répondit le père Couillard.

Le marché fut conclu sur le champ, Pertuluis offrant de régler l'affaire à même sa propre bourse, assurant que ce serait grand honneur pour lui et son compagnon que de protéger la jeune et jolie Madame Vaucourt contre toutes mauvaises rencontres, tels que les maraudeurs, larrons, escarpes, chenapans et même les rôdeurs ennemis.

— Nos rapières, affirma Regaudin, seront un rempart contre lequel viendront s'affaisser pantelantes et flan-flinflan toutes les meutes de l'univers, miche-de-biche !

Et l'instant d'après, la berline, attelée de deux pauvres roussins, vieux d'un peu plus d'un quart de siècle et qui avaient fait dix campagnes, prit, cahin-caha-cahin, la route de la ferme d'Aubray. Le père Croquelin conduisait l'attelage avec toute la maîtrise d'un vieux cocher ; quant aux deux grenadiers, confortablement assis dans la berline, ils s'imaginaient faire un rêve de ciel, soupiraient de bonheur et d'extase et souriaient béatement.

— Ne dirait-on pas, dit Pertuluis, que je suis Monsieur le marquis de…

— N'ai-je pas l'air, interrompit Regaudin, de Monsieur le duc de…

Han-Han !…

Un cahot secoua violemment les deux compères.

— Eh là ! tas de fainéants ! gronda le père Croquelin en allongeant deux vigoureux coups de fouet aux roussins, allez-vous filer plus vite que ça ! Voulez-vous, vieilles rosses, faire refroidir Monsieur le Marquis et Monsieur le Duc ?…

Àtoute vitesse la berline, crissante et gémissante traversa le pont de la rivière Saint-Charles avec un grand bruit de vieille ferraille qui mit en émoi tous les échos de la nuit tranquille.

04

En quittant la maison d'Aubray, le spadassin s'était dirigé vers la capitale pour remettre à M. de Ramezay l'ordre du gouverneur de tenir contre les Anglais aussi longtemps que dureraient les vivres. En usant de grande économie, Ramezay possédait des vivres pour au moins quinze jours ; et la population et la garnison pouvaient d'autant plus tenir ces quinze jours à la ration, qu'elles étaient accoutumées à ce dur régime. Ce n'était donc plus que quelques jours de sacrifice à faire : les Anglais ne sauraient résister à l'armée coloniale reformée, et un mois ne se serait pas écoulé que les débris de leur armée auraient, pris le chemin du golfe et de la mer. Au surplus, tant que la Porte du Palais ne serait pas bloquée par l'ennemi, il resterait toujours un moyen de s'approvisionner quelque peu de ce côté, en autant que l'armée demeurerait, dans son camp de Beauport et qu'elle empêcherait l'ennemi de descendre dans les faubourgs. Et si, au pis aller, l'armée

décidait de se retirer de son camp, comme le laissait prévoir M. de Vaudreuil dont le message avait été écrit avant que ne fût prise la décision du conseil, M. de Ramezay avait quinze jours pour se maintenir, c'est-à-dire un laps de temps suffisant pour permettre aux chefs de l'armée française de tenter le débloquement de la ville.

Flambard se présenta donc à la Porte du Palais, monté sur un vaillant, coursier que lui avait donné M. de Vaudreuil. Mais depuis le midi de ce jour, il n'était pas facile de faire ouvrir cette porte : ne la franchissait, que tel individu habitant l'enceinte de la cité et qui possédait un laisser-passer bien en règle du commandant de la place, ou tel de l'extérieur des murs qui était pourvu d'un permis portant le sceau vice-royal. Et encore, ceux qui entraient dans la ville n'y pouvaient résider, et seule une affaire de haute importance leur ouvrait la porte. Pour tout dire, n'entraient ou ne sortaient que les courriers des chefs militaires. Flambard était, ce soir-là, un courrier extraordinaire, et il avait tous les papiers nécessaires pour lui donner accès dans la place en ruines. Il entra, mais ce ne fut pas, néanmoins, sans avoir à parlementer avec l'officier d'un gros poste d'artillerie placé aux abords de la porte.

Lorsque notre héros arriva en vue du Château Saint-Louis, il y trouva une grande foule de femmes, de vieillard et d'enfants qui, tous agenouillés, pleuraient, gémissaient et invoquaient le ciel de sauver de la mort imminente leur grand général, le marquis de Montcalm. Plusieurs soldats de la garnison se mêlaient aussi à cette foule sanglotante. Touché par cette grande douleur — douleur qu'il partageait largement pour l'admiration et l'estime qu'il avait à l'égard du héros agonisant — Flambard s'agenouilla avec

cette foule prosternée, et pieusement récita un De Profundis. Puis, vu que sa mission était pressante, il traversa la foule, qui déjà semblait s'abîmer profondément dans un deuil douloureux, et pénétra dans le château dont toutes les portes étaient, grandes ouvertes.

Il alla d'abord se prosterner au pied du lit sur lequel reposait le marquis, que la mort paraissait avoir déjà terrassé, dit un Pater avec une grande ferveur, puis demanda qu'on le conduisît auprès de Monsieur de Ramezay. Celui-ci, à ce moment même, tenait conseil avec les marchands qui étaient presque tous officiers de la garnison. Il était huit heures et demie, et déjà, avant même qu'on eût reçu des ordres du gouverneur, on s'apprêtait à décider du sort de la ville.

Le message apporté par Flambard parut faire une vive impression sur l'assemblée, et M. de Fiedmont, qui était présent, s'écria joyeusement :

— Messieurs, voici les ordres que nous apporte Monsieur Flambard de la part du gouverneur. Nous tiendrons donc jusqu'à la dernière extrémité, même si l'armée se retire à la rivière Jacques-Cartier, comme semble le craindre Monsieur de Vaudreuil.

— Eh ! monsieur, cria le sieur Deladier, l'un des gros commerçants de la capitale et créature de Bigot, il vous sied bien, vous qui n'avez rien à perdre, de tenir jusqu'à la dernière extrémité ; et nous, qui sommes déjà à moitié ruinés, qui songera à nous ?

— Par mon âme ! monsieur, rétorqua Flambard qui, il est vrai, n'avait nulle autorité pour émettre à ce conseil une opinion, mais dont les oreilles avaient été vivement écorchées par ces paroles

du marchand ; par mon âme ! dit-il, quand on craint tant pour sa peau ou son gousset, on ne demeure pas dans une ville assiégée ! Monsieur de Fiedmont a parlé comme un courageux soldat qu'il est, et vous comme un ignoble fesse-mathieu !

— Monsieur ! clama le marchand indigné et en se levant avec un geste de menace à l'adresse de Flambard…

— Par les deux cornes de satan ! s'écria le spadassin, abaissez votre index de grippe-sou et d'escroc, sinon je vous pige au collet et vais vous fourrer tête, ventre et pieds dans la panse empoisonnée de votre maudit Bigot !

Des officiers éclatèrent de rire, ceux-là qui appuyaient M. de Fiedmont.

Mais les marchands se trouvèrent fortement outragés. Aussi, redoutant trop la rapière du colosse qui les dominait de toute la hauteur de sa taille et de sa vaillance, se levèrent-ils en masse pour se retirer. L'un d'eux jeta à M. de Ramezay ces paroles sardoniques :

— Monsieur le Commandant, nous étions venus discuter avec vous le salut commun sans savoir que nous devions coudoyer la rapace des camps !

Le spadassin se mit à ricaner.

— Rapace de camps et rapace de comptoirs, dit-il, monsieur, je vous défie bien de prouver que la vôtre est plus respectable que la mienne !

Puis s'adressant à M. de Ramezay et quelques officiers autour de lui, il ajouta :

— Messieurs, quoi qu'il en soit et tout humble grenadier que je suis, je dis : au nom du roi de France et de son représentant M. de Vaudreuil, qu'il ne soit rien fait de décisif que vous n'ayez reçu un message de Monsieur de Lévis, auprès de qui je me rends pour l'informer qu'il est appelé à prendre le commandement de l'armée de la Nouvelle-France !

Puis, saluant M. de Ramezay et M. de Fiedmont, Flambard pirouetta et sortit, laissant le conseil, et plus particulièrement les marchands, tout interloqué.

— Allons ! se dit le spadassin une fois qu'il se trouva hors du château, il me faut maintenant dévorer l'espace, si l'on ne veut pas que Bigot et sa bande n'agissent de façon à amener en moins de vingt-quatre heures la catastrophe finale !

Peu après il sortait de la ville et s'élançait à toute allure vers Lorette et Saint-Augustin, ne précédant l'armée que d'une demi-heure tout au plus.

Mais s'il précédait l'armée, lui, d'un autre côté il était précédé par des ennemis bien décidés de lui barrer la route, comme nous allons voir.

Un moment, il avait songé à raccourcir son chemin en traversant les faubourgs, gagnant les Plaines d'Abraham, puis Sillery et Saint-Augustin. Mais c'était traverser les lignes anglaises…

Après une seconde de réflexion, il avait murmuré :

— Bah ! ce serait trop déranger Messieurs les Anglais qui, ma foi, se sont fort bien battus ce jour et méritent une nuit tranquille !

Il avait donc pris par la Lorette, où la route passait au travers de bois et de ravins à quelque six milles en arrière des lignes ennemies.

Àprésent, nous précéderons Flambard, tout en revenant à une heure en arrière.

. . . . . .

Comme nous le savons, la mission de Flambard avait été connue des stipendiaires de Bigot dès le déclin du jour ; car l'intendant possédait des espions partout et dans tous les entourages, il en avait jusque dans les milieux ecclésiastiques. En effet, Bigot avait réussi à soudoyer un jeune abbé que M de Pontbriand avait fait venir de France pour se l'attacher. Bigot avait promis à cet abbé d'user de sa grande influence à la Cour pour lui faire avoir la mitre et la crosse, si, en retour, il surveillait les actes et les paroles de l'évêque et lui faisait chaque semaine un rapport fidèle de tout ce qui se passait dans l'administration épiscopale. Bigot savait qu'à diverses reprises M de Pontbriand avait signalé aux ministres du roi Louis XV la conduite répréhensible de l'intendant dans la direction et la gestion des affaires de la colonie, et lui, Bigot, voulait se venger, en usant de canaillerie, et faire rappeler cet évêque si vaillant qui n'avait jamais usé que de ses droits de pasteur, de citoyen et de bon sujet du roi.

Donc, Bigot, ayant été informé par son secrétaire Deschenaux de la mission confiée à Flambard par le gouverneur, avait de suite songé aux moyens à prendre pour empêcher le spadassin d'accomplir sa mission. Mais Deschenaux, qui aimait à prévoir pour son maître, avait déjà conçu et arrangé tout un plan, tant pour arrêter Flambard que pour faire parvenir à Ramezay un

faux message. Aussi, lorsque Bigot et ses amis eurent levé la séance pour aller rejoindre les dames de la fête, Deschenaux fit mander Foissan, lui donna ordre de rattraper Flambard, et lui fournit l'argent et les gardes pour accomplir dignement et sûrement sa besogne.

Il avait ajouté avec un sourire sombre et haineux :

— Et si, mon ami, tu peux faire disparaître à jamais ce bretteur, sache que je tiendrai à ta disposition quelque mille livres d'or pour récompenser cet insigne service que tu auras rendu à la cause royale.

En moins d'une heure Foissan s'était équipé. Puis, avec douze gardes bien choisis par Deschenaux, bien résolus et bien armés, il s'était jeté ventre à terre sur le chemin de la Lorette, croyant que le spadassin était déjà en route pour Montréal. Il était, à ce moment, environ sept heures et demie.

Donc, Foissan et ses gardes étaient partis à sept heures et demie. Flambard, à son tour, avait pris la route de la Lorette entre huit heures et demie et neuf heures, et Jean Vaucourt, vers les neuf heures et demie. La partie se trouvait donc engagée entre ces trois hommes à une heure d'intervalle chacun. Mais ce n'était pas tout : entre le départ de Foissan et celui de Flambard, une magnifique berline attelée de quatre vigoureux chevaux avait aussi pris la route de la Lorette, et il était huit heures. Cette berline portait Péan et sa femme, et elle était escortée de six gardes armés jusqu'aux dents. Enfin, un peu après dix heures, une seconde berline se mettait en route, mais une berline toute démantibulée, sonnant la ferraille à faire grincer des dents les trépassés. Dans cette voiture se trouvaient entassés le milicien Aubray avec

sa femme et son enfant, la femme de Vaucourt et le petit Adélard et Rose Peluchet, la belle-sœur d'Aubray. Sur le siège du conducteur étaient assis le père Aubray et l'ancien mendiant Croquelin qui conduisait Pascal et Loulou. Mais comment se fait-il que la berline ne se trouvait pas escortée par les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin ? Pardon !... ils étaient là les deux gaillards, mais non dans la berline... ils suivaient, à quelques toises en arrière, dans le cabriolet d'Aubray. Ils suivaient en chantant de joyeux refrains. Regaudin tenait les rênes, mais pas trop sûrement, car les deux compères demeuraient toujours ivres, à cause de certaine cruche que leur avait confiée le milicien et que Pertuluis conservait entre ses deux jambes, cruche qu'il ne manquait pas d'alléger de fois à autre par quelques rapides et fortes lampées.

Telle était donc la disposition de nos personnages à la veille de ce combat terrible qui allait se livrer d'une part, entre ceux qui complotaient la perte de la capitale, et, de l'autre, ceux qui travaillaient à son salut.

05

Foissan et ses gardes atteignirent Saint-Augustin vers neuf heures et demie. Ils allèrent frapper à la porte d'un paysan qui, à un demi-mille au delà du hameau, tenait une sorte d'auberge.

Le paysan était seul avec sa femme. Celle-ci était malade et mourante. Elle demeurait confinée dans une mansarde, toussant et gémissant sans cesse. Le paysan était un vieillard d'aspect misérable, brisé par les rudes labeurs de la terre. Il n'avait que deux fils, et ceux-ci faisaient partie des milices ; et le lendemain de ce

jour, le pauvre vieux allait apprendre que l'un d'eux avait trouvé la mort sur les Plaines d'Abraham.

Àla vue de cette troupe qui venait de s'arrêter devant sa porte, le paysan demeura interdit, et avant que Foissan n'eût le temps de prononcer une parole, il s'écria :

— Ah ! messieurs, je regrette bien de ne pouvoir vous loger ou vous nourrir ; je suis seul avec ma pauvre femme qui est là-haut bien malade.

— Rassure-toi, vieux, répliqua Foissan avec rudesse, nous ne voulons ni manger ni loger. C'est un renseignement que je désire te demander.

— Allez, monsieur, je vous écoute.

— N'as-tu pas vu passer un cavalier ce soir ?

— Un cavalier ? Non, monsieur. Depuis quelques jours les passants sont très rares.

Cette réponse parut fort désappointer Foissan. Il demeura un instant songeur.

Il se demandait :

— Est-ce que Flambard ne serait pas encore en route ? J'en suis très étonné ! Peut-être a-t-il attendu les décisions du conseil de guerre ? Si tel est le cas, il ne saurait tarder d'apparaître.

Puis il dit à voix haute au paysan :

— C'est bien, le père, c'est tout ce que je désirais savoir.

Il allait remonter à cheval pour continuer son chemin, quand le vieux le retint par ces paroles dites d'une voix tremblante et anxieuse :

— Monsieur, puisque vous venez de la ville, pouvez-vous me dire si les Anglais sont repartis ?

— Les Anglais !... se mit à rire Foissan avec ironie. Ils sont encore là... ils y sont pour toujours !

— Ô mon Dieu ! dites-vous que la ville est prise et que l'armée est prisonnière ?

— C'est tout comme. Elle a été battue et presque anéantie. Le général Montcalm est mort, et la plupart de ses officiers également. Demain, c'est sûr et certain, la ville sera au pouvoir des Anglais !

Le vieux faillit tomber à la renverse. Il s'écria avec un grand accent de désespoir :

— Et mes deux fils, mes pauvres enfants... que sont-ils devenus !

— Tes fils, vieux, répliqua brutalement Foissan, doivent avoir été couchés pour toujours par les balles des Anglais. Tu peux donc te taper le ventre, car des miliciens il n'en est pas resté trois debout !

Et, ayant jeté un éclat de rire sardonique, il rejoignit ses gens.

Notons ici que Foissan avait exagéré à dessein pour le malin plaisir d'accroître les tourments d'angoisse qu'il avait devinés chez le paysan canadien. À cette époque où il existait tant de rivalités entre Français et Canadiens, ceux-ci étaient regardés par

ceux-là comme des êtres bien inférieurs sous tous les rapports. Ceux qui arrivaient de France semblaient oublier que les premiers colons de la Nouvelle-France étaient leurs frères par le sang de la race, ils venaient au pays avec ce fou préjugé que le Canadien était un naturel de l'Amérique perfectionné. Et n'y en a-t-il pas de nos jours qui ne sont pas loin de tomber dans la même bêtise !... À vrai dire, ces préjugés n'existaient que parmi la classe inférieure très farcie d'ignorance ; mais n'empêche que la classe supérieure, telle que la petite noblesse et la bourgeoisie, était assez près de partager les mêmes préjugés. Mais, quelque peu instruite et mieux éclairée, elle reconnaissait que les Canadiens étaient des Français qui avaient fait souche au pays ; tout de même elle affectait souvent de considérer ces Canadiens comme dégénérés et elle essayait de les mépriser. C'est ce stupide préjugé qui fut cause le plus souvent des difficultés survenues entre Vaudreuil et Montcalm. Bien que M. de Vaudreuil fût issu d'une noble famille de France, il avait vu le jour sur le sol de la Nouvelle-France, en la cité de Québec, et cette naissance en terre coloniale avait suffi au Marquis de Montcalm pour regarder comme très inférieur à lui-même le Marquis de Vaudreuil, et pour le trouver incapable d'administrer avec compétence les affaires de la colonie. Mais disons que le Marquis de Montcalm ne pouvait souffrir facilement de relever d'un canadien et d'un homme qu'il considérait comme inférieur. Et ce préjugé du grand général était aussi le préjugé qui divisait l'armée. Les réguliers considéraient les miliciens comme de bien piètres soldats ; de leur côté les miliciens revendiquaient une bravoure et un savoir-faire égaux tout au moins à ceux des réguliers. La discipline se ressentit fort de ces mesquines rivalités. Il fallut, un jour, que M. de Vaudreuil donnât autant que possible des officiers canadiens aux milices,

qui ne pouvaient plus souffrir le dédain qu'affectaient à leur égard un grand nombre d'officiers français. Bien entendu un régulier ne pouvait admettre qu'il fût commandé par un canadien.

Toutefois, Montcalm eut le tact et le bon esprit d'accepter les vues de M. de Vaudreuil à ce sujet et de rendre aux milices tous les mérites qui leur revenaient. Et c'est ainsi qu'il fut tout autant aimé des Canadiens que M. de Vaudreuil. Mais s'il est vrai que les paysans canadiens ne possédaient pas l'entraînement militaire des réguliers, n'empêche qu'à Oswégo, à Carillon et à Montmorency ils firent des prodiges que les officiers français ne purent ni méconnaître ni taire. Et si à la bataille des Plaines d'Abraham les miliciens ne montrèrent pas autant d'enthousiasme qu'à Montmorency, c'est dû à une faute de Montcalm qui, dans sa précipitation, ne leur donna pas un poste de combat aussi enviable que celui des réguliers. Et pourtant, c'est grâce à la ténacité et au courage des miliciens de Sénézergues, si les régiments de réguliers de Montcalm et de Montreuil ne furent pas complètement anéantis. Et il faut tenir compte, encore, que ces miliciens, et plus particulièrement ceux de Fontbonne n'étaient pas aussi bien équipés en armes et en munitions que l'étaient les réguliers. Quoi qu'il en soit, les historiens allaient plus tard rendre aux miliciens tous les hommages qui leur étaient dus.

Foissan, étranger au pays et ne tenant pas les Canadiens en très haute estime, avait donc pris plaisir à lancer au vieux paysan-aubergiste cette brutale boutade.

Ayant rejoint ses gens, il se concerta immédiatement avec eux, et il fut résolu que quatre gardes poursuivraient la chasse à Flambard, au cas où ce dernier serait passé inaperçu, et que Foissan et

les six autres se posteraient en embuscade pour attendre le spadassin si, par aventure, il n'était pas encore passé.

La cavalcade poursuivit son chemin sur un parcours d'environ un mille et s'arrêta au fond d'un profond ravin où un pont étroit avait été jeté sur un ruisseau. Quatre des gardes, tel que convenu, continuèrent leur route dans l'espoir de rattraper Flambard, les six autres avec Foissan demeurèrent à la sortie du pont pour attendre le spadassin. Une corde solide fut tendue en travers du pont à hauteur d'un poitrail de cheval et les gardes se postèrent de l'autre côté, chacun étant armé d'un pistolet et d'une rapière.

L'endroit était avantageux pour un guet-apens : l'obscurité était très dense dans ce bas-fond où la route descendait par une pente abrupte ; un attelage ou un cavalier devait nécessairement ralentir sa course avant de s'engager dans la pente. Et si Flambard survenait, le câble tendu arrêterait son cheval, les gardes feraient feu de leurs pistolets sur le cavalier et sa monture ; si les balles ne produisaient pas par extraordinaire un effet meurtrier, les gardes pourraient se jeter à l'improviste sur l'homme et la bête et les achever de leurs rapières. C'est le plan qu'avait conçu Foissan qui, les préparatifs terminés, avait tenu à ses hommes ce petit discours :

— Mes amis, lorsque Flambard viendra buter contre le câble, nous déchargerons nos pistolets sur sa monture, puis nous nous jetterons sur lui avec nos rapières. Autant que possible nous éviterons de lui porter un coup mortel ; car ça nous vaudra mieux de le blesser suffisamment pour le rendre incapable de se défendre, puis de le désarmer et le faire prisonnier. Alors nous le conduirons, pieds et poings liés, à Monsieur l'intendant qui nous donnera à chacun mille livres d'or.

Les gardes parurent fort satisfaits de cette promesse de mille livres, et résolurent de tout faire pour les gagner. Et malgré le froid qui engourdissait leurs doigts, ils attendirent patiemment.

Un quart d'heure s'écoula.

La nuit silencieuse n'était troublée que par une rumeur lointaine venant de la Lorette, et c'était l'écho assourdi de cahotements de chariots et de la marche de l'armée française qui quittait Beauport.

Àcette rumeur se joignit peu après un galop de cheval qui, d'abord incertain, se précisa peu à peu.

— Entendez-vous ? demanda Foissan à ses hommes.

Ceux-ci s'entre-regardèrent en esquissant un sourire content.

— C'est bien un cavalier qui s'approche ! proféra l'un des gardes.

— Et quelque chose me dit que c'est notre Flambard ! ajouta Foissan.

Le galop se rapprochait rapidement. Il dominait à présent la rumeur lointaine. À entendre le claquement des sabots du coursier, claquement qui résonnait par chocs secs dans les échos tranquilles des bois qui couvraient les coteaux voisins, on devinait que le cavalier allait à toute vitesse. Et Foissan calcula que ce cavalier venait de dépasser Saint-Augustin.

— Attention ! souffla-t-il à ses gardes.

Les pistolets se haussèrent, les rapières bruirent doucement dans les ténèbres épaisses du bas-fond.

Quelques minutes se passèrent ainsi. Puis en haut du ravin où les ténèbres, légèrement blanchies par les aurores boréales, étaient moins denses, la silhouette d'un cavalier se détacha imprécisément. Le galop retentit plus fortement, une voix nasillante jeta quelques paroles indistinctes à la bête qui de suite ralentit sa course, et l'instant d'après le cavalier et sa monture s'engageaient au petit trot dans la pente du ravin. Le cavalier disparut tout à coup aux yeux des gardes, dérobé à leur vue qu'il était par les buissons épais qui garnissaient la pente du ravin. Mais ils entendaient très distinctement les sabots du cheval et le halètement de son poitrail. Soudain, l'une des montures des gardes, que ceux-ci avaient attachées dans les fourrés du voisinage, fit entendre un long hennissement. Un autre hennissement répondit : celui du coursier qui portait le cavalier.

Foissan ne put s'empêcher de murmurer un juron de colère : car ce hennissement pouvait les trahir lui et ses gardes.

Mais déjà l'ombre du cavalier se profilait de nouveau à l'entrée du pont. Les gardes ajustèrent leurs pistolets. Mais tout à coup l'étonnement qui les saisit tous les empêcha de presser la détente : car le cavalier venait de s'arrêter subitement à un pied à peine du câble tendu. Puis une voix, mais une voix nasillarde et narquoise qui troubla énormément Foissan et ses gardes, s'éleva :

— Par mon âme ! quels sont ces revenants qui viennent tendre des câbles en travers des ponts pour arrêter les honnêtes voyageurs et leur réclamer plus sûrement des prières ?

Un long ricanement suivit ces paroles. Et, brusquement, une rapière siffla en fendant l'espace et la lame de la rapière trancha

le câble.

Dans leur stupeur les gardes s'agitèrent malgré eux, et le cavalier saisit ce mouvement de l'ombre dans l'ombre.

— Par les deux cornes de Lucifer ! rugit-il.

Àla seconde même il enleva sa monture, laboura rudement ses flancs d'éperons aigus et la fit bondir en avant.

— Feu ! feu ! rugit la voix de Foissan.

Mais avant qu'aucun coup de feu n'eût éclaté, le cavalier franchissait le pont avec la rapidité de la foudre. Les gardes n'eurent que le temps de se jeter hâtivement dans la broussaille voisine pour ne pas être écrasés. Et lorsque, ahuris et tremblants, ils se décidèrent à tirer de leurs pistolets, Flambard n'était plus à leur portée. Un galop terrible résonnait plus loin, se perdait peu à peu dans la direction de la Pointe-aux-Trembles, puis mourait.

— Enfer et Satan ! avait rugi Foissan avec rage, c'est Flambard et il nous échappe ! Sus ! sus !...

Mais avant que les gardes n'eussent détaché leurs chevaux et remonté en selle pour s'élancer à bride abattue, Flambard était loin.

06

Suivons Flambard.

Notre héros n'avait pas traversé cet obstacle sans s'en étonner un peu.

— Par ma foi ! s'était-il dit, qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce à moi qu'on en veut ou à cette berline que j'ai dépassée avant d'atteindre Saint-Augustin ? Sont-ce des maraudeurs et détrousseurs qui guettent un riche butin, ou des ennemis et des meurtriers apostés pour m'occire à tout jamais ?

Flambard, en vérité, était plutôt enclin à penser que cette embuscade avait été préparée par des voleurs de grands chemins contre la berline qu'il avait dépassée une demi-heure auparavant. Autant qu'il avait pu voir, c'était un équipage de maître dont la seule vue pouvait tenter la rapacité de malandrins. Quels personnages importants pouvait bien porter la superbe berline ? Flambard aurait donné gros pour le savoir. Était-ce un fonctionnaire allant en mission particulière pour le compte du gouverneur. Car le spadassin avait cru voir que l'équipage était escorté de gardes à cheval. À moins que ce ne fût quelque gros négociant qui s'empressait d'aller mettre en sûreté des valeurs soit aux Trois-Rivières soit à Montréal. Qui le savait au juste ?

Eh bien ! cette berline — et notre héros aurait été fort étonné d'en connaître les occupants — transportait le sieur Hughes Péan et sa femme : c'était la première partie, et l'on pourrait dire la première étape de ce terrible complot tramé par Bigot et ses séides contre la capitale de la Nouvelle-France.

Ah ! si Flambard eût deviné le complot ! Mais il ne savait pas et il ne pouvait deviner. Il poursuivit donc sa route à toute allure vers la Pointe-aux-Trembles où il arriva un peu avant minuit.

La Pointe-aux-Trembles était à cette époque un point important de commerce et de relais entre Batiscan et Québec. La malle-poste s'y arrêtait à son arrivée de Montréal et à son retour de

Québec. Lorsque la lourde voiture apparaissait, traînée par quatre vigoureux chevaux et chargée de voyageurs et de colis, c'était un événement pour le village et les environs. Les paysans profitaient du passage de la diligence pour venir faire leurs marchés à la Pointe-aux-Trembles, et souvent ils attendaient des nouvelles de parents ou d'amis éloignés. Ces jours-là le commerce était fructueux. Il s'y faisait un fort trafic de pelleteries. Des négociants de Québec y venaient rencontrer les trappeurs canadiens et les chasseurs indiens, et le village prenait un air de fête. L'animation y régnait vive et joyeuse. Souvent un navire de Montréal ou des Trois-Rivières y faisait escale pour y débarquer des marchandises ou pour charger les produits de la terre que les paysans expédiaient à Québec, aux Trois-Rivières ou à Montréal.

Malgré son important commerce, la Pointe-aux-Trembles n'était qu'une bourgade dont la population stable ne dépassait pas deux cents habitants. Mais il y venait beaucoup de voyageurs dont profitait le commerce. C'était, pour tout dire, l'un des villages les plus prospères de la colonie.

Il s'y trouvait peu de marchands, trois ou quatre seulement. Mais par contre le village possédait une des plus belles hôtelleries du pays. C'était une majestueuse auberge que tous les voyageurs connaissaient sous le nom de :

« La Cloche d'Argent »

Elle avait pour enseigne une magnifique cloche d'argent suspendue à la terrasse qui, avec une spacieuse véranda, ornait la façade de l'établissement. Une corde pendait juste à l'entrée de la véranda, de sorte que le cavalier ou le voyageur pédestre n'avait qu'à tirer la corde et sonner la cloche au plus beau son argentin

pour appeler le maître ou les serviteurs de l'auberge. On sonnait encore la cloche d'argent pour annoncer aux habitants d'alentour l'arrivée de la diligence, l'accostage de quelque navire ou pour le tocsin.

Le village possédait un autre édifice important, mais moins majestueux d'apparence que l'hôtellerie, et un peu à l'écart des habitations : c'était la chapelle. Pauvre et toute petite, elle dressait son mince clocher blanc au sein d'un bosquet de grands trembles et de hauts peupliers qui lui faisaient un nid de verdure enchanteur. La chapelle avait aussi sa cloche, mais toute petite et de bronze qui sonnait l'Angélus. Elle carillonnait joyeusement les dimanche et jours de fête pour appeler les fidèles à la sainte messe. Les jours de semaine, outre l'Angélus, elle sonnait encore pour appeler à la classe les enfants du voisinage. Près de la chapelle se trouvait l'humble maisonnette qui abritait le pasteur de la paroisse, vieux et noble prêtre qui, en sus de son ministère, remplissait les fonctions de maître d'école.

Àprésent revenons sans plus tarder à notre héros.

Quand Flambard arriva à la Pointe-aux-Trembles, il y trouva un vif brouhaha, malgré l'heure avancée de la nuit. La diligence venait d'arriver de Montréal avec ses voyageurs et ses colis. La voiture s'était arrêtée devant la véranda qu'éclairaient deux réverbères, les chevaux avaient été vivement conduits aux écuries et les voyageurs étaient descendus. Une foule de villageois et de paysans se pressaient autour de la diligence, parlaient avec animation, gesticulaient et agitaient des lanternes. Cette animation n'était pas uniquement créée par l'arrivée de la malle-poste, mais aussi par la nouvelle, apportée par des Indiens, que la bataille des Plaines d'Abraham avait été perdue par l'armée française. Cette

nouvelle avait suscité un émoi facile à comprendre parmi cette foule de vieillards, de femme et d'enfants qui tout le jour avaient attendu avec une anxiété sans cesse croissante des nouvelles de la capitale. Plus que cela : ces Indiens avaient exagéré le malheur en affirmant que la ville avait été capturée par les Anglais.

— Mon Dieu ! c'est pas possible ! criaient des voix de femmes éplorées.

— Mais qu'est-ce qu'on va donc devenir ? se lamentaient d'autres.

La plupart de ces pauvres femmes étaient seules, seules avec leurs enfants en bas âge : le mari était à l'armée ! Et lui, le pauvre, vivait-il encore ? Avait-il échappé au massacre ? Laissait-il une veuve et des orphelins ? Et eux, comment feraient-ils pour vivre désormais ? Est-ce que les Anglais n'allaient pas demain, après-demain, venir les massacrer ?

Les lèvres tremblaient de crainte. Les yeux se mouillaient. Des mères, éperdues, serraient avec force sur leur sein amaigri des enfants hâves et chétifs qui pleuraient. Des vieillards courbaient la tête avec abattement et laissaient passer entre leurs lèvres sèches une plainte de désespoir. Des enfants, accrochés aux jupes de leurs mères ou serrant avec énergie la main ridée et tremblante des grands-pères, écoutaient, regardaient et ne paraissaient pas comprendre toute l'étendue du malheur qui s'abattait sur leur pays et leurs foyers.

Flambard poussa sa monture vers l'entrée de la véranda. Des groupes atterrés s'écartèrent précipitamment, s'effacèrent, et sortirent hors du rayon de lumière décrit par les deux réverbères. Le

spadassin descendit de cheval et tira fortement la corde de la cloche d'argent.

La minute d'après, de l'hôtellerie illuminée surgit un serviteur.

— Dis-moi, mon garçon, si le postillon est dans l'auberge ? demanda Flambard.

— Oui monsieur, il est là.

— Bien, je vais attacher mon cheval et entrer.

Plus loin, hors du rayon de lumière, il y avait trois poteaux de pierre enfoncés dans le sol. Flambard y alla attacher sa monture et pénétra dans la grande salle de l'auberge remplie d'un monde excité et inquiet. Entre autres, se trouvaient plusieurs voyageurs qui se rendaient à Québec ; mais en apprenant que la bataille avait été perdue et que les Anglais étaient maîtres de la ville, ils étaient demeurés consternés. Tout de même il fallait bien boire et manger. Les nombreux serviteurs de la maison dressaient les couverts. Dans la cuisine le maître de céans commandait et dirigeait. Une immense rumeur emplissait toute l'hôtellerie.

Flambard avisa le postillon qu'entouraient quelques voyageurs qui déjà retenaient leurs places pour retourner sur leurs pas. Notre ami le tira à lui et dit :

— Je parie, mon ami, que vous boiriez volontiers une bouteille de vin ?

Le postillon regarda avec surprise le spadassin, puis il sourit et répondit :

— Monsieur Flambard, je ne saurais vous refuser, merci.

Flambard le conduisit à une table à l'écart, appela un serviteur et commanda deux bouteilles de vin.

— Mon ami, dit Flambard, pouvez-vous me dire si Monsieur le chevalier de Lévis est encore à Montréal ?

— Je ne pense pas, car hier aux Trois-Rivières on disait que Monsieur de Lévis était arrivé au Fort Richelieu.

— Au Fort Richelieu… ah ! ah ! Serait-il en route pour Québec ?

— Je ne peux vous dire. Mais, une chose certaine, si Monsieur de Lévis a appris ce qui vient de se passer à Québec, il ne tardera pas d'accourir.

— Ah ! ah ! vous avez appris la nouvelle ?

— Hélas ! monsieur, j'en suis tout navré encore. Quel malheur !

— Oh ! sourit le spadassin avec confiance, ce n'est pas un malheur irréparable.

— Dieu vous entende ! Mais pouvez-vous me dire si je devrai conduire ma diligence jusqu'à la ville ?

— Voilà une question, mon ami, à laquelle je ne saurais répondre d'une manière positive. Toutefois, je peux vous assurer que Monsieur de Vaudreuil sera ici demain, et lui pourra vous dire ce que vous devrez faire.

Àla demande du postillon et tout en buvant son vin le spadassin fit une brève narration de la bataille des Plaines d'Abraham. Puis notre ami appela un serviteur, commanda pour le postillon

seulement une autre bouteille de vin, paya et quitta l'auberge pour poursuivre sa route.

— Ah ! ah ! Monsieur de Lévis est au Fort Richelieu, s'était dit Flambard ; tant mieux, je l'aurai rejoint demain soir au plus tard.

Après avoir quitté la grande salle de l'auberge, le spadassin traversa la véranda et se dirigea vers l'endroit où il avait attaché sa monture. Malgré le froid de cette nuit d'automne, il y avait encore des rassemblements de villageois et de paysans devant l'auberge et sur la route qui traversait le village. Des femmes et leurs enfants grelottants avaient regagné leur logis ; d'autres, en se lamentant, quittaient le village, et leurs sabots de bois en battant la terre durcie par le gel semblaient scander leurs sanglots. La grande douleur qui étreignait ce soir-là la capitale de la Nouvelle-France, semblait se répandre rapidement sur tout le pays.

Flambard, s'étant approché du poteau auquel il avait attaché son cheval, découvrit avec un grand étonnement que la bête n'était plus là. Dans la noirceur qu'adoucissaient un peu les réverbères de l'hôtellerie il promena un regard inquisiteur ; il ne vit rien, rien que quelques groupes de paysans plus loin qui s'entretenaient à voix basse et avec un air de mystère.

Il alla s'informer auprès de ces paysans. Non ! personne n'avait vu le cheval dont il parlait.

Flambard pensa que la bête avait pu se détacher et aller le long du chemin paître l'herbe roussie.

Il fit quelques pas vers la route, scrutant de toute la puissance de ses yeux l'obscurité.

Tout à coup il s'arrêta en voyant des ombres humaines surgir des ténèbres et se mouvoir devant lui. Croyant avoir affaire à des ennemis inconnus, il voulut retraiter rapidement vers le cercle de lumière que projetaient les réverbères de l'auberge. Mais tout à coup aussi ces réverbères s'éteignirent, et la plus grande noirceur régna sur la place de l'hôtellerie. En même temps un cri s'éleva :

— Mort au spadassin !

Flambard vit soudain d'autres ombres surgir et l'entourer, et il remarqua que ces ombres brandissaient des rapières. Il tira la sienne.

Un coup de pistolet éclata à dix pas de lui, et il entendit une balle siffler en passant au-dessus de son épaule. Ce coup de feu avait semé l'émoi dans le village, les groupes de paysans et l'hôtellerie. En un instant toutes les lumières de l'auberge furent éteintes, les volets clos et les portes fermées et barricadées, comme si l'on eût craint ou l'approche de régiments anglais, ou l'attaque de bandits contre la diligence. Quant aux paysans et villageois, ils s'étaient vivement éclipsés.

Flambard crut alors pouvoir expliquer la disparition de son cheval : nul doute que sa monture avait été détachée et enlevée par ces maraudeurs qu'il voyait s'agiter comme des fantômes dans l'ombre autour de lui.

— Par mon âme ! s'écria-t-il ! êtes-vous les serins qui barrez les routes et les ponts et défendez l'abord des auberges ? Arrière !

Nul ne répondit et nul mouvement de recul ne parut se produire dans le cercle qui se refermait sur notre héros. C'était un cercle d'acier qu'il ne serait pas facile de briser dans cette obscu-

rité, et Flambard le comprit. Mais sa bravade reprit le dessus à un commencement de malaise, et il cria en brandissant sa rapière :

— Tant pis ! j'aurai du moins le plaisir de trouer vos gorges de bandit et de vous faire renvoyer tout votre venin !

Il fonça droit devant lui…

Une dizaine de rapières heurtèrent la sienne, et l'une d'elles le piqua légèrement sous le menton. Il retraita vivement vers le centre du cercle. Il se sentait environné et pris dans un piège. Il comprenait enfin que c'était uniquement à sa vie qu'on en voulait, et il pensait que ceux qui lui avaient tendu un guet-apens au fond de ce ravin près de Saint-Augustin l'avaient rejoint à la Pointe-aux-Trembles. Ces gens devaient être résolus. Il promena un regard circulaire et vit de tous côtés luire des lames de rapières. Il voyait la mort cette fois le guetter de près. Néanmoins, il ne mourrait pas sans avoir fait quelques victimes. Ah ! si seulement une flamme de bougie éclairait la scène, il pourrait encore s'en tirer sans trop de peines. Mais là, s'il tentait de frapper devant lui, des rapières l'attaqueraient par derrière… Que faire ?

Encore que fort mal pris, Flambard ne désespérait pas tout à fait ; et, tout en réfléchissant et en observant l'approche de l'ennemi, il cherchait un moyen de se sortir de là. C'était difficile, car notre héros estima le nombre de rapières qui le guettaient à douze ou quinze, et peut-être bien davantage. Oui, si à cette minute Flambard avait pu faire briller un rayon de lumière, il aurait eu vite raison des sacripants qui l'enserraient. Aussi, en constatant que l'aubergiste avait éteint toutes les lumières de son établissement, lumières qui auraient suffi amplement à l'éclairer,

fut-il pris d'un accès de colère, et il clama de sa voix retentissante :

— Hé là ! aubergiste de malheur, rallume tes luminaires ! Serais-tu par hasard complice de ces coupe-jarrets ?

Àcet appel qui résonna dans la nuit comme un coup de clairon, une porte-fenêtre s'ouvrit sur la terrasse, et un homme apparut portant un falot. Il s'approcha rapidement de la balustrade, se pencha et projeta la lumière du falot sur la place de l'auberge, disant :

— Allez, monsieur, je vous éclaire !

Le spadassin reconnut le postillon qu'il avait généreusement traité.

— Merci, mon ami, répondit Flambard tout en promenant un rapide regard autour de lui.

Il était temps : il vit à deux pieds de lui une douzaine de soldats et gardes de Bigot qui avançaient contre lui les pointes aiguës de leurs rapières.

Il fit siffler sa lame dans un geste circulaire, et les rapières ennemies retraitèrent d'une demi-longueur de lame.

— Par le ciel ! cria Flambard, c'est encore Monsieur l'intendant, je crois, qui se mêle de mes affaires… nous allons voir !

Il fondit en avant avec la vitesse du vent, sa rapière coupa l'espace comme une flamme, et un soldat tomba. Il fit volte-face, et dans un second saut vertigineux il attaqua ceux qui le menaçaient par derrière : un garde s'affaissa en poussant un cri de douleur.

— Bon ! ricana Flambard, deux gorges chaudes de refroidies ! Tantôt j'aurai bien la douzaine !

Le falot ne projetait qu'une très faible clarté, et les gardes et soldats qui entouraient le spadassin se mouvaient comme des ombres imprécises. Les deux premières victimes faites par l'épée de notre héros avaient paru les intimider. Ils avaient retraité de quelques pas, silencieux, mais toujours l'épée haute. Flambard exécuta un troisième bond… un violent claquement d'acier se produisit et une rapière s'échappa de la main d'un soldat qui, immédiatement, chercha refuge hors du cercle de lumière.

Mais avant que notre ami n'eût fait un autre volte-face pour attaquer d'un autre côté, un garde de Bigot réussissait à lui enfoncer dans le dos deux ponces de sa lame.

Flambard poussa un terrible juron, et il allait comme une furie se darder contre les gardes, quand sur la terrasse parut l'aubergiste qui cria :

— Holà ! l'ami, que faites-vous là ?

Flambard n'eut pas le temps d'apostropher vertement l'aubergiste, que le postillon murmurait vivement à ce dernier :

— Silence, maître Hurtubise, c'est monsieur Flambard !

— Hein ! monsieur Flambard ?… Par le ciel !

L'aubergiste trembla d'épouvante. Puis, il se rua vers la porte-fenêtre et revint la minute d'après avec un flambeau dont la lumière, jointe à celle du falot, éclaira en plein la scène du combat.

Disons ici que les adversaires du spadassin étaient d'abord ces quatre gardes que Foissan avait jetés aux trousses de notre héros.

Ceux-ci s'étaient arrêtés à la Pointe-aux-Trembles pour s'informer du passage de Flambard, et ils avaient rencontré dix soldats de Vergor qui, la nuit d'avant, avaient réussi à échapper aux soldats de Wolfe. Ces soldats étaient venus se réfugier à la Pointe-aux-Trembles pour y attendre les événements. Comme leur maître, ces soldats étaient dévoués à Bigot et ils étaient des amis des gardes de l'intendant. Aussi en se rencontrant tout à coup dans l'auberge cette nuit-là décidèrent-ils de fraterniser un moment. Or, c'est pendant qu'on vidait une tasse de vin que Flambard entra dans l'auberge à la recherche du postillon. Les gardes mirent de suite les soldats de Vergor au courant de leur mission, et de suite aussi il fut résolu de s'attaquer à Flambard à sa sortie de l'auberge. Ils se trouvaient donc quatorze hommes contre un seul, et ils auraient vite raison du spadassin. Furtivement ils quittèrent la grande salle de l'auberge. L'un des gardes s'empara du cheval de notre ami et alla l'attacher dans un bosquet du voisinage, puis toute la bande, cachée dans les ténèbres avoisinantes, attendit la sortie de Flambard. Naturellement, ce n'étaient pas tous des ferrailleurs de première force, et ils savaient tous le danger qu'il y avait à croiser le fer avec le spadassin. Aussi, n'avaient-ils pas songé un seul moment à faire de l'escrime avec le terrible batteur de fer ; leur seul dessein avait été de profiter de l'obscurité pour surprendre Flambard et le percer de coups avant qu'il n'eût eu le temps de faire jouer sa lame. Mais les soldats de Vergor, timides et peureux, n'avaient pas agi assez rapidement, et la rapide et foudroyante offensive du spadassin les avait déjà fort ébranlés, sans compter que deux des leurs gisaient inanimés sur le sol et qu'un troisième avait été désarmé de la belle façon.

Manquant déjà d'enthousiasme et de confiance en eux-mêmes, les soldats, à la vue de l'aubergiste qui venait éclairer da-

vantage la scène, furent saisis de peur. Et à la seconde où Flambard fonçait contre eux, ils prirent la fuite et se perdirent dans les ténèbres. Mais les gardes de Bigot, qui n'étaient plus que trois, voulurent tenter la fortune des armes, et ils s'élancèrent sur Flambard pour le frapper par derrière.

— Alerte ! lui cria l'aubergiste.

Mais déjà le spadassin pirouettait, un choc d'acier se fit entendre, des étincelles jaillirent. Un des gardes jura, puis, avec un sourd grognement il s'écrasa sur le chemin en échappant son épée. Les deux autres gardes comprirent qu'ils n'étaient que deux pauvres jouets aux mains de l'effrayant bretteur. Ils lâchèrent pied et voulurent se jeter dans l'obscurité pour sauver leur peau. L'un réussit à esquiver la terrible rapière qui voltigeait comme un éclair ; mais l'autre, en tournant le dos, fut atteint dans la nuque, et la lame de Flambard lui traversa la gorge de part en part.

— Par ma foi ! éclata de rire Flambard, je n'ai de ma vie embroché si bien un oiseau de nuit !

Puis il cria en essuyant sa rapière sur l'uniforme du garde qu'il venait de frapper à mort :

— Merci, mon ami postillon, et merci à vous, maître Hurtubise ! Les oiseaux sont morts, il ne reste qu'à les plumer et à les faire rôtir !

— Ah ! monsieur Flambard, s'écria l'aubergiste avec admiration, vous m'avez abattu des oiseaux trop farcis de péchés pour les faire rôtir convenablement ; mais, je crois bien que le diable s'en chargera mieux que je ne le pourrais faire !

Àcet instant, des paysans et des villageois apeurés, qui dès le commencement du combat s'étaient dissimulés dans les ténèbres, se rapprochèrent timidement et pénétrèrent dans le cercle de clarté.

— Ah ! ça, mes amis, leur cria Flambard, puisque maître Hurtubise ne veut pas des oiseaux que je lui ai abattus, je vous prie de vous charger de ces quatre charognes et de les aller jeter sur le fumier derrière l'écurie, où des corbeaux s'en gaveront à cœur-joie !

Rapidement, il tira une bourse de sa poche et la jeta au postillon :

— Tenez ! mon ami, vous défrayerez toutes ces braves gens à ma santé ! Bonne nuit ! lança-t-il, au moment où un long hennissement montait dans l'espace.

Flambart avait reconnu ce hennissement. Il s'élança vers un bosquet, tandis que l'aubergiste élevait son flambeau pour l'éclairer. Il trouva sa monture attachée à un arbre. L'instant d'après un galop furieux retentissait sur la route vers les Trois-Rivières.

Le spadassin laissait derrière lui quatre morts et deux blessés !

07

Aussitôt après le départ de Flambard, l'aubergiste et le postillon étaient en toute hâte rentrés dans l'auberge, laissant la place dans la plus complète obscurité. Croyant avoir affaire à des détrousseurs. l'aubergiste s'était bien gardé d'ouvrir ses portes pour

défrayer les villageois et paysans, il ne voulut pas prendre le risque de voir sa maison prise d'assaut par des brigands que, pensait-il, l'arrivée de la malle-poste avait attirés dans l'espoir d'y moissonner un riche butin. Et puis, après que se fut perdu dans la nuit le galop du coursier de Flambard, un autre galop s'était fait entendre comme arrivant de Saint-Augustin ; mais, celui-là, c'était le galop d'une troupe de cavaliers. Si c'étaient d'autres bandits qui venaient donner main-forte à leurs camarades ? Non, maître Hurtubise n'allait certainement pas ouvrir ses portes qu'il avait solidement barricadées.

La troupe de cavaliers qui s'approchait n'était autre que celle de Foissan et de ses six gardes.

Mais avant de poursuivre la suite des événements de ce récit, il importe, croyons-nous, de faire connaître à notre lecteur le maître de « La Cloche d'Argent ».

Ancien fantassin de l'armée du roi de France, puis garde-forestier, maître Hurtubise était venu en Nouvelle-France en 1740 pour s'y établir comme aubergiste. Il s'était d'abord installé à Batiscan, autre point de commerce non moins important que la Pointe-aux-Trembles. Durant une couple d'années il avait fait de très belles affaires en troquant de l'eau-de-vie contre les pelleteries que lui apportaient les trappeurs indiens. Maître Hurtubise se livrait à ce commerce, bien que strictement défendu depuis 1660, alors que M de Laval et Monsieur d'Argenson avaient émis à ce sujet les édits les plus sévères. Depuis, ces édits n'avaient pas cessé de demeurer en vigueur.

Le négoce de maître Hurtubise ayant été dénoncé à M. de Beauharnois, qui gouvernait le pays à ce moment, celui-ci infli-

gea au trafiquant clandestin une lourde amende et le menaça, en même temps de déportation s'il recommençait. L'aubergiste se le tint pour dit. L'amende payée, plus que la menace de déportation, avait fait sur le pauvre diable une salutaire correction. Mais les Indiens, qui ne voulaient reconnaître aucune autorité, s'étant vu refuser de l'eau-de-vie par l'aubergiste, lui en gardèrent rancune. Par une nuit fort noire de l'automne de 1742, ces Indiens rancuniers pénétrèrent dans le village de Batiscan et incendièrent l'auberge de maître Hurtubise et les dépendances. Presque ruiné l'aubergiste alla se fixer aux Trois-Rivières où, pendant quelques mois, il ne s'occupa que du commerce régulier des fourrures. Sa bonne conduite, ajoutée au malheur qui l'avait si fortement atteint, émut M. de Beauharnois qui lui fit faire remise de l'amende payée six mois auparavant, et maître Hurtubise, se trouvant inopinément à la tête d'un nouveau capital, alla établir auberge à la Pointe-aux-Trembles.

Maître Hurtubise était donc bien connu dans la contrée, tant des Canadiens que des Français et Indiens, et avec ces derniers il avait peu à peu repris son ancien commerce. Mais cette fois son commerce se trouvait hautement protégé par l'influence du sieur Cadet à qui il revendait les pelleteries acquises des Indiens à vil prix.

Foissan arriva devant l'auberge obscure et silencieuse et sonna violemment la cloche d'argent. En même temps il cria :

Par le diable ! maître Hurtubise, est-ce qu'on se musse à présent à l'heure des moines ? Holà ! holà !

Expliquons qu'à cette époque les auberges tenaient portes ouvertes la nuit comme le jour, et, naturellement, le voyageur ha-

rassé ne manquait pas d'exprimer son étonnement ou sa colère en trouvant fermé un établissement de ce genre.

La voix de Foissan fut entendue du survivant des gardes de Bigot et des soldats de Vergor qui demeuraient cachés dans les brousses à quelques pas de l'auberge. Ils s'approchèrent, vivement des cavaliers.

— Qui va là ? demanda Foissan en voyant ces ombres humaines marcher dans les ténèbres.

— Gardes de l'intendant ! répondit le garde en s'arrêtant près de Foissan.

— Ah ! diable, veux-tu me dire ce que tu fais ici, toi ? Et ces gens ?

Il indiquait les soldats de Vergor arrêtés à deux pas.

Le garde lui narra la scène qui venait de se passer sur la place de l'auberge.

— Par la faim et la peste ! hurla Foissan, veux-tu me dire que ce damné Flambard nous échappe tout à fait ?

— Et aussi que rien nous sert de le rattraper, car il aura atteint le Fort Richelieu avant nous !

— Le Fort Richelieu ? fit Foissan sans comprendre.

— Oui, monsieur, expliqua le garde, il paraît que Monsieur de Lévis est depuis hier au Fort Richelieu, et que, tout probablement, il est en route pour Québec.

— Oh ! potence d'enfer ! vociféra Foissan tout à fait hors de lui à cette nouvelle ; qu'allons-nous faire à présent ?

— Peut-être bien, émit le garde confus, qu'on pourrait arrêter Flambard à son retour, car il reviendra.

— Oui, il reviendra fort probablement, gronda Foissan ; mais une chose plus probable encore, c'est qu'il aura remis à Monsieur de Lévis ce message que nous voulions empêcher de lui parvenir.

Avec rage Foissan se mit à tirer à tour de bras la corde de la cloche d'argent qui fit entendre un carillon étourdissant.

— Que fait, veux-tu me dire, cette brute d'aubergiste ? demanda Foissan au garde.

— Monsieur, maître Hurtubise s'est barricadé comme si cent mille Anglais avaient envahi le village.

— Eh bien ! nous allons enfoncer la barricade.

Et plus rageusement que jamais il fit sonner la cloche à toute volée.

— Hé ! dites donc, vous, cria tout à coup du premier étage de la maison une voix courroucée, avez-vous ordre du gouverneur de casser ma cloche ?

C'était la voix de l'aubergiste qui avait entr'ouvert le volet d'une fenêtre.

— Holà Maître Hurtubise, clama Foissan, depuis quand votre porte est-elle en pleine nuit de froidure fermée aux honnêtes voyageurs ?

— Depuis, répliqua l'aubergiste, que les malandrins ont envahi notre paisible village ; car je suis ici pour protéger la vie d'autres honnêtes voyageurs. Et d'abord, quel est votre nom ?

— Foissan… Vous me connaissez bien ?

— En effet, je me rappelle votre nom. D'où venez-vous ?

— De Québec, et en mission, cette nuit, de la part de Monsieur l'intendant.

— Mais ces malandrins… que je vois dans l'ombre ?

Foissan partit de rire.

— Erreur, Maître Hurtubise, lubie de votre part : ce ne sont nullement des malandrins, mais des gardes de Monsieur Bigot et des soldats de Monsieur de Vergor. Ouvrez donc et vite, car nous avons faim et soif, sans ajouter que le froid de la nuit nous incommode !

L'aubergiste ne parut pas être convaincu par ces déclarations. Il pensa que cet homme, qui se donnait le nom de Foissan, pouvait être un imposteur et un maraudeur dont l'unique dessein était de pénétrer dans l'auberge pour la rançonner et la piller. Sans mot dire il referma le volet.

Foissan pensa qu'il allait descendre et ouvrir la porte ; il n'en fut rien. L'auberge continua de demeurer silencieuse et obscure.

Dix minutes s'écoulèrent. Les gardes et soldats grelottaient devant la véranda, battaient des pieds et des mains avec impatience.

Le froid augmentait à mesure qu'avançait la nuit. Le ciel, jusque-là obscurci de nuages, venait de se découvrir par le nord-est où de pâles étoiles hasardaient un timide rayon dans la nuit. Et la nuit peu à peu s'éclairait, non seulement à la lumière des étoiles, mais encore à celle de la lune qui, à son déclin, apparais-

sait au-dessus des coteaux s'échelonnant vers Québec. Le hameau, les bois, les collines sortirent lentement de l'obscurité, dessinèrent vaguement leurs formes et s'argentèrent de frimas. Au-dessus des eaux tranquilles du fleuve une vapeur blanche s'éleva légère et transparente comme une gaze, dans laquelle les rayons des astres mettaient des scintillements. La plus grande sérénité plana sur tout le pays.

Toute la façade de l'auberge s'était éclairée comme aux lueurs d'une aurore. La cloche d'argent, balançant encore de la rude secousse que lui avait imprimée Foissan, refléta les rayons lunaires, et l'on eût dit que des lingots d'argent tombaient du ciel sur la terre.

Foissan s'était mis à égrener tout un chapelet de jurons à l'adresse de l'aubergiste qui continuait de faire la sourde oreille. Mais soudain un roulement de voiture et des heurts de sabots troublèrent le silence de la nature ; puis apparut sur la route de Saint-Augustin une berline attelée de quatre chevaux et, roulant à toute vitesse.

Foissan esquissa un sourire et ordonna à ses gens de s'écarter, afin de laisser libre l'entrée de la véranda.

La minute d'après la berline, toute poudreuse, s'arrêtait avec grand bruit devant l'auberge toujours silencieuse. Cette voiture, comme on s'en doute bien, portait Péan et sa femme.

Foissan courut ouvrir la portière.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il, peut-être pourrez-vous faire ouvrir sa porte à cet entêté d'aubergiste qu'est maître Hurtubise.

— Oh ! oh ! fit Péan avec surprise et colère, maître Hurtubise veut s'amuser à faire poser les gens de Monsieur l'intendant ? Nous allons voir !

Il descendit de la berline, puis tendit son bras à sa femme. Celle-ci, légère comme une jeune biche, sauta lestement à terre sans daigner prendre le bras offert. Péan et sa femme étaient tous deux chaudement emmitouflés de riches fourrures.

La jeune femme jeta un regard curieux autour d'elle, et malgré le pittoresque des lieux elle parut éprouver une sorte de malaise, et ses épaules se soulevèrent comme avec mépris. Pourtant, tout ce qui l'entourait aurait dû susciter son admiration. Car ce coin du pays revêtait tout à coup pour ainsi dire un charme exquis. La lune répandait plus de clarté, et plus un nuage ne tachait la voûte des vieux. Le paisible hameau haussait ses toits pointus du sein de bouquets d'arbres dont les feuilles, blanches de gelée, bruissaient comme de minces lames d'argent entre-choquées. Tout à l'entour, par l'ouest, le nord et l'est, les coteaux se dressaient tout argentés aussi de frimas, et sur leurs sommets pâles semblait s'appuyer le globe sombre du firmament. Et ce firmament ressemblait à une immense draperie de velours bleu dans les plis de laquelle avaient été enchâssés d'innombrables diamants dont les feux multiples papillotaient en s'entre-croisant. Sous ce ciel et aux pieds du hameau glissait un magnifique cours d'eau, à peine ridé à sa surface, et qui paraissait s'étendre comme une énorme glace où les astres de la nuit miraient avec une sorte de timide volupté leurs rayons. Non… toute cette beauté étrange et mystérieuse ne parut pas impressionner la belle M Péan, accoutumée qu'elle était aux clartés violentes des salons et à leurs beautés artificielles et fantaisistes, et la belle nature canadienne qui se dé-

voilait à elle dans toute sa majestueuse grandeur n'en reçut qu'une petite moue de dédain.

Puis ses regards se portèrent sur la façade de l'auberge. Ses belles lèvres se plissèrent encore de dédain.

— Ô mon Dieu ! murmura-t-elle avec une sainte horreur, quel endroit pour des voyageurs comme nous !

— Soyez tranquille, chère amie, dit Péan en l'entraînant vers la porte de l'auberge, après que Foissan eut fait tinter la cloche d'argent, maître Hurtubise va nous ouvrir et vous trouverez à l'intérieur un certain confort qui vous fera oublier les fatigues de ce rude voyage.

— Mais j'espère bien que vous ne me retiendrez pas trop longtemps dans ce bouge.

— Une heure tout au plus, juste le temps de laisser reposer les chevaux.

Ils s'arrêtèrent sous la véranda devant la porte de l'auberge dont l'intérieur demeurait toujours sombre et tranquille.

Péan frappa dans la porte du pommeau de son épée, criant :

— Ohé ! maître aubergiste, allez-vous refuser d'ouvrir votre porte au sieur Hughes Péan, à sa dame et à ses gens ?

Ce nom de Péan parut faire l'effet d'un sésame sur le propriétaire de l'établissement. Sa voix se fit entendre immédiatement du premier étage.

— Minute ! minute ! excellence, je m'habille et je descends. Je venais justement d'entendre le bruit de votre voiture… Patientez !

je réveille mes gens, je ravive le feu, je dresse le couvert.

Et maître Hurtubise, qui était tout habillé et qui sans cesse avait ses serviteurs sous la main, descendit en bas quatre à quatre et ouvrit toute grande sa porte. Déjà les serviteurs rallumaient toutes les lumières de l'établissement. Les feux étaient ravivés, les cuisiniers et marmitons s'agitaient fébrilement dans les cuisines bruyantes d'ustensiles et de vaisselles, les valets d'écurie enlevaient les chevaux de la berline, tout marchait avec une rapidité et une entente merveilleuses… c'était presque de la magie !

— Décidément se mit à rire Péan vous feriez un bon général d'armée, maître Hurtubise.

— Entrez, entrez, excellences…

L'aubergiste s'effaçait, courbé en deux, au risque de faire craquer le bel abdomen dont il était si fier.

Court, gros et gras, et haut en couleurs, maître Hurtubise était fort ventru. Très soigneux de sa personne, comme tout bon célibataire qui ne désespère pas encore de trouver femme à son goût, ses soixante ans n'y paraissaient pas. Et alerte et fort vigoureux, il fleuretait volontiers avec le beau sexe pour lequel il conservait la plus vive admiration.

Aussi l'apparition de M Péan, qu'il n'avait jamais vue, mais dont il avait à maintes reprises entendu vanter les charmes et la beauté, l'éblouit à ce point qu'il recula vivement, se courba davantage, s'aplatit pour se redresser à demi et laisser ses yeux extasiés détailler tous les avantages de la superbe créature.

M Péan sourit d'orgueil satisfait.

Le digne aubergiste manqua de perdre haleine, croyant que ce sourire était exclusivement pour lui, tant il lui avait paru séducteur. Il essaya de faire une révérence de cour ; puis avec un large sourire il dit, regardant plutôt la jolie femme que son mari :

— Excellences, excellences… il y a là-haut des appartements privés tout prêts à vous recevoir… Je vous conduis.

La salle commune se trouvait maintenant vivement illuminée de ses lustres et de ses lampadaires. L'aubergiste courut à une table et prit un candélabre pour conduire ses visiteurs au premier étage.

— Minute, commanda Péan.

Il fit entrer ses gardes et cadets ainsi que les soldats de Vergor dans la grande salle, et recommanda à Foissan de veiller à leur confort.

— Vois, mon ami, à ce que tout notre monde soit bien traité, nos chevaux bien portionnés, puis tu viendras nous trouver là-haut.

Et très digne, très hautain, le sieur Péan offrit son bras à sa femme et suivit l'aubergiste vers un bel et large escalier de bois blanc placé dans un angle, à gauche, de la vaste salle.

L'arrivée de ces grands personnages avait mis l'auberge en émoi, non seulement parmi les serviteurs, mais aussi parmi les voyageurs qui, très inquiétés par la bataille qui avait eu lieu sur la place de l'auberge, n'avaient pu se résigner à se coucher pour dormir. Alors, sûrs de ne pouvoir reposer dans le grand brouhaha qui bouleversait l'établissement, ils quittèrent leurs apparte-

ments et descendirent à la salle commune pour s'y égayer tout en se faisant, mettre au courant des nouvelles.

Les gardes de Foissan et les soldats de Vergor avaient de suite assiégé les deux grandes cheminées qui flambaient hautement et répandaient dans toute la salle une chaleur exquise. D'accortes servantes, avec le sourire aux lèvres, s'approchèrent pour prendre les ordres de ces « messieurs ».

— Servez, commanda Foissan, vos meilleures eaux-de-vie d'abord. Vous apporterez ensuite vos meilleurs vins, puis vous servirez un souper qui puisse nous rappeler que le monde a encore quelque chose d'attrayant.

Tandis que Foissan voyait à l'hospitalité de ses gens, l'aubergiste conduisait Péan et sa femme dans un grand salon du premier étage où, là encore, brûlait un bon feu.

— Je vous ferai servir ici même, dit l'aubergiste, et une de mes servantes se mettra à la disposition de Madame.

Il s'inclina respectueusement et s'en alla pour donner les ordres nécessaires.

Péan et sa femme se débarrassèrent de leurs fourrures et s'approchèrent du feu.

— Mon ami, murmura M Péan, allons-nous poursuivre notre chemin dès que nos chevaux seront reposés ?

— C'est bien mon intention, à moins que Foissan n'ait quelque nouvelle qui me fasse changer d'idée. Je parie que vous aimeriez mieux ce bon feu que le froid et le cahotement de notre berline.

La belle M Péan n'avait plus à ses lèvres rouges le beau sourire de l'instant d'avant. Ses sourcils s'étaient rapprochés, ses traits s'étaient légèrement contractés et ses lèvres se pinçaient. Elle promena autour de la pièce un regard choqué et méprisant et gronda avec une mauvaise humeur très marquée :

— Ne me parlez pas de ce bon feu, mon ami, car je trouve qu'il est atroce de venir héberger en un pareil taudis !

Péan ricana sourdement.

Mais maître Hurtubise, lui, eût sauté en l'air d'entendre une si belle voix dire des choses affreuses de son intérieur, lui qui avait cru offrir un vrai luxe à ses distingués voyageurs.

Pour être juste, ce salon possédait un fort bon air avec ses peintures riantes, son mobilier recherché, ses tapis moelleux, ses tentures de belle venue. Un beau et grand lustre de cuivre soigneusement frotté, allumé de vingt-quatre bougies roses, répandait sur toutes ces belles choses une lumière profuse qui donnait à toutes un éclat merveilleux. Mais bah ! qu'est-ce que tout cela valait comparé aux richesses artistiques, au grand faste, à la munificence extraordinaire où cette jeune et brillante reine était accoutumé de vivre ? Ah ! oui, comme elle l'avait dit tantôt, ce salon était pour elle une sorte de taudis.

Elle exprima encore sa mauvaise humeur par ces autres paroles :

— Et puis, si ce n'est pas une torture de voyager ainsi, alors que chez Monsieur l'intendant on s'amuse à s'étourdir !

— Ne récriminez pas, chère amie, reprocha Péan ; il n'en tenait qu'à vous de ne pas quitter la fête de monsieur l'intendant.

— Eh ! s'écria la belle femme avec un regard farouche à son mari, si vous n'aviez pas tant insisté pour que j'accomplisse cette stupide besogne !

— N'est-ce pas monsieur l'intendant qui a, plus que moi, insisté, parce qu'il croyait apparemment que vous seule pussiez accomplir avec succès cette mission très importante ?

— Ah ! si monsieur l'intendant a eu cette idée absurde, n'est-ce pas vous qui la lui avez inspirée ?

— Que dites-vous ? s'écria Péan en se fâchant. Devenez-vous si furieuse, perdez-vous tant la tête, parce que vous craignez que l'intendant ne fasse la cour à d'autres jeunes femmes de son entourage !

Il se mit à ricaner sardoniquement, puis ajouta :

— Par Notre-Dame ! vous devenez insupportable, ma mie !

— Ne m'outragez pas, Hughes, et ne profitez pas d'un moment où je me trouve seule avec vous !

Avec un geste de colère elle renversa un beau fauteuil. Certes, maître Hurtubise fût tombé de tout son haut de voir ainsi traiter son mobilier qu'il réservait aux gens de haute condition.

— La paix ! la paix ! commanda durement Péan en relevant le fauteuil, sinon je me verrai forcé d'user de mon autorité d'époux !

La belle M Péan gronda, rugit, piétina sur place devant la cheminée, puis s'écria, furieuse :

— Oui, oui, usez de votre autorité, tandis que vous me tenez prisonnière dans un coupe-gorge !

Un léger heurt dans la porte interrompit cette petite scène de ménage, à laquelle d'ailleurs ces deux personnages étaient accoutumés, tellement elle se renouvelait à tout bout de champ et pour un rien. Autant de cordes l'on cassait, autant l'on en rattachait sans que jamais les bouts échappassent tout à fait à l'un ou à l'autre.

Péan commanda d'entrer, et Foissan parut.

M Péan, par l'habitude qu'elle possédait de commander à ses nerfs et à sa volonté, retrouva d'emblée son sourire ravissant.

— Et quelles nouvelles apportez-vous ? interrogea vivement Péan.

— En premier lieu, celle que Flambard nous a échappé, répondit Foissan avec un geste de colère. Il raconta les deux embuscades tendues au spadassin et que celui-ci avait esquivées.

— Enfer ! hurla Péan, nous voici en belle posture ? Que ne l'avez-vous poursuivi ?

— J'avais donné des ordres à cet effet, mais mes gens se sont trouvés déroutés par une autre nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— Que Monsieur de Lévis était hier au Fort Richelieu et en route pour Québec.

— En route pour Québec ! fit Péan consterné.

— C'est-à-dire, reprit Foissan, que demain, que dis-je, aujourd'hui, puisqu'il est une heure de nuit, il sera aux Trois-Rivières.

— Ciel ! nous sommes partis trop tard ! exclama M Péan en pâlissant.

Sombre et agité, Péan s'était mis à marcher par le salon.

— Oui, gronda-t-il entre ses dents, Lévis sera avec l'armée et devant Québec avant que cet imbécile de Ramezay ne se soit rendu aux Anglais.

— Monsieur, murmura humblement Foissan, je suis tout chagriné et tout aussi consterné que vous-même : et dans le but de remédier aux choses, croyez que je suis prêt à exécuter vos ordres aux mieux de mes capacités.

Péan se borna à grommeler des choses inintelligibles. Il continuait d'arpenter la pièce d'un pas saccadé. Il secouait avec rage son jabot ou relevait brusquement les dentelles qui tombaient sur ses mains grasses et blanches. Il s'arrêtait de temps en temps, comme pour mieux saisir une idée qui voulait lui échapper, frappait du pied de son soulier verni à haut talon, puis reprenait sa marche sous les regards perplexes de sa femme et du garde. Tous trois gardaient un silence plein d'orage, presque funèbre, et dans ce silence on n'entendait que le crépitement des flammes de la cheminée et le bruissement des basques de satin bleu de Péan qui frottaient sa culotte de soie rose. Les bruits de la salle commune n'arrivaient là que mourants, et à peine perceptibles.

M Péan s'était assise sur un canapé placé au coin de la cheminée.

Après un long silence, elle dit :

— Cher ami, il y a peut-être encore moyen de tout accommoder. Nous ne nous rendrons pas aux Trois-Rivières et rebrousse-

rons chemin ici. Qui dira à Monsieur de Ramezay que j'arrive de la Pointe-aux-Trembles ? Pas moi, assurément !

— Ni moi, madame, affirma Foissan.

— Et après ? interrogea Péan qui venait de s'arrêter.

— Préparons le message convenu, reprit M Péan, et dès demain retournons à Québec.

— Demain, chère amie ? mais c'est trop tôt. Nous ne pouvons avoir quitté Québec aujourd'hui et revenir demain des Trois-Rivières ; Monsieur de Ramezay soupçonnera quelque chose.

— Après-demain, si vous voulez ; et nous en serons quittes pour demeurer dans ce bouge un peu plus longtemps que nous n'aurons voulu.

— Je crois que Madame a raison, émit Foissan. Et puis l'arrivée de Monsieur de Lévis aux Trois-Rivières demain contribuera à donner plus de poids au message que nous forgerons.

— Allons, dit Péan en riant, ne perdez pas la tête, ami Foissan ; car sachez que nous avons fait savoir à Monsieur de Ramezay que le marquis de Lévis se trouvait aux Trois-Rivières et non à Montréal.

Foissan rougit et se tut.

— Eh bien ! que décidez-vous ? interrogea M Péan.

— Je décide que c'est dit : nous n'irons pas plus loin et reprendrons la route de la capitale après-demain.

M Péan sourit avec satisfaction. En y pensant bien, elle préférait encore « le taudis » de maître Hurtubise que la longue route

de la Pointe-aux-Trembles aux Trois-Rivières et du retour à Québec.

Pour que notre lecteur puisse mieux saisir l'intrigue qui va se nouer, il importe de poser ici, croyons-nous, une note d'éclaircissement.

On sait que lorsque Québec fut livrée aux Anglais, le 17 septembre 1759, alors que la garnison pouvait tenir encore une dizaine de jours et attendre l'arrivée de Lévis à la tête de l'armée entièrement reformée, les Canadiens crièrent à la trahison. M. de Vaudreuil lui-même, plaidant sa cause devant le roi en 1762, se vit contraint d'avouer que la trahison avait perdu la colonie ; et sans accuser directement et positivement Bigot et sa bande, il fit retomber sur eux ou sur leur administration toute la responsabilité de cette perte. Il est certain que Québec subit l'effet de la trahison, en ce sens que M. de Ramezay ne suivit pas à la lettre les instructions que lui avait données M. de Vaudreuil avant son départ du camp de Beauport. M. de Ramezay fut-il la dupe des créatures de Bigot ? Ou bien participa-t-il volontairement à leurs trames ? Il serait téméraire et injuste d'accepter cette dernière hypothèse ; car M. de Ramezay était reconnu pour un soldat loyal et un fidèle serviteur de la monarchie. Son passé attestait, en outre, qu'il était homme d'honneur et incapable de tremper dans la trahison. Il faut donc admettre qu'il fut simplement une dupe. Certains officiers du temps avaient attribué l'action de Ramezay à un ordre de M. de Vaudreuil, ordre écrit au grand quartier général sur la rivière Jacques-Cartier, qui signalait l'incapacité de l'armée de reprendre l'offensive cet automne-là, et qui enjoignait au commandant de la place d'ouvrir les portes aux Anglais après en avoir obtenu les meilleurs termes de capitulation. M. de Vau-

dreuil avait démenti cette assertion en établissant qu'il n'avait atteint le quartier général que le 16 au soir, et que le midi de ce même jour les officiers de la garnison de Québec avaient déjà commencé à discuter les termes de la capitulation. Il avait ajouté qu'eût-il envoyé cet ordre, il ne l'eût pas fait avant le 17 au matin, et que, conséquemment, son courrier ne serait pas arrivé avant le 17 au soir, alors que le midi de ce même jour le drapeau blanc avait été hissé sur le Fort Saint-Louis. Il faut donc croire qu'un message, vrai ou faux, d'un certain grand personnage était parvenu à Ramezay au plus tard le 17 au matin. Et si donc tel message avait été reçu, il n'avait pu venir que de Bigot ou de l'un de ses associés qui, tous, désiraient ardemment d'abandonner le pays. Notons encore que l'intendant Bigot n'avait cessé de jouer double jeu, tant auprès des représentants du roi dans la colonie qu'auprès des ministres de France. Dans les conseils tenus soit à Québec soit à Montréal, l'intendant prenait le ciel à témoin qu'il se dévouait pour le salut de la Nouvelle-France. Il ne cessait d'écrire aux ministres tous les efforts qu'il faisait nuit et jour pour ménager à Sa Majesté ce beau et riche domaine qui portait envie à l'Angleterre. En même temps que le gouverneur il adressait à la Cour des appels au secours qu'on aurait juré mouillés de ses larmes. Et pour faire valoir ses services et son dévouement il accusait Montcalm d'imprévoyance et de légèreté, et assurait qu'il exposait sans cesse le pays à sa perte. Si, néanmoins, Bigot ne fut pas l'auteur de ce message mystérieux reçu par Ramezay le 16 septembre, il est certain qu'il influença les marchands de la cité et les amena à faire pression sur le commandant de la place dont il connaissait bien la faiblesse et l'indécision. Voilà donc, autant qu'il est possible d'y arriver, la vérité des faits historiques des-

quels nous ne voulons pas nous écarter, faits tout entourés de lacunes que nous essayons seulement de combler.

En supposant que le mystérieux message ne fût pas de Bigot, mais de l'un de ses associés, on peut donc fort soupçonner Péan d'en avoir été l'auteur : d'abord parce que sa femme était la maîtresse et la confidente de l'intendant, et ensuite parce que Péan était l'esclave de cet homme, maître de la Nouvelle-France.

Péan avait donc été très désorienté par la nouvelle que Flambard avait échappé aux gardes et celle que Lévis revenait à Québec ; mais il se raccrocha bientôt à l'idée émise par sa femme.

Après un autre temps de silence, il s'écria :

— Par Notre-Dame ! mettons-nous donc à l'œuvre sans plus tarder.

Il frappa un timbre d'argent.

Peu après parut un valet à qui il commanda :

— Apporte de suite une écritoire et du parchemin !

Le valet fit diligence. Avant que dix minutes ne se fussent écoulées, Péan, sa femme et Foissan étaient tous trois réunis autour de la table. Péan écrivait fiévreusement, pendant que les deux autres personnages demeuraient silencieux, attentifs, leurs regards anxieux attachés à la plume qui courait en bruissant. Une fois ou deux il s'arrêta brusquement en levant ses yeux vers le lustre, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées. Il cherchait un mot qui lui échappait. Puis, ayant trouvé ce mot, il se remettait plus fébrilement à sa besogne.

Après dix longues minutes de ce travail, il déposa sa plume sur l'écritoire, prit la feuille de parchemin entre l'index et le pouce de chaque main, l'éleva un peu, et prononça avec une manifeste satisfaction :

— Voilà qui est fait. Écoutez, je vais lire.

Il lut :

À Monsieur de Ramezay,

Commandant de la garnison,

à Québec.

Attendu, monsieur, que je viens de recevoir ma nomination au poste de chef de l'armée de la Nouvelle-France, que cette armée, rompue, sans vivres, sans munitions, retraite vers la rivière Jacques-Cartier, et attendu que je ne pourrai la refaire en bon ordre de combat assez tôt pour vous porter secours, s'il est vrai, comme on me l'assure, je vous prie pour ces motifs de hisser le Drapeau Blanc et de négocier les meilleurs termes de reddition. Écrit de ma main aux Trois-Rivières, ce 14 septembre 1759.

Marquis de LÉVIS.

— C'est parfait, approuva M Péan.

— On croirait, dit Foissan avec un sourire légèrement ironique, entendre la voix de Monsieur de Lévis dictant cet ordre à Monsieur de Ramezay.

— Ami Foissan, ricana Péan, il faudrait croire à présent que l'écriture de ce message est de la main personnelle de Monsieur

le marquis de Lévis, et non plus de celle de Monsieur Hughes Péan.

— Oh ! sourit Foissan avec vanité, rien de plus facile de transformer votre main en celle de Monsieur le marquis ; il ne suffit que d'un modèle.

— Je sais, maître Foissan, que vous êtes fort habile à imiter l'écriture d'autrui, et c'est pourquoi j'ai apporté avec moi le modèle que vous désirez.

Il tira de sa veste un papier qu'il tendit à Foissan.

— Voilà, ajouta-t-il, une lettre de Monsieur de Lévis qui fut adressée à Monsieur l'intendant, il y a un mois, voyez !

Foissan jeta un rapide coup d'œil sur le papier et l'écriture. Puis il sourit, et sans mot dire, prit la plume, une feuille de parchemin et se mit à transcrire la lettre rédigée par Péan. Il ne lui fallut que juste dix minutes pour accomplir ce travail. Puis il mit, avec un sourire satisfait, les deux lettres sous les yeux de M Péan, disant :

— Comparez, madame.

La jolie femme poussa une exclamation de surprise.

— C'est inimaginable, déclara-t-elle, et je me demande si vous n'avez pas réussi cette écriture par un sortilège quelconque.

Foissan, très flatté, ricana.

Péan à son tour examina les deux parchemins et reconnut que les deux écritures se ressemblaient en tous points.

Puis le trio se regarda un moment et partit de rire.

La minute d'après l'aubergiste apparaissait, majestueux, précédant six laquais chargés de plats fumants et de carafes scintillantes.

— Excellences… murmura-t-il en s'inclinant profondément.

Les valets dressèrent la table.

08

Pendant que Péan, sa femme et Foissan, que les deux premiers avaient eu la complaisance d'inviter à leur table, faisaient bombance — car ce voyage nocturne avait excité leur appétit et leur soif, — et tandis que, en bas, dans la grande salle commune, l'escorte de Péan et les soldats de Vergor faisaient ripaille, un cavalier couvert de poussière s'arrêta devant l'auberge et, sans descendre de cheval, sonna la cloche.

Un serviteur accourut.

— Hé l'ami ! cria le cavalier, peux-tu me dire si maître Hurtubise est sur pieds et s'il est possible de lui demander un renseignement ?

Cette voix sonore et d'un accent impératif était celle du capitaine Jean Vaucourt.

— Maître Hurtubise est debout, monsieur, répondit le serviteur, et je cours le quérir.

— Inutile, mon ami. Je descendrai de cheval pour entrer et vider une tasse de vin chaud.

— Si vous voulez donner une portion à votre cheval… fit le serviteur.

— Non, il ira bien ainsi jusqu'à Batiscan.

Le capitaine avait sauté à terre, attaché le cheval à la véranda et suivi le domestique dans l'auberge. Mais à la vue des gardes de Bigot, il rabattit vivement son tricorne sur ses yeux, releva le collet de son manteau et traversa rapidement la salle vers la cuisine, où il venait d'apercevoir la corpulente silhouette de l'aubergiste qui dirigeait cuisiniers et marmitons.

— Ah ! ah ! maître Hurtubise, s'écria Vaucourt en entrant dans la cuisine, il paraît que nous hébergeons cette nuit des voyageurs de marque, si je me base sur la magnifique berline qui voisine à votre porte avec la diligence du postillon.

— Oh ! monsieur le capitaine, répliqua l'aubergiste avec un large sourire et une longue révérence, ces voyageurs de marque sont peu de chose près de vous. À votre service, monsieur le capitaine, à votre service !

— Ma foi, maître Hurtubise, rien qu'une tasse de vin chaud à cette table et près de ce feu. Décidément, la nuit est plutôt fraîche.

— Il gèle, il gèle à blanc, monsieur le capitaine, c'est encore l'hiver qui s'en vient !

Il ordonna à un marmiton de faire chauffer du vin pour le capitaine.

Celui-ci s'était assis à une table placée près d'une cheminée, avait retiré ses gants et allongé les pieds vers les chenets. L'au-

bergiste poussa un fauteuil près du foyer, à deux pas du capitaine, s'assit lourdement, poussa un énorme soupir, et dit en bâillant :

— On me permettra bien, capitaine, de me reposer les jambes un tant soit peu. Ah ! quelle corvée, quelle corvée depuis deux jours !

— Signe que les affaires vont rondement ! sourit Vaucourt.

— Je vais vous dire, monsieur le capitaine, c'est par secousses. On est là à flâner tout un jour, puis, tout à coup, pan ! la maison déborde… Alors, on ne sait plus où fourrer la tête. Tout de même, je n'ai pas à me plaindre et j'arrive toujours à tirer mon épingle du jeu. À propos, monsieur le capitaine, est-ce qu'un de mes serviteurs ne m'a pas dit que vous désirez me demander un renseignement ?

— Tout juste, maître Hurtubise. Je désire m'informer d'un cavalier qui a dû passer par ici une heure ou deux avant moi.

L'aubergiste leva une main vers son interlocuteur comme pour le prévenir de n'en pas dire davantage, il sourit avec mystère, jeta un regard défiant vers la salle commune, vers le plafond, puis ramena ce regard sur le capitaine ; et, se penchant et baissant la voix, il souffla :

— Chut… monsieur ! Vous voulez parler de Monsieur Flambard ?

— Ah ! ah ! il s'est donc arrêté ?

— C'est-à-dire qu'il a été arrêté par une bande de malandrins, de maraudeurs, de couards, de sacripants, de gredins… enfin par

des gens qu'on a dit être des gens de Monsieur l'intendant. Mais chut !… Voyez ces gardes et cadets de Monsieur Bigot et ces soldats de Monsieur de Vergor !

— Ce sont eux qui…

— Eux et d'autres, sourit l'aubergiste. Ah ! fichtre ! la belle équipée que monsieur Flambard leur a jouée ! Flic et flac, v'lan et pan ! un vrai tour de passe-passe, une volée, une ruade, un zigzag d'éclair, je n'ai jamais rien vu de pareil en ma vie ! Si bien que la bande, qui ne cherchait sans aucun doute que de l'occire par traîtrise et à tout jamais, n'en a vu que vide et vent… Quatre morts et deux blessés, parlez-moi de ça !

Vaucourt se mit à rire.

— Ainsi donc il a continué son chemin ?

— S'il l'a continué… Un éclair, un coup de vent, pouf ! il a disparu. Ah ! quel homme, quel homme ! s'écria avec une grande admiration l'aubergiste.

— Et quant à cette berline, maître Hurtubise, reprit Jean Vaucourt, je parie que je devine !

— Qui elle a amené jusqu'à mon auberge ? Ne pariez pas, capitaine, vous perdrez !

— Soit, je veux perdre : c'est Monsieur Bigot !

L'aubergiste se mit à rire.

— Vous ne perdez qu'à demi, capitaine, c'est l'une de ses voitures que vous avez remarquée devant ma porte.

— Et l'un de ses amis qu'elle transporte ?

— Dame ! vous gagnez, capitaine : c'est Monsieur Péan et sa délicieuse…

— Madame Péan, compléta le capitaine.

— Vous gagnez, vous gagnez, monsieur le capitaine Vaucourt. Par le fût et la futaille ! je veux payer céans.

Le capitaine venait justement de vider sa tasse de vin chaud. L'aubergiste se leva et alla à une armoire de laquelle il tira une carafe d'une belle apparence et une coupe de pur cristal. Il revint poser le tout sur la table, disant :

— Lampez-moi de ça, capitaine !

Il cligna de l'œil avec un air entendu et se rassit.

Vaucourt se versa deux doigts d'une liqueur ambrée qui tomba dans le cristal avec un bruit de perles doucement remuées, puis il trempa ses lèvres.

— Ma foi, maître Hurtubise, c'est merveilleux, et je dois confesser que vos caves valent bien celles de Monsieur Bigot.

L'aubergiste rougit de plaisir et répliqua :

— Que voulez-vous, il faut savoir servir son monde, c'est le métier !

— Donc, reprit Jean Vaucourt, après avoir vidé la coupe de cristal, Monsieur Péan est ici avec Madame Péan… Est-ce tout ?

— Il y a, comme vous l'avez remarqué, ses gardes et cadets que commande le sieur Fossini, dit Foissan.

— Ah ! voilà un oiseau au vilain plumage et à qui j'aimerais à couper les ailes. Ensuite ?

— C'est tout. Ah !… j'oublie une nouvelle : monsieur de Lévis est en route pour Québec, et on dit qu'il a été nommé général de l'armée.

— Rien de plus vrai qu'il a été nommé général. Mais est-il bien vrai qu'il soit en route pour Québec ? interrogea le capitaine que cette nouvelle surprenait.

— On dit que Monsieur le marquis est au Fort Richelieu, que demain, c'est-à-dire, aujourd'hui, il sera aux Trois-Rivières, et qu'il sera bientôt ici.

Jean Vaucourt demeura méditatif, car cette nouvelle semblait de prime abord déranger ses projets. L'aubergiste le quitta un moment pour aller donner des ordres à ses domestiques.

Voici ce que pensait le capitaine :

— Demain, Flambard aura rejoint M. de Lévis à qui il aura communiqué la décision du conseil de guerre. Foissan et sa bande ont bel et bien manqué leur coup. Mais voici que Péan et sa femme sont ici pour préparer leur traîtrise, si, bien entendu, Marguerite de Loisel n'a pas été trompée par le vicomte de Loys. Non… de Loys n'a pas trompé Marguerite. Il n'avait aucun intérêt à la tromper. Et puis, de Loys s'est battu comme un brave, et il a dorénavant droit à notre confiance et à notre estime. Donc, pour le moment, notre attention doit se fixer sur Péan et sa femme.

Il appela l'aubergiste.

— Maître Hurtubise, pouvez-vous me dire si Monsieur Péan et sa femme vont poursuivre leur route cette nuit ?

— Non, capitaine. Ils ont retenu des appartements pour la nuit et tout le jour de demain.

— Ah ! ah ! fit le capitaine avec une lueur de joie dans ses yeux noirs. Et pouvez-vous me dire, demanda-t-il encore, si Monsieur de Bougainville est toujours au Cap-Rouge ?

— Toujours, je le pense bien. Il faut vous dire qu'il a marché avec son armée sur la capitale pour prendre part à la bataille ; mais étant arrivé trop tard, il a retraité immédiatement. C'est ce qu'affirment des paysans qui ont eu vent de cette manœuvre.

— Bien, maître Hurtubise, je vous remercie pour ces renseignements. J'ai précisément une mission à accomplir auprès de Monsieur de Bougainville.

— Mais vous vous êtes très allongé ! fit l'aubergiste.

— C'est vrai, sourit le capitaine qui ne voulait pas faire connaître ses desseins ; mais je dois vous dire que j'avais espéré trouver ici Monsieur de Bougainville.

Il se leva brusquement, jeta une pièce d'or sur la table et s'apprêta à quitter la cuisine.

— Une minute, monsieur, je vous éclaire.

L'aubergiste prit un flambeau et conduisit Vaucourt jusque sur la véranda. Le capitaine monta à cheval et, ayant souhaité bonne nuit à l'aubergiste, s'élança à toute allure dans la direction du Cap-Rouge.

Tout en galopant, le capitaine se rappela qu'il avait fait un oubli.

— Diable ! se dit-il, dans ma hâte je n'ai pas songé à recommander à maître Hurtubise ma femme et ses amis qui vont sans doute arriver avant l'aurore prochaine. Mais bah ! fit-il ensuite en haussant les épaules, je sais le père Croquelin assez débrouillard pour ne pas m'inquiéter.

Il cravacha vigoureusement son coursier, ajoutant :

— Il faut que demain je ramène Bougainville avec moi, et du diable si nous ne gagnons pas la partie !...

09

Le lendemain matin, la Pointe-aux-Trembles présentait un spectacle fort animé et curieux. Dès les cinq heures les premiers régiments de l'armée en retraite étaient apparus aux abords du village, et ils avaient allumé des feux de bivouac pour le déjeuner. Un grand nombre de soldats, ne tenant aucun compte des ordres des officiers, avaient quitté leurs compagnies pour venir assiéger l'auberge et réclamer boire et manger.

En apprenant l'arrivée de l'armée, les villageois, paysans et indiens des alentours étaient accourus poussés par la curiosité. Des enfants, demi-vêtus, échevelés, la figure marquée d'étonnement couraient parmi la soldatesque et considéraient avec une grande admiration les armes et les uniformes. Ils paraissaient entendre avec plaisir les jurements et les rudes paroles de ces hommes de guerre. Les femmes, une capeline sur la tête, le tablier au ventre,

les pieds nus dans leurs sabots, formaient des groupes agités ; elles commentaient les nouvelles apportées par les soldats, elles s'extasiaient ou gémissaient, pleuraient ou riaient. Elles s'étaient tout d'abord réjouies en entendant que les Anglais n'avaient pas pris la capitale ; mais elles s'étaient de suite fort émues en apprenant la mort du Marquis de Montcalm. Car la nouvelle de cette mort, encore que non officielle, courait déjà les rangs de l'armée, elle se répandait avec rapidité par tout le pays, et elle affectait terriblement toute la population. Les Indiens eux-mêmes poussèrent de longues exclamations de douleur en apprenant que le grand guerrier des Français avait trouvé la mort sur le champ de bataille.

Les paysans rassemblés au village, ce matin-là, venaient surtout pour s'informer de leurs parents enrégimentés dans les milices. Dans la cohue on pouvait découvrir des jeunes filles aux traits inquiets et angoissés, avec des larmes tremblantes au bord de leurs cils ; elles regardaient attentivement chaque soldat qui pénétrait dans le village avec l'espoir de reconnaître un frère ou un fiancé. On en voyait qui, tout à coup, se jetaient au cou des soldats, les serraient avec tendresse, les embrassaient : c'était un frère chéri, c'était un fiancé, c'était un parent dont on avait redouté la perte. Quelques jeunes femmes s'évanouissaient de joie dans les bras de leurs époux qu'elles avaient désespéré de revoir. Plusieurs jeunes filles tourmentées par la crainte et l'espoir, jeunes femmes éplorées tenant sur un sein maigre un enfant malingre, mères anxieuses d'apprendre le sort d'enfants chers, se précipitaient vers la lisière des bois voisins où venaient de se cantonner temporairement les premiers bataillons de l'armée. C'est là qu'elles espéraient retrouver, pauvres femmes, ceux qu'elles cherchaient et que leur cœur appelait de toute sa détresse.

De toutes parts c'étaient des scènes si pénibles et si déchirantes que bien des regards, même parmi la brutale soldatesque, se mouillaient. Et bien des femmes, qui ne trouvaient pas parmi les premiers bataillons ceux qu'elles cherchaient, s'élançaient sur la route et couraient au-devant d'autres troupes que par moments on pouvait voir surgir sur le sommet d'un coteau, et qui ensuite disparaissaient dans les brousses roussies.

Des groupes de vieillards réunis sur la place de l'auberge se serraient, et des bouches crispées par l'inquiétude ou le deuil, s'échappaient ces paroles apitoyantes devant la débandade de quelques compagnies de l'armée :

— Les pauvres gueux, ils l'ont attrapé dur de ces damnés Anglais !

Ils plaignaient leurs soldats plutôt qu'eux-mêmes.

D'autres vieillards disaient en essuyant une larme furtive :

— Ça serait ben effrayant, s'il fallait que les Anglais s'emparent de Québec !

Un jouvenceau qui flânait et lorgnait les soldats en dispute devant la porte de l'auberge, ayant entendu cette remarque, dit d'une petite voix suffisante et assurée :

— Oh ! c'est pas à craindre pour ça, parce que Monsieur le Chevalier de Lévis va venir mettre les affaires en ordre !

— Oui, mais, répliqua un pauvre vieux appuyant ses mains sur deux bâtons noueux, c'est pas avec des soldats de même qu'il va pouvoir remettre les choses ben en ordre !

Certes, à ce moment, les soldats qui avaient envahi le village montraient une telle indiscipline qu'ils inspiraient peu de confiance. Plusieurs jetaient leurs fusils ; d'autres les avaient lancés dans les fourrés le long de la route ; éreintés par la charge du fardeau, à bout de forces, s'imaginant que tout était perdu, que ces armes ne leur serviraient plus, ils s'en débarrassaient avec rage. Puis ils couraient vers l'auberge, se bousculaient, juraient, finissaient par entrer dans la grande salle d'où ils ressortaient peu après avec des flacons d'eau-de-vie pour aller dans les buissons voisins s'enivrer à cœur-joie. Et malgré les menaces des officiers plusieurs quittaient tout à fait le village et abandonnaient l'armée : c'était la désertion ! Disons qu'un gros tiers de l'armée était découragé, et l'ont eût dit que la mort du grand chef semait parmi ces soldats l'affolement et les poussait vers quelque grand désespoir. Mais à mesure que d'autres régiments arrivaient de Beauport, les officiers les posaient en cordon autour du village et empêchaient la désertion. Puis survint le chevalier d'Herbin qui, jouissant d'une grande autorité, put remettre l'ordre dans les rangs de ces compagnies insoumises. Il fit défense à l'aubergiste et à ses serviteurs de vendre des eaux-de-vie aux soldats, et aposta devant la véranda de l'auberge une compagnie de marins pour en défendre l'entrée.

Ce geste énergique du chevalier d'Herbin arrêta la débandade, et peu à peu le village reprit son calme ordinaire.

Autour du village et à l'orée des bois des feux s'allumaient, des fumées blanches montaient dans le ciel pur, des flammes crépitaient, et des refrains joyeux retentissaient : là on préparait la bouillotte. Les premiers convois de vivres arrivaient. Mais quelles vivres ! Pas de pain, que des biscuits de farine et d'eau cuits sur la

braise des feux de bivouac ; que des pommes de terres bouillies dans la pelure ; que des tranches de lard salé qu'on faisait frire à la flamme claire ; que des poissons séchés et souvent gâtés ! Et encore chaque soldat ne recevait-il que deux biscuits, deux pommes de terre, une petite tranche de lard et un petit poisson ! Pour le boire, une mince rasade de vin, puis de l'eau ! Et les bataillons, harassés par la marche de la nuit, affamés, accouraient pêle-mêle et se jetaient voracement sur la maigre pitance. Et malgré tout, on était joyeux. Les bons mots couraient de groupes en groupes. Si çà et là des murmures de mécontentement s'élevaient, aussitôt de gais refrains éclataient dans les échos du matin, et ceux-là, qui avaient élevé des voix protestataires contre le régime ou contre les chefs, se joignaient aux joyeux lurons et finissaient par oublier leurs misères et leurs souffrances. Dans les conversations jaillies autour des feux, on pouvait entendre :

— Bah ! on va revenir à Québec, hardi !

— On battra les Anglais !

— On les sacrera à l'eau !

— On n'est pas encore battu, que diable !

Des rires fusaient… Mais des pleurs aussi coulaient. À l'écart de ces groupes, sous les ramures qui se fanaient de jour en jour, des soldats serraient avec effusion dans leurs bras des épouses, des enfants, des sœurs, des fiancés. Les cœurs s'épanchaient avec ivresse, les lèvres se rencontraient comme avec une joie sauvage, les regards se cherchaient et les paroles qui s'échangeaient, c'étaient des paroles d'amour, des prières de reconnaissance à Dieu, des encouragements pour les misères futures, des espérances.

Après les premiers régiments de réguliers survenaient les milices, vêtues de leurs capotes grises, déchirées et souillées. Chose curieuse : les miliciens marchaient en bon ordre, et les lambeaux de défaite qu'ils traînaient avec eux apparaissaient comme des reflets de gloire. Malgré la fatigue, ils marchaient encore avec entrain, et l'on eût dit qu'ils apportaient la nouvelle d'une victoire, à voir sur leurs lèvres sèches et fiévreuses s'épanouir les sourires. Et pourtant c'est à contre-cœur que les miliciens avaient quitté la veille le camp de Beauport. Avant de partir ils avaient protesté, ils avaient demandé qu'on attaquât les Anglais avec l'aide de l'armée de Bougainville. Pour les miliciens, cette retraite était dure : c'était leur capitale qu'on abandonnait, c'étaient leurs foyers qu'on livrait à la barbarie de l'étranger, c'étaient leurs familles qu'on délaissait ! Les réguliers, eux, se moquaient de tout cela. « Baste !... comme on entendait dire, il y a assez longtemps qu'on se harpaille pour des bois, des montagnes, de la neige et du froid... Vive la France ! » Ils ne demandaient plus qu'à retourner en France et d'y ramener leurs femmes et leurs enfants ! Et en ce jour terrible, en ce jour, plus que jamais, où il importait de faire masse compacte contre l'envahisseur, trois mille soldats, de bons et vaillants soldats du roi de France, semblaient prêts à se liguer à Bigot et à ses stipendiaires pour consommer le désastre !

Jusqu'à midi les colonnes de l'armée de Beauport défilèrent par la Pointe-aux-Trembles. Après s'être restaurés, les premiers régiments avaient repris la route de la rivière Jacques-Cartier, puis d'autres avaient suivi. Les derniers arrivés faisaient leurs apprêts pour le repas du midi. Comme on s'informait du gouverneur, des officiers assurèrent qu'il suivait à peu de distance la dernière colonne avec l'état-major, les fonctionnaires et les pauvres magasins qui restaient.

Le village n'avait pas désempli de ses paysans ni de ses Indiens ; ceux-ci avaient réussi, en trafiquant des pelleteries, à se procurer des eaux-de-vie, et s'étaient enivrés. Plus tard, par bandes agitées, ils avaient gagné un point éloigné de la grève où ils avaient allumé des feux ; et criant, gesticulant, jurant, chantant, ils dansaient avec furie autour des feux puis s'affaissaient ivre-morts sur le sable du rivage. À chaque instant d'autres bandes venaient se joindre aux premières, et la sarabande recommençait de plus belle.

Vers une heure environ les paysans et villageois postés devant l'auberge virent, non sans une énorme surprise, entrer dans le village un vieux cabriolet tiré par un roussin essoufflé, et conduit par deux grenadiers demi-ivres qui juraient, ou chantaient, ou riaient à gorge fendue.

— Eh ! Regaudin, cria l'un d'eux, voici La Cloche d'Argent, cette excellente auberge de ce non moins excellent Maître Hurtubise que le diable grille à petit feu, s'il n'a à nous servir une douzaine de carafons au moins, ventre-de-diable !

Cette voix de stentor avait dominé tous les bruits et toutes les rumeurs du village et des alentours, et elle avait fort suscité la curiosité.

— Hue hue ! Monaut, hurla Regaudin tirant la rêne de droite dans le but de guider le cheval vers l'entrée de l'auberge.

— Place, bonnes gens ! cria Pertuluis, car il est à craindre que le sieur Monaut ne vous pose la patte sur la gaule… place ! place !

La foule se dispersait rapidement, non par crainte du pauvre Monaut qui n'en pouvait, mais effrayée par la voix retentissante

du terrible gaillard, par sa longue et lourde rapière qui frottait son fourreau contre la roue du cabriolet, et surtout par sa face affreusement « massacrée de balafres », comme aurait dit le père Raymond ; sans compter que ce gaillard jurait haut et large des « ventre-de-diable » à mettre en fuite une horde furieuse d'Iroquois.

Comme on le sait, devant la véranda de l'auberge se trouvaient l'une à côté de l'autre la diligence de Montréal et la belle berline du sieur Péan, et entre les deux voitures où avaient cherché refuge quelques paysans, il y avait un passage suffisant pour la largeur d'un cabriolet. Mais il y avait aussi place, juste devant l'entrée de la véranda, pour une autre voiture. Aussi, à voir venir le cabriolet on pensa qu'il allait s'arrêter à cet endroit ; mais par un faux mouvement de Regaudin, par une manœuvre inhabile il tira sur la rêne de gauche, et le brave Monaut enfila entre la diligence et la berline au risque d'écraser les paysans qui s'y trouvaient. Heureusement que Monaut n'allait pas vite, et que les pauvres paysans eurent le temps de se sauver. Oui, mais une des roues du cabriolet accrocha une roue du train d'arrière de la belle berline. Il se produisit un choc, et Monaut arrêta net.

— Hé là ! Regaudin, cria Pertuluis, jettes-tu l'ancre sitôt ? Nous ne sommes pas au port, ventre-de-grenouille !

— Je sais bien, répondit Regaudin sans se troubler, puisque j'aperçois le débarcadère ! Et il montrait l'entrée de la véranda. Attends, ajouta-t-il, un mouvement et nous y sommes !

Il flanqua un rude coup de fouet sur la croupe luisante de Monaut. Le roussin bondit… un craquement se fit entendre…

— Arrêtez ! arrêtez !… clamèrent des paysans en constatant qu'une roue du cabriolet avait accroché une roue de la berline, et craignant que l'une ou l'autre des deux voitures pouvait être sérieusement endommagé.

Sa face tourmentée par la rage et ses yeux avaient de tels éclats que la jeune femme détourna la tête avec effroi.

Mais Regaudin ne prêta nulle attention à cet avis des paysans.

— Dia ! dia ! Monaut, hurla-t-il. Et il fouetta de nouveau…

— Mais non, mais non, reprirent les paysans… Hue ! hue !

Pertuluis éclata d'un rire énorme.

Aux éclats de voix, aux cris de toutes sortes, l'aubergiste et ses serviteurs accoururent.

Àcet instant, Monaut, stimulé par le bruit et les coups de fouet de Regaudin, se jeta brusquement dans le collier, et crac… emporta la pièce d'emblée jusqu'à la véranda.

Une clameur d'étonnement et d'horreur à la fois partit de la foule des spectateurs, et tous purent voir la belle berline pencher comme un navire qui sombre, et son arrière-train s'écraser d'un côté sur le sol. Chose inouïe : dans sa lutte contre la magnifique berline, le vieux cabriolet avait eu le dessus et il avait emporté une des roues de l'arrière.

— Par la malemort, jura tout à coup une voix furieuse.

Un garde, la rapière au poing, sortit de l'auberge, fendit le groupe des serviteurs amusés, traversa la véranda et se précipita

vers le cabriolet. Il présenta la pointe de sa lame aux deux occupants et cria :

— Marauds de grenadiers de satan ! vous avez brisé la berline de Monsieur Péan !

— Ah ! ah ! monsieur de Fossini ! se mit à rire Pertuluis qui, tirant rapidement sa rapière, sauta en bas du cabriolet. Enchanté ! ajouta-t-il avec un rire moqueur.

Mais les deux rapières s'étaient à peine entrechoquées, que celle de Foissan s'échappait de ses mains au grand amusement de la foule.

Les gardes et soldats de Vergor accoururent de l'intérieur de l'auberge pour prêter main-forte à leur chef.

— Halte ! cria Foissan avec un sourire ironique et, en soulevant son feutre : c'est Monsieur le chevalier de Pertuluis que je n'avais pas reconnu ! Monsieur le chevalier, ajouta-t-il, je vous prie de recevoir mes excuses. Me reconnaissant votre serviteur et indigne de croiser ma lame contre la vôtre, j'ai lâché la poignée.

Il se courbait davantage.

Malgré tout l'ironie de cette simagrée de Foissan, Pertuluis esquissa un large sourire et remit dignement sa rapière au fourreau. Il n'en voulait plus au sieur Foissan de l'avoir traité de « marauds » lui et son compagnon. Car par le seul fait d'avoir été appelé « chevalier » à haute voix devant tout le peuple assemblé et le personnel de l'auberge le flattait si bien qu'il eût pardonné la plus grave injure. Et comme il voyait tous les regards se poser sur sa personne avec admiration, sinon avec crainte, il rehaussa sa

haute taille, prit un air d'importance, se tourna vers l'aubergiste et ses serviteurs et, digne, cria :

— Maître Hurtubise, des appartements, s'il vous plaît, pour le Chevalier de Pertuluis et son écuyer le sieur de Regaudin !

L'aubergiste s'inclina.

— Et quant à Maître Monaut, fit Regaudin, vous le logerez dans la meilleure stalle de votre écurie avec double portion… hue donc !

Or, maintenant que la foule des paysans et des villageois se trouvait fixée sur la qualité des nouveaux venus, elle entourait la berline endommagée et passait mille commentaires plus ou moins gais sur l'incident.

— Bon ! v'là le sieur Péan en panne ! dit un petit bourgeois les mains aux poches et qui fumait ostensiblement un calumet indien.

— Bah ! fit un autre avec un hochement de tête, c'est pas un gros dommage pour le Sieur Péan qui a du foin dans ses bottes.

— Et avec tout ça, fit encore un autre, c'est notre forgeron qui y gagnera le plus !

Une grosse commère qui, près de là, tenait deux sales marmots sous ses bras, et qui n'avait guère l'air d'aimer les gens huppés comme les Péan, s'écria :

— Oui, mais c'est sa donzelle au Péan qui est pas pannée, ah ! non ! Pas pannée, elle, la friponne ! On dit qu'elle vous a des fourrures de reine et des robes de princesse, si c'est pas honteux !

— C'est vrai, appuya gravement un paysan : ces gens-là affichent leurs colifichets, tandis que nos pauvres gueux de gars n'ont que des guenilles et leur flingot !

— Et nos filles donc ! émit une pauvre femme en haillons ; qu'ont-elles à se mettre sur l'échine ? Que de l'étoffe rude, et dans les pieds des sabots de bois ! C'est plus qu'honteux… c'est une horreur ! une vraie horreur !

Elle ébaucha un geste de colère.

— Si on voulait dire comme moé, fit un gamin les deux mains dans les poches et humant l'air avec philosophie, on sacrerait la belle boîte à ce Péan dans le ravin voisin !

En de tels jours de misères, de détresse et surtout de défaite, il n'en fallait pas davantage pour créer une émeute. Tout le peuple savait ce qu'étaient les Péan et les Cadet, il savait qu'une bande affreuse de voraces associés s'engraissaient de leurs deniers et de leurs sueurs. Si ce peuple demeurait toujours tranquille et soumis, dans sa poitrine honnête n'en grondait pas moins un feu de colère, et pour faire éclater ce feu en incendie il ne fallait qu'un souffle bien léger.

La suggestion du gamin courut de groupe en groupe, elle fit sensation. On pensa que l'idée était bonne, et que ce serait une sorte de revanche en attendant mieux. On fit masse, on discuta, on s'enflamma, puis bientôt une voix forte clama :

— Au ravin… la boîte vernie de Mesieu Péan !

— Au ravin ! au ravin ! applaudit la foule.

Sans penser plus long quelques rudes gaillards venaient de saisir le timon.

— Hé là ! vous autres, cria une femme, elle ne roulera pas rien que sur ses trois roues !

— C'est vrai, admit un bourgeois ; pourtant en s'y mettant plusieurs à pousser, on finira bien par la faire marcher !

Dix bras et dix épaules firent un effort commun, et la berline avança.

Mais déjà l'aubergiste, les serviteurs de La Cloche d'Argent et une dizaine de gardes et de soldats s'interposaient. Les gardes menacèrent les paysans et les villageois de leurs lames.

Àcette vue, Pertuluis et Regaudin, qui venaient de pénétrer dans la salle de l'auberge, se précipitèrent dehors et attaquèrent vivement les gardes.

— Arrière, chats-huants ! cette berline a été volée au peuple, ventre-de-cochon !

Et Pertuluis piqua un soldat au ventre.

— Biche-de-bois ! rugit Regaudin, il faut rendre à César… Tiens, toi, manant, attrape !

Il entailla l'épaule d'un garde, tandis que Pertuluis, du plat de sa rapière, frappait gardes et soldats qui reculaient en vociférant. Foissan voulut intervenir…

Mais à la même minute une épouvantable clameur attira l'attention de tout ce monde, et cette clameur, faite de cris féroces,

venait du côté de la route de Saint-Augustin. Des coups de fusil accentuaient la clameur.

— Les Anglais !… cria une voix de femme apeurée.

Il y eut un commencement de débandade dans le peuple, et la voiture avariée de Péan fut abandonnée.

— Ventre-de-diable ! hurla Pertuluis. À l'ordre gardes, soldats, miliciens, grenadiers du roi… sus aux Anglais !

La clameur grandissait et approchait, mais on ne découvrait rien sur la route qui se perdait non loin de là derrière un rideau d'arbres.

Des soldats et gardes se rallièrent à l'ordre de Pertuluis qui, s'élançant vers la route, cria en tirant sa rapière :

— Taille en pièces !

— Pourfends et tue ! fit Regaudin.

Mais les deux grenadiers s'arrêtèrent net, lorsqu'au détour de la route apparut une bande de sauvages qui hurlaient, gesticulaient et brandissaient leurs fusils.

De la lisière du bois, derrière le village, une compagnie de miliciens accourait, mais Pertuluis, par un rapide calcul, estima que ces miliciens n'arriveraient pas à temps pour opposer la résistance au choc des sauvages.

N'importe ! lui et son compère et quelques soldats résolus décidèrent d'un commun accord de barrer la route aux Indiens. La rapière bien assujettie dans la main droite, un poignard dans la main gauche, ils attendirent fermement. Cette attente ne fut pas

longue, les Indiens étaient presque sur eux déjà, et sans être le moindrement intimidés par l'attitude de ces quelques braves, ils se jetèrent sur eux et passèrent par-dessus comme un coup de vent.

— Morts aux peaux rouges ! clama Pertuluis en se relevant avec rage.

— Mort ! mort ! glapit Regaudin tout étourdi par la chute qu'il venait de faire.

Mais les sauvages, comme un cyclone, avaient déjà franchi le village, et ils dévalaient plus loin vers la grève en poussant toujours leurs cris féroces.

Ils étaient environ deux cents, et à la vue de cette bande qui ressemblaient à un troupeau de bêtes fauves, l'aubergiste avait à la hâte fait rentrer tout le monde dans l'auberge dont les portes furent aussitôt fortement barricadées. Le sauve-qui-peut sur la place de l'auberge avait été d'autant plus surprenant que les sauvages n'en voulaient nullement aux paysans ou aux villageois, ils avaient un autre objectif. D'un coteau lointain, en effet, ils avaient aperçu la bande d'indiens qui, sur la grève, dansaient autour de feux sans cesse alimentés, et ils avaient de suite deviné que ces congénères possédaient de l'eau-de-vie. Ces sauvages précédaient une compagnie de miliciens et de marins commandés par des officiers de Boishébert, et, comme les autres compagnies, ils avaient reçu ordre de faire arrêt aux abords du village de la Pointe-aux-Trembles. Mais en découvrant sur la grève de leurs congénères en train de faire la fête, ils n'avaient pu contenir leur envie de boire ; et désertant leurs officiers, ils s'étaient élancés à toute course sur la route.

Voyant que l'ouragan était passé, l'aubergiste fit rouvrir ses portes, et paysans et villageois, qui avaient cherché un refuge temporaire dans l'hôtellerie, retournèrent sur la place.

Dans le bruit des conversations et parmi toutes les rumeurs qui s'élevaient dans l'espace, on pouvait entendre distinctement des « ventre-de-diable » et des « biche-de-bois » courroucés. Confus et penauds, pestant, jurant et secouant la poussière de leurs uniformes en lambeaux, les deux grenadiers revenaient vers l'auberge pour s'y faire servir un carafon ou deux.

L'instant d'après, une nouvelle compagnie de miliciens arrivait au village.

De nouveau, vieillards, femmes et jeunes filles se précipitèrent à la rencontre de ces nouveaux venus pour s'enquérir de parents chers ou d'amis.

Les nouvelles étaient plus douloureuses que les premières : plusieurs des êtres aimés si anxieusement attendus étaient restés sur le champ de bataille, morts, blessés, ou prisonniers des Anglais. Des veuves éperdues saisissaient leurs enfants et les inondaient de leurs larmes. Des jeunes filles poussaient des cris stridents. Des vieillards tombaient à genoux, tordaient leurs mains débiles et se lamentaient en levant vers le ciel serein des figures désespérées. Pauvres vieux !... ils se voyaient dorénavant abandonnés, seuls, sur un sol âpre et dur. Comment feraient-ils, dans leur faiblesse, pour faire produire à ce sol la subsistance dont ils auraient encore besoin, et pour bien des années peut-être ! Beaucoup appelaient la mort ! D'autres, plus stoïques ou plus courageux, baissaient le front, secouaient leurs blanches crinières et prenaient le chemin de leur foyer. Là, à ce foyer qu'un affreux

deuil allait assombrir, une pauvre vieille mère, peut-être, attendait dans des transes impossibles à décrire les effroyables nouvelles. D'autres, encore, lançaient des imprécations en tendant un poing faible dans la direction de Québec où étaient les Anglais. Et, à un moment, il y eut tant de douleurs navrantes parmi cette foule, que ceux qui n'étaient pas atteints par le malheur, furent saisis d'émotion, et le silence se fit partout. Les jurons, les appels, les cris de guerre se turent. Les soldats, gardes, miliciens entraient ou sortaient de l'auberge ; plusieurs gagnaient des endroits écartés et déserts à la lisière des bois en attendant l'heure de se remettre en route pour la rivière Jacques-Cartier.

Sur la place de l'auberge ce n'étaient plus que gémissements, lamentations, larmes abondamment versées, prières jetées vers le Ciel pour implorer secours et force.

Un grand vieillard, excessivement maigre, voûté, tête nue, à longs cheveux blancs qui traînaient sur ses épaules, apparut au détour d'un sentier et se dirigea vers la place de l'auberge. C'était le pasteur. Et malgré son sourire, on pouvait deviner sur ses traits ridés l'immense douleur qu'il ressentait à la vue de ses ouailles malheureuses. La foule courut à lui en tendant ses bras… c'étaient des enfants accourant à leur père !

Il leur sourit doucement et les bénit.

Puis, incapable devant tant de douleurs et de larmes de contenir ses pleurs, mais souriant quand même, il se mêla à la foule, allant de groupe en groupe, consolant et réconfortant les affligés.

C'était l'homme de paix après l'homme de guerre !

10

Tandis que le bon prêtre offrait ses consolations à ses malheureux paroissiens, une voix prononça, non sans une marque de surprise :

— Monsieur de Bougainville !

Une troupe de cinquante cavaliers venait d'apparaître, et à la tête de cette troupe chevauchaient le Colonel de Bougainville et le capitaine Jean Vaucourt.

La troupe s'arrêta un peu avant d'atteindre l'auberge. Bougainville et Vaucourt descendirent et, tirant leurs montures par la bride, s'approchèrent des paysans en pleurs. Tous deux saluèrent le prêtre et échangèrent avec lui quelques paroles de courtoisie. Puis Bougainville donna un signal à sa troupe demeurée plus loin. Les cavaliers approchèrent, et il leur donna à mi-voix cet ordre :

— Amis, gardez toutes les issues de cette auberge, et que nul n'entre ou ne sorte sans un permis du capitaine Vaucourt !

Les cavaliers obéirent immédiatement à cet ordre non sans causer une immense stupeur parmi la foule des paysans et des villageois.

Bougainville et Jean Vaucourt remirent leurs chevaux à deux cavaliers de l'escorte, et tous deux pénétrèrent dans l'auberge où ils furent reçus à grands coups de révérences par Maître Hurtubise.

— Messeigneurs, dit l'aubergiste, j'ai là-haut encore un superbe appartement…

— Gardez-vous bien de nous gâter, protesta en riant Bougainville. Rappelez-vous, maître Hurtubise, que nous sommes soldats, par Notre-Dame ! Servez-nous dans votre cuisine, près de ce feu, une petite côtelette de quelque chose, ou simplement une cuisse de lapin rissolée et une mesure de votre petit vin.

— Excellences, excellences… se confondit l'aubergiste, c'est trop peu pour vos excellences ; mais puisque vous le désirez ainsi…

— Oui, oui, Maître Hurtubise, allez !

Les deux officiers pénétrèrent dans la cuisine.

Bougainville, comme il l'avait dit lui-même, était soldat, et soldat comme le marquis de Lévis dont il était le grand ami. Et c'était le vrai soldat, rigide pour sa personne, âpre sur la discipline, vaillant et homme de grand sang-froid. Mais c'était aussi le gentilhomme, le vrai gentilhomme ; non celui qui ne vit que pour le luxe et les plaisirs, mais de ces gentilshommes qui ne songent avant tout qu'à présenter en tous temps et dans tous les pays l'honneur et la noblesse du nom français.

Cultivé et lettré, il fut avec Montcalm l'un des premiers à faire fleurir dans la colonie les lettres françaises. Très distingué de manières et de langage, sans hauteur ou vanité, bienveillant, courtois, hospitalier, il attirait à lui la plèbe et la soldatesque qui le respectaient hautement.

Sous des apparences débonnaires il était armé d'une forte énergie et d'un esprit tenace, et le soldat et le gentilhomme chez lui s'alliaient dans la meilleure mesure possible.

M. de Bougainville se fit peu d'ennemis en Nouvelle-France, demeurant le plus possible hors des démêlées et des brouilles surgissant à tous moments entre le gouverneur et le marquis de Montcalm. Il respectait M. de Vaudreuil et l'estimait, mais n'acceptait d'ordres dans les choses de la guerre que du marquis de Montcalm d'abord, et de M. de Lévis ensuite. Il avait fait entendre à M. de Vaudreuil, tout en reconnaissant l'autorité dont il était revêtu, qu'à son sens l'armée ne devait, dans une opération militaire, relever que d'un chef. Loin de déplaire au gouverneur, cette franchise avait augmenté son estime pour M. de Bougainville.

Quant à Bigot, qui se vantait de mener comme il voulait l'armée et ses chefs, il s'était heurté à un rude homme dans Bougainville. Il s'était vite aperçu que le gentilhomme n'était pas disposé à faire ses quatre volontés.

Il était arrivé dans un conseil que M. Bigot avait reproché à Bougainville de ne les avoir pas secondés, lui et M. de Vaudreuil, dans leurs projets. Froidement et dignement Bougainville avait répliqué, mais tout en laissant percer de l'ironie :

— Monsieur l'intendant, ne me parlez donc pas de finances, je ne saurais m'y entendre complètement, alors que vous y excellez à merveille et que nul de nous, soldats, ne saurait vous y prendre en faute !

Malgré son ironie cette boutade n'avait pas déplu à Bigot qui, d'ailleurs, n'avait su en saisir le véritable sens. Mais, une chose certaine, il avait fort bien compris que ce Bougainville n'était pas facile à mater, et il n'avait pas recommencé. Néanmoins, pour se

décharger un peu de la boutade reçue, il s'était borné à dire à ses associés qui n'avaient pas manqué de rire sous cape :

— Si Monsieur de Bougainville n'est pas à soudoyer pour la bonne marche de nos affaires, il n'est pas à craindre non plus. Je le crois quelque peu naïf et peut-être bien quelque peu idiot !

Satisfait d'avoir laissé tomber ce jugement, qu'il savait tout à fait faux, il n'en avait pas voulu à ce vaillant soldat. Au contraire, à différentes reprises il avait essayé de conquérir son estime.

Voilà donc l'un des chefs de l'armée française, un chef qui, au printemps de 1760, allait si bien seconder l'effort du chevalier de Lévis.

Et maintenant, quittons pour un moment Bougainville et Vaucourt, laissons-les se restaurer, et montons à l'étage supérieur où nous retrouverons, fort inquiets, le sieur Péan et sa jolie femme.

L'appartement qu'occupait Péan et sa femme se trouvait situé sur la façade de l'auberge et donnait sur la terrasse que formait la véranda. Une porte-fenêtre, protégée par de solides volets, ouvrait sur cette terrasse, et de là on y pouvait admirer de superbes paysages.

Mais Péan s'était bien gardé d'ouvrir ces volets et cette fenêtre en entendant le tintamarre qui, toute la matinée, s'était produit sur la place de l'auberge ; mais par les interstices du volet il avait pu voir un peu ce qui se passait. Et si nous disons un peu, c'est parce que la terrasse lui dérobait une partie de la scène. Aussi n'avait-il pu voir l'arrivée de Pertuluis et de Regaudin, de même qu'il n'avait pu assister à l'outrage fait à sa voiture. Il avait bien entendu des cris, des jurons, des éclats de rire, mais tous ces

bruits n'avaient eu aucune signification particulière pour lui. Et comme il avait intimé à Foissan l'ordre de le tenir au courant des événements, celui-ci venait de temps à autre l'informer des choses qui se passaient au-dehors, et lui apportait les nouvelles, qui arrivaient avec l'armée en retraite.

Lui et sa femme s'étaient retirés dans ce salon en lequel l'aubergiste les avait introduits la veille, et auquel la belle M Péan ne pouvait s'accoutumer. Il faut dire aussi qu'à cause des volets clos la pièce était fort sombre, seul un faible jour y entrait. Mais cette demi-obscurité était atténuée par les flammes claires de la cheminée qu'un serviteur entretenait.

Sombre, comme la pièce elle-même, et rêveuse, M Péan demeurait assise dans une grande bergère placée près de la cheminée.

Péan se promenait les mains au dos, grommelant, pestant, jurant.

— Par Notre-Dame ! sommes-nous venus nous prendre dans une taupière ?

Lorsqu'un vacarme quelconque retentissait sur la place de l'auberge et que tout le bâtiment tremblait, il ébauchait un rude geste de colère et hurlait :

— Enfer de cette tourbe !...

— Eh ! s'écria une fois M Péan très furieuse, vous avez bien trouvé ce que vous avez désiré !

— La paix, madame ! Ne me montez pas le sang davantage !

Sur une tablette, au-dessus de laquelle était appendu un portrait de Louis XIV, une belle jardinière de porcelaine était posée. Dans sa rage impuissante Péan la saisit et la lança contre un mur où elle se brisa en miettes.

Plus furieuse — furieuse de la fureur de son mari — M Péan bondit.

— Allez-vous à présent, clama-t-elle, mettre en pièces cette auberge pour faire passer votre mauvaise humeur ? Voulez-vous qu'on nous regarde comme descendants de vandales ?

— N'avez-vous pas entendu ? s'écria Péan. La paix, sinon…

Il tourna vers sa femme sa face grasse et tourmentée par la rage, et ses yeux avaient de tels éclats que la jeune femme détourna la tête avec effroi. Elle se laissa retomber sur la bergère et prit une attitude boudeuse.

Péan se remit à marcher, d'un pas plus saccadé, sans cesser de maugréer. Car ce Péan était un être impossible : avide d'argent, de plaisirs et de luxe, il n'était jamais content des énormes profits que lui rapportait l'agiotage. Vaniteux et orgueilleux, il supportait difficilement la domination de trois êtres qui lui ressemblaient de bien des côtés : c'étaient Bigot, Cadet et Deschenaux. Car Péan ne venait dans cette atroce hiérarchie qu'en quatrième lieu, et il devait se soumettre aux décisions de ses associés. Son orgueil en souffrait d'autant plus qu'il aurait voulu mener et dominer ; mais pour ne pas se voir mettre hors des rangs de cette société et pour ne pas s'exposer à la vengeance de ses complices, il devait donc se taire et rentrer sa salive. Il souffrait donc terriblement. Que d'imprécations en lui-même et que de sourdes colères jamais assouvies ! Que de malédictions contre ses associés, mais qu'il

réussissait à dérober sous les sourires de commande et par les mimiques hypocrites ! Jaloux, il se torturait à paraître indifférent, et courait, par revanche, filles et femmes desquelles il reconnaissait ne pas recevoir ce qu'aurait pu lui procurer sa propre femme que Bigot lui avait prise. Or, malgré toutes les jouissances du puissant, du riche, du libertin et du grand seigneur — façon qu'il affectait tout autant que Cadet — cet homme endurait continuellement des tourments d'enfer. C'est souvent le lot des grands de ce monde : leur bonheur n'est que de surface. Car mille démons dénommés l'envie, le désir jamais satisfait, la peur des catastrophes, l'orgueil du nom et du rang, du rang qui peut leur échapper, la haine du plus grand qu'eux, le mépris du plus petit, oui tous ces démons leur rongent sans cesse le cœur, l'esprit et les entrailles ! Car la fortune n'est souvent qu'un fardeau écrasant ! Car les honneurs ne sont souvent qu'épines dorées dont les piqûres en sont plus violentes et douloureuses ! Car la gloire n'est souvent qu'un gaz délétère qui les enivre comme un fiel vénéneux ! Car la puissance est un sceptre si lourd aux mains des hommes, que s'ils tombent ce sceptre les écrase ! Or tous ces puissants de la Nouvelle-France, tous ces jouisseurs forcenés, toutes ces têtes hautaines, orgueilleuses, stigmatisées par tous les vices et toutes les lèpres, n'étaient que des damnés qui, pour trouver au moins un instant de répit ou mieux pour échapper une seconde à l'empire de leurs tourments, se jetaient à corps-perdu dans la débauche ! Ils n'en sortaient que plus brisés, plus torturés, plus vils, et, démons épouvantés, ils se replongeaient dans leur enfer…

Péan était l'un de ces damnés de la richesse et de la puissance, et un jour on le verrait, car tout finit, s'écraser comme une vermine immonde.

L'ironique face de l'Italien Foissan s'encadra dans la porte du salon.

— Quoi encore ? demanda Péan en s'arrêtant.

— Monsieur de Bougainville et le capitaine Vaucourt ! annonça Foissan à mi-voix.

— Ah ! ah ! fit Péan en tressaillant, comme si à ce nom de Bougainville il eût un pressentiment de malheur ; que vient faire ici le faillard ?

— Nul ne le sait, monsieur. Il a donné ordre à ses cavaliers de ne laisser personne entrer ou sortir sans une autorisation du capitaine Vaucourt.

Péan frémit.

— Par Notre-Dame ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Allez-vous nous apprendre, demanda M Péan avec inquiétude, que nous sommes prisonniers maintenant de ces hommes de guerre ?

Foissan n'osa répondre.

— Et Bougainville, reprit Péan les sourcils contractés, sait-il que nous sommes ici ?

— Il doit le savoir, répliqua Foissan.

— Eh bien, s'il ne sait pas, je vais le lui faire savoir.

Et rudement il marcha vers la porte après avoir arrangé son jabot et assujetti son épée dans son fourreau.

M Péan le regarda sortir du salon avec surprise, et elle n'osa pas le retenir.

Foissan s'était reculé dans le corridor et effacé pour livrer passage à ce maître. Comme saisi par une pensée soudaine, Péan s'arrêta et demanda au garde :

— Au fait, m'as-tu dit que le forgeron avait réparé les dommages causés à ma voiture par ces stupides grenadiers ?

— Non, monsieur, car le forgeron qui demeure à un mille d'ici, n'est pas encore venu.

— Eh bien ! il faudra le presser.

Et Péan, dressant la tête, mettant sur son masque une souveraine hauteur, marcha vers l'escalier qu'il descendit lentement jusqu'à la salle commune où mangeait et buvait joyeusement de la soldatesque.

En passant près d'une table, il entendit ces paroles qu'il feignit de n'avoir pas comprises :

— Ventre-de-grenouille ! voici les paons qui viennent promener leurs plumes parmi nous... Ohé ! Regaudin, mouillons les nôtres !

— Biche-de-bois ! quelle idée me prend, Pertuluis, d'échanger nos plumes de velours marron contre les plumes roses et bleues du paon !

Un rire circula à la ronde parmi les buveurs attablés.

— C'est égal, cria Pertuluis en levant une tasse d'eau-de-vie, c'est le cas de dire que nous nous rattrapons à-qui-en-veut-en-

v'là !

— Et vivent les paons ! rugit Regaudin en vidant son gobelet.

Rouge de colère, Péan gagnait la porte de l'auberge.

Dans la cuisine Jean Vaucourt avait sursauté de surprise en entendant les voix des deux grenadiers.

— Oh ! oh ! fit-il à Bougainville, voilà deux grenadiers de ma connaissance sur qui il sera bon d'avoir l'œil.

Bougainville se mit à rire.

— Deux chenapans et deux braves à la fois

— Braves jusqu'à la folie, déclara Vaucourt, qui les avait vus à l'œuvre sur les Plaines d'Abraham.

Àce moment l'aubergiste passait près des deux officiers. Vaucourt l'arrêta.

— Eh ! dites donc, Maître Hurtubise, vous ne m'avez pas donné de nouvelles de ma femme et de ses amis ?

— Quoi ! fit l'aubergiste surpris, vous attendez donc madame et ses amis ?

Vaucourt partit de rire.

— Au fait, reprit-il, j'ai oublié de vous dire hier que j'attendais madame Vaucourt, la femme du milicien Aubray et trois autres personnes. Je suis assez surpris de ne les pas voir ici encore.

— Madame et ceux qui l'accompagnent ne venaient-ils pas en berline ?

— Parfaitement. En auriez-vous des nouvelles ?

— Oui, monsieur. Des soldats ont passé sur la route, près de Saint-Augustin, une berline dont une roue était brisée. Cette berline contenait quatre ou cinq voyageurs, dont trois jeunes femmes.

— Pardieu ! s'écria le capitaine, je parie que c'est la berline qui transporte ma femme, celle du milicien Aubray et Rose Peluchet.

Et se tournant vers Bougainville, il ajouta, l'air un peu inquiet :

— Monsieur, j ai bonne envie de galoper jusqu'à Saint-Augustin pour voir ce qui s'y passe.

— Je comprends bien votre inquiétude, capitaine, sourit Bougainville ; mais je puis vous assurer que la berline sera réparée, ou que Monsieur de Vaudreuil, qui arrivera bientôt, se chargera de Madame Vaucourt.

— Vous avez peut-être raison, et j'attendrai l'arrivée de Monsieur le Gouverneur.

Pendant ce temps, Péan s'était rendu jusqu'à la porte de l'auberge et avait fait mine de sortir. Les soldats de Bougainville lui avaient barré le passage.

— Que signifie ? s'écria Péan tremblant d'indignation.

— On ne passe pas ! dit un soldat.

— Sans un permis du capitaine Vaucourt ! ajouta un autre.

— Ah ! fit Péan suffoqué. Et vous pensez, mes drôles, que je demanderai la permission pour aller à mes affaires ?

— Il le faudra ! répondit le premier soldat.

Et Péan vit des baïonnettes devant lui.

La foule dehors, reconnaissant que ce grand seigneur, qui voulait en imposer, n'était autre que le sieur Péan, applaudit fortement le geste des soldats.

Écumant de rage et se doutant bien de qui venait cet ordre si bien exécuté par les soldats, Péan tourna prestement sur ses hauts talons et se dirigea vers la cuisine où, en traversant la salle comme l'instant d'avant, il avait aperçu les silhouettes de Bougainville et de Vaucourt.

Avec une mine dominatrice et courroucée à la fois, il s'approcha de Bougainville et sans la moindre forme de politesse prononça :

— Monsieur, il paraît que vous avez donné ordre à vos soldats de ne pas laisser sortir les gens de cette auberge ?

— Moi ? fit Bougainville avec une surprise bien stimulée.

Et feignant de reconnaître seulement le sieur Péan, il sourit et dit, avec une inclination de tête :

— Ah ! pardon, monsieur, je ne vous savais pas ici !

— Alors… cet ordre que vous avez donné ?…

— Ai-je vraiment donné cet ordre ?

— On le dit, monsieur.

— En ce cas, daignez vous adresser au Capitaine Vaucourt.

— Eh ! que m'importe monsieur le capitaine, s'écria dédaigneusement Péan ! Je vous demande si oui ou non vous avez donné cet ordre ?

— Si je l'ai donné, répliqua froidement Bougainville, c'est que j'en avais les raisons ; et l'ayant donné, c'est le capitaine Vaucourt qui est chargé de le faire exécuter.

Mais Péan était trop orgueilleux pour s'abaisser jusqu'à demander un laisser-passer à un simple capitaine de milices ; aussi prit-il un air extrêmement offensé pour répliquer à Bougainville :

— C'est bien, monsieur, je tiendrai compte de votre conduite à mon égard.

Et toujours hautain, rageur à l'excès, il quitta la cuisine et se dirigea vers le grand escalier.

Là, il fut accosté par Foissan, et les deux hommes tinrent un rapide colloque. Puis le sieur Péan monta l'escalier et disparut vers l'étage supérieur. Foissan de son côté se rendit à la cuisine. Courbé et ironique il s'approcha de Jean Vaucourt et demanda :

— Monsieur le capitaine veut-il avoir l'obligeance de me fournir un laisser-passer afin que je puisse aller à l'écurie donner de l'œil à mes chevaux ?

Vaucourt reconnut l'individu.

— Tu reviendras tout à l'heure, dit-il, j'ai d'autres permis à donner.

Un peu interdit et inquiet en même temps, Foissan retourna dans la salle.

Alors Jean Vaucourt se pencha à l'oreille de Bougainville et dit :

— Vous avez vu ce Fossini qui se dit Foissan, mais qu'on reconnaît toujours à son accent, et vous vous souvenez que je vous ai dit que cet homme est affilié à Péan dans cette affaire de trahison qu'on est en train de tramer ?

— Oui, je l'ai bien reconnu. Allez-vous lui donner ce permis de sortir ?

— Je voulais vous demander votre avis. Ne pourrait-on pas lui donner ce permis et le faire surveiller ? Peut-être nous mettrait-il sur des indices qui nous aideraient à démasquer plus sûrement les traîtres.

— J'approuve votre idée, capitaine. Donnez-lui ce permis, je le ferai surveiller par l'un de mes lieutenants.

Le capitaine fit appeler Foissan et lui remit un petit carré de papier sur lequel était écrit ce nom : « Vauvert ».

— Avec ça, dit le capitaine, vous pourrez sortir et rentrer autant de fois qu'il vous plaira.

Foissan remercia et s'éloigna.

De suite Bougainville fit venir à lui un jeune sous-lieutenant, lui désigna Foissan et dit :

— Mon ami, ne perdez pas cet homme de vue, et tenez-moi au courant de ses faits et gestes.

Le jeune officier venait de se retirer, que l'aubergiste s'approcha à son tour. Et se courbant, souriant avec un air énigmatique.

— Excellence, annonça-t-il à mi-voix, une grande dame là-haut désire avoir avec votre Excellence une petite entrevue…

— Ah ! ah ! se mit à rire Bougainville, je parie que cette grande dame n'est autre que la belle et séduisante Madame Péan.

— Tout juste. Excellence.

— Eh bien ! Maître Hurtubise, la politesse me commande de me rendre au désir de cette jeune dame, veuillez me conduire !

Et, ayant donné à Jean Vaucourt quelque instructions il suivit l'aubergiste au premier étage.

La porte du salon où se tenait la jolie femme était entr'ouverte. Bougainville avait bien pensé qu'il y avait là quelque manège de Péan lui-même avec qui il s'attendait de se trouver face à face. Mais il demeura un peu surpris, après avoir été introduit par l'aubergiste, de se trouver seul avec la belle jeune femme qui lui souriait divinement de ses lèvres humides et rouges.

11

Bougainville s'inclina comme s'il se fût trouvé devant Madame de Pompadour.

— Monsieur, dit M Péan avec ce sourire qui aurait pu faire frémir un géant de granit, je n'ai pu apprendre l'arrivée en cette auberge d'un gentilhomme tel que vous, sans me permettre de lui offrir l'hospitalité de mon salon d'aventure.

— Madame, répondit galamment Bougainville, ce salon me paraît tout illuminé des éclats de votre ravissante personne et tout parfumé de vous-même ; je sais d'ores et déjà que là où vous êtes, peu importe le lieu les choses s'embellissent rien qu'au reflet de votre beauté.

Ce compliment, bien qu'elle le devinât peu sincère, flatta souverainement M Péan.

— Je sais, répondit-elle, que vous possédez les secrets de la galanterie, monsieur de Bougainville. Je vous remercie d'avoir de ma personne si bonne et si haute opinion. Mais laissez-moi vous conduire à ce fauteuil et à cette table que j'ai fait dresser à votre intention.

— Vraiment, madame, vous me comblez, fit Bougainville en s'inclinant.

Et comme M Péan demeurait là, immobile, debout près de lui comme dans l'attente d'un peu plus de galanterie, le gentilhomme lui offrit son bras qu'elle accepta de suite. Et tous deux se dirigèrent vers la table magnifiquement servie de gâteaux et de vins, et placée près de la cheminée où ne vivait plus qu'un feu de braises.

Il ne faut pas croire que le salon était illuminé, comme l'avait dit ironiquement Bougainville ; au contraire : à mesure que le soleil penchait vers les collines de l'ouest, dans le salon l'ombre s'épaississait de moment en moment. On n'y voyait plus les objets que comme au travers d'un léger voile de gaze, et l'atmosphère tiède et parfumée qui y régnait laissait planer une sorte de mystère très doux dont Bougainville parut enchanté.

— Madame, dit-il, après qu'il se fut assis à la table et en face de son hôtesse, je dois de suite vous confesser ma gratitude pour cette belle hospitalité que vous daignez m'offrir. Précisément je m'ennuyais en bas, lorsque cet aimable aubergiste est venu m'apporter votre invitation.

— Vraiment, vous vous ennuyiez… fit-elle avec un sourire sceptique et tout en emplissant d'un vin rouge et pétillant deux coupes de cristal.

— En doutez-vous, Madame ?

— Non pas… mais je croyais que vous aviez tellement à faire pour… empêcher les gens de sortir ou d'entrer…

Bougainville sourit à l'allusion.

— Quoi, Madame, s'écria-t-il avec une feinte surprise, m'aurait-on déjà calomnié auprès de vous ?

— Au contraire, monsieur, on vous tient pour un parfait gentilhomme et un galant soldat.

— Merci, j'aime mieux ça.

— Toutefois, on déplore que vous ayez donné certain ordre fort étrange.

— Étrange, oui, Madame… Mais seulement si je l'ai donné.

— On assure que vous l'avez donné.

— En ce cas il n'est plus étrange, sourit finement Bougainville, puisqu'en donnant tel ordre j'ai dû en avoir le droit et le pouvoir.

— Et les motifs aussi ? demanda la jolie femme, un peu vexée par la réplique fort à point de Bougainville.

— Naturellement.

M Péan essaya de ne pas laisser percer son dépit et, toujours très souriante, elle ajouta :

— Certes, monsieur, je ne saurais vous méconnaître ce droit et ce pouvoir et encore moins discuter vos raisons ; néanmoins, je m'étais imaginé que cet ordre ne me concernait pas.

— Mais il ne vous concerne pas, Madame, pas du tout !

— Ah ! vraiment ? s'écria M Péan ravie. Mais alors je m'empresse de vous demander pardon d'avoir traité d'étrange cet ordre que vous avez donné.

— Madame, je vous assure encore que cet ordre n'avait rien de personnel, en ce sens qu'il ne visait personne en particulier. L'ordre portait simplement que nul ne devait entrer ou sortir sans un laisser-passer du capitaine Vaucourt.

M Péan rougit violemment, car elle se sentait battue par ce raffiné gentilhomme et ce rude soldat dès le commencement du combat qu'elle voulait lui livrer. Toutefois, elle réussit à faire bonne contenance.

— Mais, monsieur, ceci est une généralité dans laquelle je peux être comprise.

— C'est bien possible, Madame, sourit Bougainville.

La jeune femme tressaillit visiblement. Mais se domptant, elle souleva une coupe de vin et la déposa doucement devant le gen-

tilhomme, disant d'une voix qu'elle savait rendre chaude et prenante :

— Monsieur de Bougainville, je m'aperçois que j'oublie les lois de l'hospitalité, et vous ne me refuserez pas de choquer votre coupe contre la mienne pour la plus grande gloire de notre France.

— Et le salut de notre Nouvelle-France ! ajouta Bougainville.

Il choqua sa coupe contre celle de la belle jeune femme et la posa aussitôt devant lui, sans même y tremper ses lèvres.

M Péan, qui venait de tremper les siennes dans la coupe qu'elle tenait, s'arrêta et demanda, très surprise :

— Vous ne buvez pas, monsieur ?

— Après vous, Madame, sourit-il. Ou plutôt, dans un moment, une fois que vous m'aurez expliqué le but de cette entrevue que vous avez désirée.

Bougainville redoutait-il la liqueur qu'on venait de lui servir ?... Peut-être !

M Péan pâlit, trembla, posa rudement sa coupe sur la table et, la voix sourde, l'air offensé, elle demanda :

— Pensez-vous qu'elle soit empoisonnée, monsieur ?

Brusquement elle saisit la coupe de Bougainville, la porta à ses lèvres et en vida le contenu à longs traits.

— Voilà, monsieur, reprit-elle en posant la coupe vide ; si ce vin était empoisonné, vous me verrez mourir sous vos yeux, et ce sera mon châtiment !

Bougainville, sans mot dire, prit la coupe de la jeune femme et la vida.

— Et moi, Madame, je mourrai près de vous ! ajouta-t-il dans un sourire.

M Péan partit de rire aux éclats.

— Décidément, monsieur de Bougainville, vous êtes tout plein d'humour, et rien d'étonnant que vous défendiez aux gens d'une auberge d'entrer ou de sortir.

— Madame, nous ne nous comprenons pas : je n'ai rien défendu, j'ai seulement signifié qu'il faudrait un permis du capitaine Vaucourt pour avoir droit de sortie ou d'entrée.

— Mais cela revient au même, je suis prisonnière !

— Et moi, Madame, répliqua finement Bougainville, je suis prisonnier comme vous ; car je ne pourrais sortir de cette auberge à présent sans que j'en demande la permission au capitaine Jean Vaucourt.

— Ainsi donc, c'est sérieux ? fit M Péan avec une petite moue d'ennui.

— C'est même grave, Madame. Car on dit que certaines gens, dont nous ignorons les noms pour le moment, complotent la mort de Monsieur de Vaudreuil.

— Que dites-vous, monsieur ! s'écria M Péan avec un véritable effroi.

— Je dis, Madame, ce qu'on nous affirme.

— Mais alors, nous sommes environnés d'assassins ?

— Je le crains. Vous concevez à présent, Madame, que mon ordre, loin d'être étrange, n'est que logique et prudent.

— Mais je veux sortir d'ici, monsieur… je le veux, s'il est vrai qu'on y trame contre la vie des gens. Et vous-même, êtes-vous bien sûr qu'on ne trame pas contre vous ?

— Oh ! cela m'est bien indifférent, se mit à rire doucement Bougainville, attendu que ma vie est en jeu tous les jours. Une balle sur un champ de bataille, comme ce pauvre marquis de Montcalm…

— Pauvre marquis !… interrompit M Péan avec un profond soupir et en passant une main sur ses yeux.

— Ou bien un coup de dague, un coup d'épée continua Bougainville imperturbable cela importe peu dans la lutte !

— Ne parlez pas ainsi, monsieur, vous me faites frémir. Et puis, vous êtes si jeune…

— Monsieur de Montcalm l'était aussi.

— Pauvre marquis !… répéta la jeune femme avec un chagrin hypocrite.

— Que diriez-vous de moi, Madame, si je mourais ? sourit Bougainville.

Elle se mit à rire, avant de répondre :

— Mon Dieu, s'il m'avait défendu une porte…

— Non ! non ! Madame, interrompit vivement le gentilhomme. Mettons qu'il ne l'aurait pas défendue, car il ne veut nullement encourir vos malédictions.

M Péan se trompa sur la pensée de son interlocuteur : et croyant que Bougainville par galanterie consentait enfin à lever la consigne pour elle, elle cria, joyeuse :

— Bravo ! monsieur… Je puis donc sortir sans permis ?

Elle saisit brusquement les mains du gentilhomme, les serra dans les siennes, et peut-être allait-elle les porter à ses lèvres — grande comédienne qu'elle était — si un grand bruit de chevaux hennissant et de chariots cahotant n'eût retenti sur la place de l'auberge, bruit qui la fit tressaillir et abandonner les deux mains qu'elle tenait.

Àla même minute des voix fortes dehors jetèrent ce nom :

— Le Gouverneur !…

Bougainville se leva de table.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je vous prie d'accepter mes excuses, il faut que j'aille saluer Monsieur de Vaudreuil.

— Eh ! monsieur, vous ne m'avez pas encore dit que vous allez donner l'ordre à vos gens de me laisser sortir !

Elle avait un air si anxieux, si inquiet, et elle tremblait tellement à cette minute, que Bougainville ne douta plus qu'elle fût coupable de l'accusation portée contre elle et son mari par Vaucourt.

— Certainement, Madame, je donnerai cet ordre. Mais demain seulement, puisque aujourd'hui il vous incombe, étant l'unique personne du sexe en cette auberge, de faire les honneurs de l'hospitalité à Monsieur le Gouverneur.

Et, s'étant incliné de nouveau, Bougainville se retira.

M Péan eut un geste de colère que ne vit pas le gentilhomme qui sortait. Et dès que la porte eut été refermée, elle courut à une tenture qui masquait une porte intérieure, l'écarta violemment et dit dans un rugissement :

— Eh bien ! vous avez entendu, Péan ?... nous sommes prisonniers !

Péan, pâle et agité, sortit d'un petit cabinet contigu au salon.

— Oui, chère amie, répondit-il sur un ton concentré, j'ai tout entendu et compris. Oui, cet ordre de Bougainville a été donné à cause de nous !

— Oh ! gronda M Péan, il faut que je fasse parvenir un message à Monsieur l'intendant qui saura bien, lui, nous faire ouvrir les portes !

— Inutile, chère amie, sourit tout à coup Péan. Monsieur de Vaudreuil fera lever la consigne.

— Vous croyez ?

— J'en suis certain.

Et tous deux allèrent à une fenêtre, poussèrent un peu le volet et regardèrent le cortège du gouverneur pénétrer dans le village.

12

La dernière colonne de l'armée de Beauport dressait dans les bois voisins ses tentes pour la nuit. N'entrèrent dans le village que les berlines portant le gouverneur, Varin, Estèbe, Maurin et quelques autres fonctionnaires, et les officiers de l'état-major qui suivaient à cheval. Avec la dernière colonne venaient les bagages et le matériel de guerre : charrettes empilées de tentes, baquets surchargés de tonneaux, vides pour la plupart, car, à peine restait-il quelques lampées de vin pour les troupes, et chariots chargés d'outils de toutes sortes, de caisses de munitions, de barils de poudre, d'armes légères, etc… En dernier lieu venait l'artillerie escortée d'un régiment de cavalerie commandée par La Rochebaucourt. Les chariots et l'artillerie demeurèrent avec la colonne sur les confins du village, et seuls quelques officiers prirent le chemin de l'auberge.

Àl'approche de la berline, paysans et villageois s'étaient rués à sa rencontre pour saluer le grand chef de la colonie et le représentant du roi.

Sur l'ordre de Bougainville, les soldats qui gardaient l'auberge lancèrent une salve de mousqueterie. Des vivats montèrent dans l'espace qui s'assombrissait rapidement depuis que le soleil avait disparu à l'horizon.

Puis toute la foule jeta d'une seule voix :

— Vive le Marquis de Vaudreuil !

La berline s'arrêta devant la véranda.

L'aubergiste s'était précipité pour ouvrir la portière…

— Excellence… Excellence., répétait-il.

Pâle, triste et défait, Monsieur de Vaudreuil descendit. Puis, se tournant vers l'intérieur de la voiture, il tendit sa main que prit une main de femme. Et alors, à sa grande surprise et à sa plus grande joie, Jean Vaucourt, qui se tenait à côté de Bougainville, vit descendre de la voiture du gouverneur sa femme, Héloïse, qui serrait son enfant sur son sein.

Il s'élança vers elle.

— Héloïse ! Héloïse ! cria-t-il, comment se fait-il que je vous trouve avec Monsieur le Gouverneur ?

Et, tout heureux, il allait offrir ses remerciements à M. de Vaudreuil, quand celui-ci expliqua en souriant :

— Capitaine, la berline qui portait Madame était arrêtée à Saint-Augustin à cause d'une roue qui s'était brisée ; j'ai offert à Madame une place dans ma voiture.

Le capitaine et sa femme remercièrent le gouverneur et tous deux pénétrèrent dans l'auberge.

M Péan avait vu descendre Héloïse de la voiture du gouverneur, et elle avait manqué de se trouver mal.

— Ciel ! avait-elle fait, cette Héloïse de Maubertin qui va se trouver sous le même toit que moi !

Péan s'était borné à sourire avec ambiguïté. Déjà son esprit rancunier cherchait un plan de se venger de l'humiliation que lui avait fait subir Jean Vaucourt.

Cependant le peuple se pressait autour de Monsieur de Vaudreuil.

Mais celui-ci, ayant aperçu le prêtre parmi un groupe de paysans, alla vivement à lui et dit :

— Ah ! monsieur l'abbé, je vais vous requérir de dire publiquement un De Profundis pour le repos de l'âme du Marquis de Montcalm.

— Excellence, j'avais appris, en effet, que le marquis avait été gravement atteint en cette bataille.

— Mortellement atteint, messire. Et cet après-midi un courrier dépêché par Monsieur de Ramezay m'informait en route que le marquis a rendu d'âme ce matin.

— Qu'il repose en paix ! murmura le prêtre.

— Aussi, vais-je demander au peuple ici présent de s'unir à vous dans une prière à Dieu. Suivez-moi, ajouta-t-il.

Monsieur de Vaudreuil monta sur la véranda et commanda le silence. Il annonça la mort de Montcalm et recommanda qu'on s'unît au prêtre dans une prière pour l'âme du trépassé. Il ordonna que tout travail cessât ainsi que toutes réjouissances en signe de deuil, déclarant que ce même soir le marquis de Montcalm serait enterré à Québec.

Un solennel silence s'était fait aussitôt. Le prêtre à son tour monta les deux marches qui donnaient accès sur la véranda, se tourna vers le peuple et leva la main. Tout le monde se découvrit et tomba à genoux. Le prêtre fit un grand signe de croix et d'une voix tremblante d'émotion récita lentement le De Profundis. Et la

scène fut si impressionnante, qu'on vit des larmes couler de tous les yeux. Et lorsque le dernier verset…

Et clamor meus ad te veniat !

se fut répandu dans le crépuscule silencieux, tous les regards, comme d'un commun accord, se portèrent dans la direction de la capitale où un grand héros reposait dans le sommeil éternel.

Monsieur de Vaudreuil, le premier, se leva et, donnant le bras à l'abbé, entra dans l'auberge suivi par les fonctionnaires et les officiers.

Muette et consternée, la foule des paysans et villageois se dispersa peu à peu. Et, pendant que tombait la nuit, tandis que sonnait l'Angélus, sur la lisière des bois et au delà du village s'allumaient les feux de bivouac, et toute la nature parut s'abîmer dans un deuil immense.

Et pourtant, malgré ce deuil, cette douleur, cette tristesse que revêtait tout le pays, les traîtres profitaient de l'ombre et du désarroi général pour renouer les fils de leurs trames sinistres.

Comme nous le savons, Foissan avait obtenu de Jean Vaucourt un permis de sortir de l'auberge, et nous savons aussi qu'un officier de Bougainville avait été chargé de surveiller l'Italien. Mais l'arrivée soudaine du gouverneur et tout le brouhaha qui s'en était suivi avaient troublé tout le monde. Foissan avait saisi l'opportunité pour courir à l'écurie avec ses six gardes et ceux de Péan. Là, ils étaient montés en selle, s'étaient engagés dans les brousses sombres à l'insu de tout le monde, et, un peu plus tard, ils s'étaient élancés à toute course sur la route des Trois-Rivières. Car Péan, après avoir quitté Bougainville et Vaucourt dans la cui-

sine de l'auberge, avait dit à Foissan au pied de l'escalier où tous deux s'étaient rencontrés :

— Il faut, coûte que coûte, que Flambard ne revienne pas ! Prenez la route avec les gardes, apostez-vous au coin d'un bois, dans le fond d'un ravin ou là où vous voudrez… Mais arrangez-vous cette fois pour ne le pas manquer !

Foissan avait répondu avec un sourire féroce :

— Monsieur, si je parviens à sortir de cette auberge, je vous garantis que Flambard ne reviendra pas !

L'Italien était donc parti avec ses gardes sur la route des Trois-Rivières, mais non à l'insu de tout le monde comme il l'avait pensé… car nous verrons bientôt que le départ des gardes avait été surpris.

Mais puisque cette nuit-là devait être une nuit de deuil, nous interromprons les intrigues de ce récit pour retourner à Québec et nous joindre à la triste cérémonie qui allait bientôt s'y accomplir, c'est-à-dire l'enterrement du Marquis de Montcalm.

13

La salle d'armes du Château Saint-Louis avait été tendue de deuil, et dans un cercle de cent vingt cierges allumés qui répandaient une vive lumière Montcalm, dont les yeux étaient fermés à la vie terrestre le matin de ce 14 septembre, était exposé sur un lit de velours noir. Durant tout ce jour la population civile et militaire fut autorisée à venir déposer l'expression de sa douleur près

de la couche funèbre du grand soldat et du beau gentilhomme de France. La cloche de la chapelle des Ursulines, l'unique cloche que n'avaient pas abattue les boulets anglais durant le bombardement de la cité, tinta tout le jour un glas douloureux.

Le soir venu, un lourd silence s'était fait de toutes parts, dans la cité en pleurs et dans le camp ennemi où, là aussi, on déplorait la perte d'un grand soldat et d'un héros : le général James Wolfe. La flotte anglaise, immobile sur le fleuve et presque sans lumières, demeurait également silencieuse.

Partout c'était la même tristesse empoignante, le même silence terrible !

Et pourtant, durant tout ce jour d'effrayante désolation, la nature n'avait pas paru s'associer ni au deuil ni à la douleur d'un peuple. Il est vrai qu'au moment où Montcalm avait rendu le dernier soupir, le ciel était couvert de nuages opaques qui firent présager de ces froides pluies d'automne ; mais vers les neuf heures le soleil faisait une trouée, les nuages se dissipaient et un flot de lumières gaies inondait la cité morne, brisée, pleurante. Était-ce que le ciel, en pitié de la grande douleur d'un peuple si cruellement éprouvé, voulait par un grand rayonnement de jour en atténuer la violence ? Peut-être !... Mais les ruines de la cité, sous ces rayons de soleil qui les effleuraient et les fouillaient, semblaient revêtir un aspect plus désolé ; leurs blessures et leurs plaies, que peut-être elles auraient voulu ensevelir à tout jamais dans les cendres encore chaudes, étaient mises à nu, et leur solitude était troublée. Et ces ruines, qui la veille semblaient mortes, reprenaient vie. De leur amoncellement surgissaient des têtes hagardes, de douleur tourmentées, ravagées par l'effroi, crispées de désespoir, et, souvent, ciselées par ce burin effrayant qu'est la

faim ! Ah ! oui, combien de ces visages anémiés et faméliques grouillaient entre ces pierres noircies et ces décombres carbonisés ! Oui, presque tous ces fronts pitoyablement courbés, tous ces pas chancelants dans les débris informes, toutes ces lèvres blêmes et tordues, tous ces lambeaux et ces haillons, tout cela, oui, en outre des souffrances morales, ployait, tombait, s'écrasait sous les tortures affreuses de l'inanition ! Et pourtant, ces enfants de France, dans leur défaite, dans la détresse inouïe qui les assiégeait, en face des gouffres du désespoir qui ouvraient leurs gueules immenses, ne perdaient pas entièrement leur vaillance. Sous ce poids écrasant des désastres et des malheurs ils ployaient affreusement, c'est vrai, mais ils marchaient encore, ils avançaient au travers de ces décombres qui avaient été leurs foyers chers, de ces débris fumants qui avaient été leurs temples de paix et les monuments de leur fierté française, ils allaient pleurer devant la tombe d'un serviteur de Dieu et de la France.

Et ils pleurèrent tout le jour ! Tout le jour leurs prières ardentes montèrent vers le ciel !

Puis vint la nuit…

Huit religieuses, portant chacune un cierge allumé et précédées d'un prêtre qui disait les prières pour les trépassés, sortirent des ruines noires de la ville et, douloureux cortège, cheminèrent lentement vers le château Saint-Louis.

Là, un menuisier avait, deux heures auparavant, assemblé quelques planches et les avait couvertes d'un suaire ; et dans ce pauvre cercueil on avait déposé bien pieusement le corps du héros. Lorsque les coups de marteau avaient annoncé à la foule sur la place qu'on clouait le couvercle du cercueil, les larmes avaient

ruisselé, les gémissements avaient empli l'espace troublé. Car on ne le verrait plus ce grand soldat qu'on avait tant admiré et aimé ! Ce chef intrépide en qui on avait mis toute sa confiance ! Ce général vaillant qui eût pu sauver Québec, si la mort ne l'était venue frapper sitôt ! Et ce ne fut pas seulement le peuple qui pleura… des soldats éclatèrent en sanglots !

Puis, porté par six officiers de la garnison, le cercueil prit le chemin des Ursulines. Cinquante soldats, armés de flambeaux qui sur la ville noire jetaient d'étranges et fantastiques clartés, firent haie de chaque côté du cercueil et des porteurs. Les religieuses Ursulines précédaient le cortège, et tout ce qui restait de la population, femmes, vieillards, enfants, soldats et marins, suivait. C'était comme une procession de spectres et de fantômes qui gémissaient lamentablement. Sous les clartés rouges et vacillantes des torches on pouvait remarquer un grand nombre d'indiens mêlés à la foule : Ils étaient venus rendre un dernier hommage à la dépouille du Grand Chef. Aux prières murmurées, aux lamentations, aux sanglots, aux chants funèbres continuaient de se joindre le glas de la chapelle des Ursulines. Et ce fut dans cette chapelle, dans un trou creusé par les boulets anglais que fut descendu le cercueil de Montcalm. Et toute la nuit au pied de cette tombe des religieuses et du peuple demeurèrent en prières.

Tandis que se déroulait cette triste cérémonie, deux de nos personnages, que des événements terribles avaient écartés l'un de l'autre, se trouvaient ce soir-là réunis. Bien que ces deux personnages n'apportent dans le cours de ce récit qu'un rôle effacé, nous croyons devoir leur consacrer une partie de ce chapitre, attendu que plus tard ils reprendront un rôle plus actif et plus inté-

ressant : nous voulons parler de Marguerite de Loisel et du vicomte Fernand de Loys.

On se rappelle comment le vicomte, blessé à la bataille des Plaines d'Abraham, avait été informé par son ancien camarade de plaisirs, le chevalier de Coulevent, du complot tramé pour la perte de Québec, et comment, ayant été conduit aux Hospitalières où il avait réclamé les soins de Marguerite de Loisel, il avait confié à cette dernière la trame ourdie et l'avait suppliée de tout tenter pour en empêcher l'exécution. Or, Marguerite n'avait cru mieux faire que d'en instruire Jean Vaucourt pour qui elle n'avait cessé de garder une grande admiration et une vive amitié.

Ayant donc rempli sa mission auprès du jeune capitaine, elle était revenue en toute hâte aux Hospitalières. Elle y était accourue avec la vision angoissante du vicomte blessé, mortellement blessé, et sur le point de rendre son âme à Dieu. Oui, Marguerite accourait maintenant auprès du blessé, non avec répugnance, mais avec un cœur ardent tout plein de sympathie et de pardon. Car Jean Vaucourt en quelques mots lui avait narré la belle et héroïque conduite du vicomte sur les Plaines, et avait conclu par ces paroles :

— Je pense, Mademoiselle Marguerite, que le vicomte n'est plus ce que nous l'avons connu. Moi, je lui pardonne de tout âme. Je me souviens qu'en ma jeunesse on me disait que toujours le ciel se réjouit à la conversion d'un pécheur. Or, si Dieu pardonne, c'est que, par son exemple, il nous commande aussi le pardon.

Àces paroles, Marguerite avait tressailli d'une grande joie intérieure.

Oui, c'est vrai, le vicomte avait été un grand pécheur… Oh ! comme elle le savait mieux que d'autres ! Mais elle avait pardonné, elle aussi, depuis longtemps. Seulement, elle n'avait pu oublier… elle n'avait pu oublier en dépit de tous les efforts de volonté qu'elle avait faits.

Mais voilà que tout à coup, après le récit de Jean Vaucourt et avec le pardon déjà accordé, elle avait senti l'oubli se faire rapidement sur un passé terrible. Ah ! ce vicomte de Loys l'avait fait bien souffrir, elle, Marguerite qui l'avait aimé ! Mais lui-même, aujourd'hui, ne souffrait-il pas davantage ? N'avait-il pas en secret, peut-être, atrocement souffert ? Oui… car pour qu'un homme se transforme sitôt, du jour au lendemain, après une existence dépravée de plusieurs années, il faut bien que la souffrance ait torturé l'âme de cet homme ! Or celui qui a souffert n'a-t-il pas droit à la pitié des hommes ? Oui, Marguerite se le disait, et la pitié qui la dévorait à présent se changeait en un ardent désir, une volonté âpre de disputer à la mort l'homme qui avait été son bourreau ! Oui, mais n'y avait-il pas dans les replis secrets du cœur de cette jeune fille le souvenir d'un amour qui avait résisté à toutes les catastrophes et à tous les outrages ?… Peut-être !…

Marguerite trouva de Loys livide, inerte, mais vivant encore. Elle s'en réjouit. Un chirurgien penché sur le blessé lui dit :

— Ce voyage en calèche, mademoiselle, l'a presque tué ; c'était une grave imprudence.

— Monsieur, on pourra peut-être le sauver, dit la jeune fille en tremblant.

— Certes, cela se peut avec la vigoureuse constitution qu'il possède. Mais quelles attentions il faudra, quels soins de nuit comme de jour !

— J'aurai ces soins et ces attentions, monsieur, car le vicomte les a réclamés lui-même.

— Je sais, et j'ai confiance en vous.

Le chirurgien donna à la jeune fille les instructions nécessaires, puis se rendit auprès du milicien Aubray qui, comme l'avait demandé Marguerite, allait être ce soir-là conduit chez lui. Le chirurgien voulait s'assurer de la solidité de ses pansements.

Et toute cette nuit-là, tandis que les religieuses allaient à tour de rôle prier en leur chapelle pour le repos de l'âme du Marquis de Montcalm, Marguerite la passa au chevet du vicomte, guettant le premier réveil pour lui administrer certaine potion recommandée par le chirurgien.

Ce ne fut que le matin, à l'heure où trépassait le héros de la Nouvelle-France, que le vicomte de Loys revint à la vie.

Il reconnut Marguerite et ses yeux vitreux jetèrent des éclats de joie souveraine. Il voulut parler, mais ses lèvres, sur le moment, refusèrent de remuer. Elles étaient collées par une sorte d'écume qu'avait produite la fièvre.

Marguerite essuya les lèvres du malade, et lui fit boire à petites gorgées la potion recommandée par le chirurgien. Cette potion fit du bien au blessé, et cette fois ses lèvres purent murmurer quelque chose d'indistinct, mais qui avait paru à Marguerite comme un « merci ».

— Ne parlez pas, dit la jeune fille, le chirurgien l'a défendu !

Le vicomte ferma les yeux et s'assoupit doucement. Une heure se passa. La garde-malade ne quitta pas son blessé, elle devait renouveler la potion au bout d'une heure s'il reprenait vie. À peine cette heure était-elle dépassée que le vicomte releva ses paupières. Ses yeux étaient plus brillants, ses traits moins livides. Il sourit.

Marguerite lui tendit de nouveau la potion.

Le vicomte but plus facilement. Puis, quand la jeune fille eut essuyé ses lèvres, il sourit encore et prononça distinctement :

— Merci, Marguerite… je pourrai mourir en paix !

La jeune fille frémit, et obéissant à l'impétuosité de son cœur, elle murmura avec une étrange énergie :

— Vous ne mourrez pas… je ne le veux pas !

Le vicomte parut surpris.

— Vous ne le voulez pas ? dit-il.

— Je ne veux pas, répéta-t-elle avec force.

Et, incapable de faire taire ou de contraindre le trouble de son cœur, elle se détourna brusquement pour ne pas laisser voir des larmes qui débordaient.

De Loys saisit un sanglot.

Plus étonné, il essaya de se soulever pour mieux voir la jeune fille.

— Non ! non ! cria Marguerite qui surprit ce mouvement.

Le vicomte s'était mis sur son séant, et il vit le visage de Marguerite tout mouillé.

— Vous pleurez ? demanda-t-il.

Elle le recoucha avec un peu de rudesse, disant :

— Je veux vous sauver, écoutez-moi !

— Mais moi… je veux mourir, Marguerite ! balbutia le blessé, retombé sur son oreiller.

— Malgré moi ?

— Je ne suis pas digne de votre dévouement !

— Malheureux, n'avez-vous pas réclamé mes soins ?

— J'ai été fou, mademoiselle ! Je pensais qu'à la vue de mes blessures, devant mon repentir, devant ma douleur, oui, je pensais que vous auriez été désarmée…

— Ah ! monsieur, qu'osez-vous dire ! Ces pleurs que je ne peux contenir ? Cette veille de toute la nuit à votre chevet ?…

— Ah ! vous m'avez donc pardonné ? s'écria le vicomte d'une voix joyeuse.

— Je veux que vous viviez, monsieur !

— Pourquoi ? Mais pourquoi, Marguerite ?

— Ah ! ne m'arrachez donc pas un aveu que vous entendez ! Car mon cœur ne fut jamais brisé tout à fait ! Vous l'avez meurtri, mais aujourd'hui vous le guérissez !

Et pour ne pas avouer tout à fait le secret de la pensée, elle s'enfuit de la chambre.

— Ah ! fit de Loys tremblant de bonheur infini, après que Marguerite se fut éloignée, à présent je ne veux plus mourir… non, je ne veux pas mourir !…

Et peu après il dormait doucement avec un sourire aux lèvres.

14

En son auberge tout illuminée, après la prière du De Profundis, Maître Hurtubise faisait les apprêts d'un dîner quasi royal pour ses hôtes très distingués.

Mais déjà aussi le sieur Péan venait offrir à M. de Vaudreuil et à sa suite de vouloir bien accepter l'hospitalité de sa table, assurant que M Péan se joignait à lui pour obtenir ce grand honneur.

— Monsieur, répondit le gouverneur avec la meilleure courtoisie, je suis contraint de vous exprimer à vous et à Madame Péan mes regrets, attendu que Maître Hurtubise est en train de dresser la table à laquelle j'ai invité monsieur l'abbé, Monsieur de Bougainville et le capitaine Vaucourt et sa dame, et attendu aussi que je n'ai que cette nuit à ma disposition pour conférer avec messieurs les officiers de l'état-major. Mais pour ne pas gâter votre aimable invitation, je prierai les sieurs Varin, Estèbe et Maurin de vouloir bien me représenter à votre table, tout en vous assurant qu'une autre occasion pourra se présenter à laquelle il me sera permis d'accepter votre courtoise hospitalité.

Péan éprouva un rude désappointement. Mais il serra les dents, sourit, exprima ses profonds regrets de n'avoir pas cet insigne honneur et, suivi de Varin, Estèbe et Maurin, gagna son appartement.

Jean Vaucourt et sa femme s'étaient retirés aussi au premier étage dans une pièce voisine des Péan.

En attendant que le dîner fut servi, Héloïse racontait à son mari comment la nuit précédente à Saint-Augustin une roue de la berline s'était soudain brisée. Elle et ses amis, en attendant qu'un forgeron fût mandé, avaient reçu asile dans la chaumière d'un paysan-aubergiste dont la femme se mourait. Mais comme le forgeron que Pertuluis et Regaudin avaient été chargés d'envoyer au secours de la berline ne venait pas, M. de Vaudreuil avait offert à la jeune femme et son enfant une place dans sa voiture.

Ce qui, dans ce récit, avait le plus surpris le capitaine Vaucourt, c'était que Pertuluis et Regaudin avaient fait partie du voyage.

— Ma chère amie, dit-il, je me demande quel hasard a mis sur votre route ces deux grenadiers qui, un jour, tentèrent de m'assassiner ?

Héloïse exprima comment le père Croquelin avait rencontré les deux bravi qui, d'eux-mêmes, s'étaient offerts d'escorter la berline pour la protéger contre toutes mauvaises rencontres.

— Il faudrait alors penser, souri le capitaine, que ces deux grenadiers — deux braves d'ailleurs qui se sont distingués à Montmorency et sur les Plaines — se soient fait nos amis. Mais par quel enchantement, sinon par quel miracle ? je me le demande.

— C'est ce que je ne saurais vous expliquer, mon ami, sourit la jeune femme, heureuse de se trouver enfin réunie à celui qu'elle aimait tant.

— Oh ! j'en aurai bien l'explication, reprit le capitaine, car les deux coquins sont dans l'auberge, buvant à ventre ouvert, vidant carafons sur carafons, offrant des tournées innombrables aux hôtes qui les entourent ; je les interrogerai.

Et, non moins heureux d'avoir retrouvé sa femme saine et sauve ainsi que son petit Adélard, il les embrassa passionnément tous les deux, mais il prit le petit dans ses bras et se mit à le caresser avec folie.

Une main frappa doucement dans la porte.

Héloïse alla ouvrir. Elle recula avec surprise en apercevant devant elle M Péan très souriante et magnifiquement parée. Celle-ci franchit le seuil de la porte et s'arrêta, simulant une grande surprise et un grand trouble à la vue du capitaine Vaucourt. Mais de suite elle amplifia son sourire, inclina la tête dans la direction du capitaine et dit :

— Je vous prie, madame et vous, monsieur le capitaine, d'accepter toutes mes excuses. J'apprends que Madame Vaucourt vient de descendre en cette auberge où je suis seule de mon sexe, et j'ai cru de bonne politesse de lui venir offrir, ainsi qu'à monsieur le capitaine, l'hospitalité de ma modeste table.

Héloïse s'était de suite ressaisie.

— Madame, répondit-elle avec une grâce charmante, je suis bien peinée de ne pouvoir me rendre à votre désir, attendu que

mon mari et moi avons déjà accepté l'invitation de Monsieur de Vaudreuil.

— Mais, madame, sourit M Péan, nous avons comme hôte monsieur de Vaudreuil lui-même !

— En vérité ? fit Héloïse, très étonnée. Elle regarda son mari comme pour le consulter.

Jean Vaucourt allait exprimer aussi son étonnement et ses regrets à M Péan, lorsque l'aubergiste parut dans la porte restée ouverte. Maître Hurtubise se courba profondément devant Héloïse et dit :

— Madame, Monsieur de Vaudreuil attend ses hôtes.

— Ah ! ça, Maître Hurtubise, s'écria M Péan avec une stupeur courroucée, est-ce que Monsieur de Vaudreuil n'a pas accepté de dîner avec nous ?

— Pardon, madame ! sourit l'aubergiste sans se déconcerter. Monsieur de Vaudreuil a voulu que la table fût dressée dans ma cuisine même, où lui et ses officiers aiment toujours mieux se restaurer.

Confuse et très irritée, M Péan balbutia de nouvelles excuses et se retira.

Ce dîner, de part et d'autre, fut plutôt silencieux et triste, vu les circonstances et le deuil qui frappait la colonie entière.

Dans la grande salle de l'auberge un silence relatif régnait aussi ; il n'y demeurait que les soldats de Bougainville et quelques petits officiers ainsi que les voyageurs qui attendaient le départ de la diligence. Les gardes et soldats de Vergor avaient réussi à

sortir de l'auberge. Et lorsque, après le dîner, Jean Vaucourt voulut interroger les deux grenadiers, il constata que ceux-ci également n'étaient plus dans l'auberge. Intrigué, il s'en informa, auprès du lieutenant de Bougainville qui avait été chargé depuis le crépuscule de délivrer les permis de sortie.

— Monsieur, répondit l'officier, ils ont demandé un laisser-passer pour l'écurie et ne sont pas rentrés.

— Et Foissan ? interrogea Vaucourt.

— Il a disparu, monsieur, ainsi que ses gardes.

Vaucourt fronça les sourcils et parut méditer. Un valet, revenant de l'écurie avec sa lanterne, passa près de là.

Le capitaine l'arrêta.

— Mon ami, dites-moi si à l'écurie ne se trouvent pas des gardes de Monsieur Bigot et deux grenadiers ?

— Il n'y a plus personne aux écuries, monsieur.

— C'est bien, dit Vaucourt.

Puis, revenant à l'officier de Bougainville :

— Monsieur, je ne vous en veux pas de les avoir laissés s'esquiver, car c'est peut-être une bonne chose de nous voir débarrassés de ces coquins. Au reste, nous tenons bien solidement les deux prisonniers qui nous intéressent le plus.

Sur ce, le capitaine retourna auprès de M. de Vaudreuil qui venait d'entrer en conférence avec ses officiers. Depuis un moment Héloïse, accompagnée d'une servante de l'auberge, était remontée à son appartement.

Comme il n'est rien d'intéressant pour le lecteur dans le cours de la nuit qui suivit, nous passerons de suite au matin suivant.

. . . . . .

En cette matinée, vers les dix heures, juste au moment où Monsieur de Vaudreuil venait de descendre de son appartement, et alors que ses officiers s'empressaient autour de lui pour lui souhaiter le bonjour, Péan parut.

Comme la veille, la place de l'auberge était remplie d'une foule remuante, triste ou joyeuse, et qui commentait à voix haute ou basse les événements des derniers jours. Dès les six heures du matin la dernière colonne de l'armée de Beauport s'était remise en route pour la rivière Jacques-Cartier suivie de tout le train des vivres et munitions et de l'artillerie. Il ne restait au village que les cinquante cavaliers de Bougainville et une escorte de cavalerie sous les ordres de La Rochebaucourt ; cette escorte devait accompagner les trois berlines qui transportaient le gouverneur et les fonctionnaires de son entourage. M. de Vaudreuil avait encore quelques messages à écrire et quelques conférences à tenir avec ses officiers, et il avait annoncé son départ pour la fin de ce jour, voulant voyager de nuit afin de rencontrer M. de Lévis au grand quartier général le lendemain, 16 septembre.

Péan se présenta à M. de Vaudreuil avec une mine fort hautaine. D'une voix, qui voulait imposer, il demanda, tout en décochant un regard aigu vers Bougainville :

— Excellence, puis-je vous demander de faire lever immédiatement une stupide consigne qui, depuis hier, nous ferme les portes de cette auberge ?

— Vraiment, monsieur ? s'écria Vaudreuil avec une feinte surprise, car il avait été instruit par Bougainville du complot qu'on tramait contre la capitale.

Croyant que le gouverneur ignorait le fait, Péan reprit en laissant peser son regard sombre sur Bougainville :

— Je vous prie, Excellence, de vous en assurer auprès de Monsieur !

Vaudreuil se tourna vers Bougainville avec un regard interrogateur.

Bougainville sourit.

Monsieur le gouverneur, dit-il, il m'a été suggéré hier, pour certains motifs de sûreté et de prudence, de donner l'ordre d'empêcher l'entrée ou la sortie des gens à moins d'un laisser-passer du capitaine Vaucourt. Mais cet ordre ne concernait personne en particulier, et à présent il vous appartient de lever ou de maintenir la consigne.

— Et vous avez dit, Monsieur de Bougainville, pour de hauts motifs de sûreté et de prudence ? demanda Vaudreuil froidement.

— Je le répète, Excellence.

— Mais alors, sourit M. de Vaudreuil, je ne saurais prendre sur ma responsabilité de lever telle consigne.

Il ajouta, se tournant vers Péan :

— Monsieur, s'il est nécessaire, une fois entré en cette auberge, de demander un permis au capitaine Vaucourt pour en

sortir, veuillez croire que je me conformerai à cette consigne dès que l'heure de mon départ aura sonné.

Et sans plus s'occuper de Péan, il regarda ses officiers et s'écria :

— Ah ! messieurs, messieurs… l'heure passe et j'ai encore beaucoup de travail à faire !

Humilié et frémissant de courroux, Péan pivota sur ses talons et regagna son appartement, méditant déjà les plus affreux projets de représailles. Il grommelait, les dents serrées :

— Oh ! il ne sera pas dit que j'aurai été outragé impunément.

Lorsqu'il arriva à son appartement, il vit que sa femme était entourée de Varin, Estèbe et Maurin. Mais il vit aussi une porte close derrière laquelle se trouvait une belle jeune femme, celle du capitaine Vaucourt. Il eut une idée diabolique, idée qui lui venait de ses projets de vengeance à peine ébauchés et du fiel que distillait sa vanité.

Sans plus de réflexion il frappa à cette porte.

Une servante vint ouvrir.

Devant la cheminée et sur un canapé Héloïse jouait avec son enfant dont les frais éclats de rire emplissaient gaiement la chambre. Mais à la vue de Péan elle abandonna son enfant, se leva et froidement demanda :

— Est-ce pour moi, Monsieur, l'honneur de cette visite…

— Inattendue et peut-être déplacée, madame ? sourit mystérieusement Péan ; hélas ! oui. Et je veux de suite vous offrir mes

excuses, avant de vous faire la communication dont je suis chargé.

Et, tout en s'asseyant sur le canapé près de son jeune enfant, elle indiqua un siège à Péan à quelque distance d'elle.

— Vous avez à me faire une communication ? Je vous écoute, monsieur.

Péan accepta le siège indiqué. Mais avant de parler il jeta un coup d'œil vers la servante qui, après avoir refermé la porte, demeurait debout les yeux fixés sur le visiteur.

Héloïse comprit le regard de Péan, et, sans défiance aucune, elle fit un geste à la servante pour l'inviter à se retirer. La servante obéit.

— Maintenant, monsieur, vous pouvez parler, dit-elle.

Péan ébaucha un sourire dont la signification parut assez distincte à la jeune femme pour mettre son esprit en émoi. Elle considéra cet homme avec un étonnement muet, et sur sa figure tout autant maquillée que celles des femmes de la luxure elle découvrit un assemblage de passions viles. Elle vit des petits yeux bleus, à demi voilés, sournois, hypocrites, qui la détaillaient outrageusement des pieds à la tête. Et elle remarqua cette bouche aux lèvres plutôt grosses et qui semblaient mieux faites pour le blasphème que pour la prière. Elle vit ce menton gras, carré, à double étage étalant sa chair de sensualité et de débauche. Elle eut peur. Sa peur se changea en épouvante, lorsqu'elle vit Péan se lever tout à coup et, sans mot dire, aller tirer le verrou de la porte.

Malgré son effroi elle se rappela quelques paroles de recommandation que lui avait dites son mari avant de la quitter ce matin-là.

— Ma chère amie, avait dit le capitaine, il y a là à côté de nos ennemis. Voyez, je dépose sur cette tablette mon pistolet, et ne craignez pas de vous en servir, si l'un de ces ennemis ou les deux à la fois venaient troubler votre repos. Tuez, ma chère, tuez sans pitié car ce sont deux serpents qu'un jour ou l'autre il faudra nécessairement écraser !

Oui, Héloïse se rappelait ces paroles. Seulement, avant de suivre les conseils de son mari, elle hésitait. Elle pouvait encore se tromper sur les intentions de Péan. Elle attendrait un peu. D'ailleurs, elle savait qu'elle n'avait qu'un pas à faire pour s'armer du pistolet de son mari. Elle regarda donc aller Péan à la porte, elle le vit tirer doucement le verrou, sans bruit. Alors elle comprit que les intentions de cet homme étaient malsaines. Elle fit un bond jusqu'à la tablette, prit l'arme et la braqua froidement sur Péan qui lui tournait encore le dos.

Lui, satisfait que la porte ne pourrait être ouverte de l'extérieur, se retourna alors en esquissant un sourire de cruel triomphe.

Mais ce sourire s'effaça aussitôt, tout son être fut agité d'un tremblement, et du dos il s'appuya à la porte qu'il venait de verrouiller avec sa tranquillité de coquin fini. Mais devant le danger, par habitude il porta sa main droite à la garde de son épée.

Héloïse pressa légèrement la détente de l'arme à feu.

Et tout insaisissable que fut ce geste, Péan le saisit, ou peut-être mieux, il le devina, et à son tour il eut peur.

Il glissa rapidement ses deux mains derrière son dos où elle tâtonnèrent avec fébrilité pour trouver le verrou. Tous ses traits grimaçaient affreusement. Héloïse ne tremblait pas, l'arme demeurait toujours froidement menaçante. Et entre elle et lui pas une parole ne s'échangea. Puis, les mains de Péan trouvèrent le verrou, elles firent un effort fiévreux et le verrou glissa en grinçant. Péan tourna sur lui-même, saisit le bouton de la porte, le tira violemment et tout comme un voleur ou un meurtrier pris en flagrant délit, il s'enfuit.

Si pas un mot n'avait été prononcé entre les deux acteurs de cette scène, une chose sûre, ils s'étaient compris tous deux, et Péan avait mieux compris qu'Héloïse.

15

Au midi, lorsque le capitaine revint près de sa femme, celle-ci lui narra la scène qui s'était passée. Jean Vaucourt rugit de colère.

— Oh ! s'écria-t-il, le serpent a voulu mordre ? Eh bien ! je vais le museler.

Il gagna la porte pour sortir.

— Où allez-vous ? interrogea Héloïse effrayée.

— Écraser le serpent, répondit sourdement le capitaine.

— Non ! non ! gémit la jeune femme en prenant son mari dans ses bras. Gardez-vous bien d'aller mesurer votre bravoure contre la lâcheté de cet homme… demeurez !

— Si vous ne voulez pas que je le fasse rentrer dans l'ombre, lui et sa panthère, je vais donner des ordres pour que leur appartement soit gardé et que ni l'un ni l'autre ne puissent en sortir.

Il s'éloigna avec un air résolu.

M. de Vaudreuil conférait à ce moment avec Bougainville et La Rochebaucourt. Le capitaine ne voulut pas les déranger. Il appela quatre soldats de Bougainville et leur dit seulement :

— Suivez-moi, mes amis !

Il les conduisit à l'appartement de Péan et les arrêta devant la porte close derrière laquelle on percevait un faible murmure de voix.

— Vous voyez cette porte ? dit Vaucourt à voix basse aux quatre soldats. Eh bien ! à moins d'une permission expresse de ma part, vous devrez empêcher qui que ce soit de franchir cette porte.

Les soldats promirent que l'ordre serait exécuté.

Satisfait, Jean Vaucourt entra dans l'appartement de sa femme.

— À présent, chère amie, dit-il avec un sourire confiant, les assassins et les voleurs ne sont plus à craindre… ils sont encagés !

. . . . . .

Jean Vaucourt, en condamnant la porte de Péan et en y plaçant des factionnaires, était loin de s'imaginer qu'il venait de faire trois autres prisonniers, c'est-à-dire Varin, Estèbe et Maurin. Les cinq personnages, qui ne pouvaient se douter de ce qui se passait derrière leur porte, cherchaient une combinaison qui pût permettre à Péan et à sa femme de sortir de l'auberge. Or, Varin et Maurin venaient de décider d'user de leur influence auprès du gouverneur, et ils espéraient que les deux prisonniers obtiendraient la permission de poursuivre leur voyage. Pour écarter tout soupçon, on convint de représenter à M. de Vaudreuil que Péan et sa femme se rendaient aux Trois-Rivières dans les intérêts de la colonie. Nul doute qu'on arriverait à convaincre le gouverneur qui ferait lever la consigne. Alors Péan et sa femme remonteraient dans leur berline, celle-ci prendrait la direction des Trois-Rivières ; mais sitôt la nuit venue, et après le départ de M. de Vaudreuil pour la rivière Jacques-Cartier, la berline rebrousserait chemin et à toute allure gagnerait Québec, où Monsieur de Ramezay recevrait le message assez tôt pour livrer la ville avant que Lévis eût songé à marcher sur la capitale pour la débloquer.

Donc Victor Varin, trésorier-royal, et François Maurin, l'un des factotums de Cadet, qui, depuis le commencement du Siège de Québec, agissait comme secrétaire du gouverneur en lieu et place d'Élisée Perrault qui durant trois ans avait été le secrétaire particulier de M. de Vaudreuil, mais qu'on avait nommé commissaire aux milices canadiennes, oui, Varin et Maurin feraient pression sur M. de Vaudreuil pour obtenir la liberté de Péan et de sa femme. Quant à Guillaume Estèbe, il s'était abstenu de se mêler à l'affaire, prétextant qu'il était membre du Conseil d'administration colonial dont M. de Vaudreuil était le chef et que d'user de

son influence en cette matière pouvait paraître étrange et susciter des soupçons sur l'honorabilité de sa personne.

Ici, notre lecteur se trouve en présence de trois créatures de Bigot et de Cadet que ces derniers avaient réussi par leurs intrigues à placer dans l'entourage immédiat du gouverneur de la colonie. Et ces trois créatures avaient reçu instructions d'espionner le gouverneur dans tous ses gestes, de retenir toutes ses paroles, d'épier même sa pensée intime s'il était possible. En plus, chaque fois que M. de Vaudreuil devait prendre quelque décision importante qui ne fût pas d'accord avec les idées ou les projets de l'intendant-royal, chaque fois qu'il émettait des opinions dans les conseils de guerre, ces hommes devaient s'ingénier à lui souffler pour ainsi dire les idées et les décisions du grand maître, l'Intendant-royal. Ils étaient en outre chargés, avec d'autres comparses, d'écarter savamment tous les fâcheux qui pourraient approcher le gouverneur pour l'inciter à émettre des directions qui seraient opposées aux visées de la compagnie Bigot et Cadet. Et cela nous suffit déjà pour nous montrer en quelles serres se trouvait pris, sans qu'il en eût conscience, le chef de la Nouvelle-France. Et ces hommes, bien que venus de la plus basse roture, possédaient tous les talents pour jouer impeccablement cette ignoble comédie de serviteurs dévoués à la cause du roi et à celle de la Nouvelle-France.

Le plus dangereux de tous ces comparses était bien Varin. Petit, chétif et malingre, d'un esprit jovial, la lèvre mince toujours tordue par un sourire benêt, le menton plat et mince s'avançant sous la lèvre inférieure en forme de truelle et agrémenté d'un tic qui faisait aller ce menton de haut en bas, telles ces barbiches postiches collées au menton des clowns et qui battent comme des

ailes de chauve-souris, toujours courbé, humble, le regard noir voilé mais perçant, la parole onctueuse, la mine flagorneuse. Varin n'avait nul air d'importance, et on l'aurait plutôt pris pour un de ces serviteurs obséquieux, serviles, et d'une probité telle qu'on eût été tenté de lui confier la garde de son âme. Plein d'humour masqué de caricature, esprit délié, Varin ne s'insurgeait jamais contre les remontrances, les rebuffades, les colères ou les menaces ; il souriait niaisement, faisait tiquer son menton en truelle puis, quand l'orage était passé, il jetait un mot d'esprit qui semait le rire autour de lui. Pour cet être qui avait l'air si misérable M. de Vaudreuil s'était épris de pitié, puis cette pitié était devenue de l'amitié, et Varin avait profité de l'occasion pour s'infiltrer tout à fait dans la confiance du gouverneur. Naturellement Varin avait mené son jeu rapidement, car, pauvre comme il était, il avait voulu avoir lui aussi sa part des biens du roi et de la colonie. Il ne lui avait donc fallu que cinq années d'escroqueries, de comédies honteuses jouées jour et nuit pour faire passer à son crédit chez un banquier de Bordeaux, complice de la bande, quelque deux ou trois millions de bonnes livres françaises, sans compter un énorme et riche butin en pelleteries, bijoux, mobiliers, tableaux, et certaine quote-part dans les exploitations commerciales du temps, butin qui, réalisé en monnaie, eût formé à lui seul un autre million.

Guillaume Estèbe, homme précieux, avec la mine d'un magistrat de la plus scrupuleuse honorabilité, grand, imposant, sévère, richement paré et affectant les manières dignes de ces gentilshommes de la Réforme, Guillaume Estèbe, sorti on ne sait d'où, mais tiré à la ficelle par Bigot, le grand tireur, avait, pas moins rapidement que Varin, entassé quelque part à Paris une certaine fortune qui avait été par la suite transformée en bonnes proprié-

tés foncières. Et Guillaume Estèbe, qui n'avait perçu que des appointements de huit ou dix mille livres durant quelques années seulement, avait réussi ce coup de maître, en tirant fortement la corde, de tourner environ cent milles livres de salaire en un certain deux millions et cela sans s'être serré le ventre, car Estèbe, comme Cadet et Péan, adorait la bonne chère, le luxe et les plaisirs.

Enfin, François Maurin, commis quincaillier à raison de deux cent cinquante livres annuelles d'appointements, passe tout à coup commissaire de ventes aux abattoirs de Maître Cadet, seigneur-boucher, puis dans le sillage de ce dernier arrive au poste de factotum du grand munitionnaire. Mais intelligent, actif, dévoré d'ambitions, Maurin se livre aux études, s'instruit, et finit par devenir un personnage ; si bien qu'il ne lui faut que de 1756 à 1760 pour s'assurer sa vieillesse d'un petit million. François Maurin, Pénissault et Jean Corpron représentèrent une triple-entente dans l'entente-maître de Bigot, Cadet et Deschenaux. Et que penser, quand les destinées d'un pays sont entre les mains de tels hommes !

Que notre lecteur nous pardonne ces portraits, nous les avons jugés nécessaires afin de lui mieux faire voir les véritables maîtres du Canada avant la cession du pays à l'Angleterre. Et combien d'autres du même calibre remplissaient les rangs du fonctionnarisme du temps ! Les deux tiers, pour ne pas dire les quatre cinquièmes des fonctionnaires formaient la brigade de Bigot, et ces hommes n'obéissaient qu'à l'intendant ou à son âme damnée, Descheneaux. Et s'il n'y eut eu que cette bande de fonctionnaires … mais tout le commerce, à part quelques rares exceptions, suivait la danse, si bien qu'il n'existait plus en 1759 qu'une

formidable compagnie que dirigeait le grand maître… François Bigot !

Donc, Varin et Maurin avaient résolu de se servir de leur influence pour amener M. de Vaudreuil à lever la consigne contre Péan et sa femme ; seulement, pour atteindre au succès de leur démarche il leur faudrait prendre le gouverneur à l'écart, pour qu'il n'eût pas à subir l'influence adverse d'un Bougainville ou d'un Vaucourt.

Mais quelle ne fut pas l'immense stupeur de ces personnages, lorsque, en voulant se retirer, ils virent la porte barrée par quatre soldats, le fusil en arrêt et la baïonnette au clair.

Péan poussa un formidable juron.

Estèbe de son air magistral, de sa voix grave et posée, demanda aux soldats :

— Que signifie, messieurs ?

Varin souriant, secouant son menton en même temps que son jabot de dentelle, pivota vers M Péan et dit, en nasillant :

— Pardon, madame ! c'est de la « fantasserie » seulement !

Mais on avait beau se fâcher ou rire, les « fantassins » de Bougainville demeuraient là quand même, solides et déterminés.

François Maurin, croyant que sa position de secrétaire de M. de Vaudreuil pourrait avoir quelque prestige cria :

— Soldats, je suis le secrétaire de M. le Gouverneur… place !

Les baïonnettes demeurèrent fixes et les bras qui les tenaient rigides.

Varin se remit à rire, puis à son tour marcha contre les factionnaires.

— Mes amis, dit-il en souriant, regardez-moi et veuillez reconnaître le trésorier-royal c'est-à-dire celui même qui est le dispensateur de votre solde trimestrielle !

— On ne passe pas ! dit sourdement un soldat.

Varin ricana longuement, recula et aspira fortement une prise de tabac.

— Par Notre-Dame ! jura Péan en tirant sa courte épée, je saurai bien passer, moi !

Comme un tigre enragé il bondit, l'épée haute. La lame heurta violemment les baïonnettes et se brisa.

— Ah ! malheur… gémit Varin, une si belle lame !

Péan la jeta à la face des gardes qui l'esquivèrent.

Mais le bruit de l'acier avait attiré l'attention générale de l'auberge.

L'instant d'après Bougainville et Jean Vaucourt paraissaient.

— Ah ! ça, dites-moi donc, mon cher Bougainville, s'écria Varin, tenez-vous tellement à nos existences que vous ayez l'amabilité de poster à notre porte des gardes qui empêchent l'entrée de meurtriers ? Ma foi, je veux vous serrer la main.

Sur un geste de Vaucourt les gardes s'écartèrent, et le capitaine répondit froidement :

— Monsieur Varin, je vous fais mes excuses. C'est moi qui ai aposté ces gardes dans l'unique dessein de préserver la vie de Madame et de Monsieur.

Et il désignait Péan et sa femme, ahuris tous deux, et pleins de fiel et de haine.

Les paroles du capitaine produisirent une stupeur générale.

Un moment, Varin échappa son sourire, une inquiétude le saisit.

— Monsieur, dit-il à Vaucourt, dites-moi si monsieur le gouverneur est encore en bas.

— Il est en bas, monsieur.

Varin s'inclina et, suivi de ses deux associés, prit le chemin de la salle commune.

Voyant la porte libre, Péan voulut sortir à son tour ; mais les factionnaires reprirent aussitôt leur poste et il se trouva devant la pointe des baïonnettes.

— Par l'enfer ! cria-t-il à Bougainville, votre conduite, monsieur, devient tout à fait outrageante !

— Hélas monsieur ! sourit Bougainville. Je le regrette beaucoup pour Madame qui a eu l'amabilité de m'offrir l'hospitalité hier, mais ce sont des ordres, et aux ordres un soldat doit se plier.

Et s'inclinant avec une parfaite aisance, il se retira Jean Vaucourt le suivit.

— Monsieur ! clama Péan ivre de rage.

— Est-ce moi que vous appelez ? demanda Jean Vaucourt en s'arrêtant.

— Vous, oui. Je veux vous dire ceci : depuis un instant je comprends que vous êtes celui qui dirigez contre nous cette conduite injurieuse, et je vous somme de faire retirer ces gardes, sinon…

— Sinon ? répliqua froidement Vaucourt.

Péan jeta un cri de fureur, et avec force il renvoya la porte dans son cadres.

Bougainville et Vaucourt échangèrent un sourire et descendirent en bas.

16

Varin, Estèbe et Maurin trouvèrent monsieur de Vaudreuil en train d'écrire dans la salle commune. Quelques officiers, non loin de là, s'entretenaient à voix basse.

— Ah ! ah ! fit le gouverneur en posant son regard sur Maurin, j'ai précisément besoin de vos services, monsieur.

— Excellence, répondit Maurin, je suis à votre disposition.

Il se pencha à l'oreille de Varin et murmura :

— Faites mine de rien et allez respirer l'air du jour ; je me réserverai un entretien avec le gouverneur une fois que notre travail sera terminé.

Varin et Estèbe s'éloignèrent.

Déjà Maître Hurtubise faisait les apprêts du déjeuner, et toute la domesticité besognait de son mieux.

Sur la place de l'auberge se pressait toujours la même foule de paysans et de villageois, mais nul indien ne s'y mêlait ce jour-là.

Toute cette journée fut tranquille à l'extérieur de l'auberge comme à l'intérieur où M. de Vaudreuil travaillait.

L'unique incident qui parût intéresser quelque peu la foule, fut la venue d'un forgeron qui se mit en train de réparer la voiture de Péan.

Puis vers les quatre heures ce furent les préparatifs de départ de la diligence qui reçut ordre de rebrousser chemin, puis du gouverneur et de sa suite. Les cochers se lançaient des appels, juraient, rangeaient leurs chevaux de chaque côté des timons des berlines. Les cavaliers de l'escorte faisaient caracoler leurs montures au travers de la foule du peuple, qui, pour ne pas être écrasé, s'écartait prestement. Les voyageurs venus par la diligence deux jours auparavant, remontaient en voiture. Le postillon chargeait ses colis aidé de quelques villageois. Et durant l'heure qui suivit l'animation fut intense. Dans la cour des écuries des chiens à la chaîne hurlaient, des valets allaient et venaient, couraient, criaient, gesticulaient. Les chevaux qu'on bridait piaffaient rudement, renâclaient ou hennissaient, tandis que des fenêtres ouvertes des cuisines arrivaient des cliquetis d'ustensiles, de casseroles et de vaisselles que dominaient les commandements brefs et sonores de Maître Hurtubise. Parfois le rire gai d'une servante traversait tous ces bruits, toute cette animation.

Rentrons dans l'auberge pour assister à une petite scène qui allait bientôt s'y passer.

Maurin et Varin n'avaient pas réussi à faire lever la consigne qui maintenait Péan et sa femme prisonniers dans leur appartement. M. de Vaudreuil n'avait pas voulu intervenir.

— Ah ! messieurs, avait-il répondu, je suis bien désolé, mais je n'y peux rien. Et moi-même ne devrai-je pas tout à l'heure demander un laisser-passer au capitaine Vaucourt pour que je puisse gagner ma voiture ? Messieurs, voyez le capitaine Vaucourt !

Les deux subalternes sentirent l'ironie qu'il y avait dans les paroles du gouverneur, et comprirent qu'il serait inutile d'insister. Quant à demander tel laisser-passer à Jean Vaucourt en faveur de Péan, ils savaient que ce serait là encore vaine démarche, car ces deux personnages savaient que le capitaine Vaucourt ne les tenait pas en très sainte estime.

Alors, que faire ?

Ils étaient tous deux fort inquiets, redoutant que Péan, pour se tirer du piège, ne se fit accusateur et ne devint un danger pour eux-mêmes et toute la bande dont ils faisaient partie. Ils décidèrent, tout en allant faire leurs adieux aux prisonniers, de leur donner les meilleurs encouragements et leur laisser quelque faible espoir.

Mais ces encouragements ne parurent pas faire l'affaire de Péan.

— Mes amis, dit-il, je vous remercie de l'aide que vous avez bien voulu m'offrir, et puisque vous ne pouvez rien, je vous prie d'aller prévenir le gouverneur que je désire lui parler.

Estèbe se fit le porteur de ce message.

M. de Vaudreuil acquiesça à la demande du prisonnier.

— Eh bien ! monsieur, dit Vaudreuil à Péan, après s'être incliné devant M Péan dont les forts beaux yeux étaient tout pleins de larmes, veuillez me dire ce qu'il m'est possible de faire pour vous.

— Excellence, répondit Péan sur un ton bourru, on m'empêche de remplir pour M. l'Intendant une mission fort importante auprès de M. de Bréart aux Trois-Rivières, et cette mission, je dois vous le déclarer, concerne les affaires du pays. Je vous prie donc de faire cesser de suite l'odieuse comédie qu'on se plaît à jouer à nos dépens !

Vaudreuil ne parut pas froissé par le ton plutôt impératif de Péan. Il répliqua froidement :

— Ah ! vous vous dirigez vers les Trois-Rivières pour une mission importante de la part de Monsieur l'intendant ? C'est bien, je vais de suite conférer avec le capitaine Vaucourt et Monsieur de Bougainville.

Sans plus le gouverneur retourna à la salle de l'auberge où il fit appeler Vaucourt et Bougainville pour leur soumettre la communication de Péan.

— Excellence, dit Vaucourt, il serait dangereux pour le salut de la colonie de les laisser partir avant que notre ami Flambard ne soit revenu. Je tiens à vous informer qu'un individu à la solde de Péan et plusieurs gardes ont mystérieusement disparu hier pour une destination inconnue. En outre deux autres individus mais à qui je ne saurais me confier entièrement, bien qu'ils se soient conduits durant la bataille des Plaines mieux que les plus braves

soldats du roi, ont aussi mystérieusement disparu la nuit dernière.

— Quels sont ces hommes ? demanda Vaudreuil.

— Le premier se nomme Foissan.

— J'ai entendu parler de cet homme comme un trafiquant clandestin d'eau-de-vie.

— Oui, Excellence, mais il est autre chose aussi que je ne pourrais spécifier.

Le gouverneur, qui détestait les intrigues répliqua durement :

— C'est bon, capitaine, je ne veux pas contrebarrer votre méfiance et encore moins nier votre loyauté au roi et à la colonie. Mais s'il est vrai que Monsieur Péan a une mission à remplir, de même que nous avons les nôtres, nous ne pouvons l'en empêcher sans injustice. D'ailleurs, je suis fatigué de ce jeu de colin-maillard. Laissez-le donc aller en liberté. Mais rien ne vous empêche de prendre vos précautions, et vous pourrez le faire escorter de quelques cavaliers de Monsieur de Bougainville.

L'ordre venait de trop haut pour que Vaucourt s'entêtât.

Toutes les issues de l'auberge furent aussitôt dégagées.

Péan et sa femme bondirent de joie, et leur berline, réparée par le forgeron, fut vivement attelée et vint se ranger près de la véranda avant celle du gouverneur.

Hautains et arrogants, Péan et sa femme s'y installèrent commodément. Mais lorsque huit cavaliers de Bougainville vinrent se poster de chaque côté des portières, Péan jeta un cri de colère. Il

bondit hors de la voiture et courut à M. de Vaudreuil qui se trouvait dans la salle de l'auberge.

— Excellence, cria-t-il, il semble qu'en dépit de vos ordres la comédie se continue, on vient de placer huit cavaliers pour nous faire escorte ! Que veut dire cet espionnage ?

Vaudreuil se leva avec vivacité, et la colère cette fois le fit trembler. Et il allait parler plus haut que le sieur Péan, lorsque sur la place se produisit un tintamarre effrayant de cris de joie ou de peur, de jurons retentissants, de piaffements, de hennissements, et les chiens dans la cour des écuries se mirent à hurler de plus belle. Mais aussitôt sur tous ces bruits un juron bien connu et lancé par une voix très nasillarde vola :

— Par les deux cornes de Lucifer !...

C'était Flambard.

Toute l'auberge parut bouleversée par ce cri.

Une voix de femme jeta une clameur terrible. Péan qui avait reconnu cette voix, poussa un rugissement de fauve.

— On égorge ma femme ! dit-il.

Et il se rua vers sa voiture.

M. de Vaudreuil, sa suite, ainsi que Bougainville et Jean Vaucourt suivirent Péan sur la véranda, et voici ce que vit tout ce monde en émoi.

Flambard... oui, mais Flambard tout déchiré, couvert de poussière et de sang, Flambard qui, aidé de Pertuluis et Regaudin rugissant comme deux tigres, saisissait les chevaux de Péan, les ar-

rachait de leur timon et les confiait aux deux autres grenadiers ; puis il grimpait sur le siège, empoignait le cocher et le lançait sur la route ou le pauvre diable alla s'aplatir tout meurtri… Et tout cela se passait pendant que le peuple autour criait, hurlait, trépignait, se bousculait, et tandis que les cavaliers de La Rochebaucourt, qui voulaient imposer l'ordre, étaient assaillis par une nuée de pierres lancées par la tourbe rugissante, et tandis qu'une femme à l'intérieur de la berline se pâmait d'épouvante.

Déjà Flambard sautait en bas du siège, se précipitait dans l'intérieur de la berline, saisissait la belle madame comme un paquet quelconque, la soulevait dans ses bras et grommelait :

— Vous, belle dame, vous demeurerez en cette auberge jusqu'à certain ordre ultérieur.

Et Flambard, avec son fardeau, se jeta sur la véranda ; d'un coup de genou renversa Péan qui se trouvait sur son passage, et, passant comme un bolide, troua la masse humaine devant lui, bouscula même M. de Vaudreuil qui n'avait pu s'écarter assez tôt, et alla déposer M Péan évanouie sur une table de la salle commune, ordonnant à deux serviteurs :

— Veillez-moi ça, vous autres !

Il rebondit vers la véranda au moment où sur la place agitée retentissaient ces cris :

— Place, ventre de diable !

— À mort, biche de bois !

— Taille en pièces !

— Pourfends et tue !

C'étaient Pertuluis et Regaudin qui repoussaient les cavaliers et conduisaient aux écuries les chevaux de Péan.

Revenu sur la véranda comme un coup de vent, Flambard se jeta sur le sieur Péan qui se relevait de sa chute, le saisissait et l'emportait dans l'auberge.

Mais avant qu'il eût atteint le seuil de la porte, une main se posa sur son épaule, et une voix bien connue du spadassin prononça ces paroles :

— Ah ! ça mon ami, que voulez-vous en faire ?

Flambard reconnut Vaucourt, sourit largement et répondit :

— Je veux seulement le fourrer dans une cage quelconque, lui et sa péronnelle, pour que ni l'un ni l'autre ne m'échappent d'ici trois jours.

Vaudreuil, blême et courroucé, intervint à son tour.

— Inutile monsieur, proféra-t-il avec sévérité, Monsieur Péan et sa dame ont liberté de poursuivre leur route.

Disons que le gouverneur commençait à craindre de s'attirer de vives représailles de la part de l'intendant Bigot.

— Ah ! sourit Flambard sans se troubler. Ceci, Excellence, est votre ordre, n'est-ce pas ?

— Sans doute ! répliqua Vaudreuil avec hauteur.

— Mais n'avez-vous pas dit que dans les choses de la guerre dorénavant Monsieur de Lévis pourrait seul ordonner ?

— J'avoue que je l'ai dit, répondit Vaudreuil étonné.

— En ce cas, Excellence, je vous prie de m'excuser, ordre de Monsieur de Lévis, général en chef !

Et Flambard, avec Péan dans ses bras, se rua de nouveau dans l'intérieur de l'hôtellerie, jeta son fardeau sur le parquet, appela deux autres serviteurs et dit :

— Gardez-moi ce cochon !

Il fit volte-face, traversa la véranda et d'un bond prodigieux sauta sur le siège de la berline et debout, dominant tout le tumulte sur la place, il fit un grand geste avec un juron familier :

— Par les deux cornes de Satan !...

Toute la place, surprise, s'immobilisa. Les cavaliers et le peuple qui s'étaient un moment chamaillés apaisèrent leur courroux, et tout le monde prêta l'oreille à la voix de Flambard.

— Sujets du roi de France, clama le spadassin, réjouissez-vous ! Le brave chevalier Marquis de Lévis prendra demain la conduite de l'armée et marchera sur Québec pour en chasser les Anglais ! Vive le chevalier de Lévis !

Dans les airs il lança triomphalement son tricorne troué par les balles.

— Vive le chevalier de Lévis ! rugit la foule enthousiasmée.

Ayant rattrapé son tricorne, Flambard le lança de nouveau dans l'espace en rugissant :

— Vive le roi de France !

— Vive le roi ! imita la foule joyeuse.

— Vive son Excellence Monsieur le Gouverneur ! reprit Flambard de sa voix qui emplissait l'espace sonore.

La foule jeta un vivat étourdissant.

Mais cette fois Flambard avait manqué de rattraper son tricorne, et, perdant l'équilibre, il culbuta en bas de la berline et roula dans la poussière.

Un rire énorme partit des spectateurs de cette scène.

Mais vite Flambard se releva, jura un terrible « Cornes du diable », et sauta de nouveau sur le siège du conducteur de la berline. Puis il tira sa rapière et se prit à la faire tourner au bout de ses doigts… La lame tournait avec une rapidité vertigineuse, elle sifflait, étincelait. Puis il la lançait dans l'air la reprenait du bout de ses doigts où elle se remettait à tourner, pour encore reprendre la route des airs et redescendre et retourner… Ébahi, le peuple applaudissait.

Puis les deux voix réunies de Pertuluis et Regaudin poussèrent ce vivat :

— Vive Maître Flambard !…

Un tonnerre répondit et roula jusqu'aux échos lointains et étonnés…

17

On se rappelle que, la veille de ce jour, Foissan et ses gardes avaient profité de l'arrivée du gouverneur et de l'excitation qui

avaient suivi pour quitter l'auberge et le village de la Pointe-aux-Trembles. Ils avaient convenu d'aller se poster sur un point de la route des Trois-Rivières, y attendre le passage de Flambard et tuer sans pitié ce dernier.

Foissan et ses gens se trouvaient déjà dans la cour des écuries, lorsque le gouverneur et son cortège entrèrent dans le village. Le soir tombait. Aux écuries et dans la cour de nombreux valets allaient çà et là accomplissant leur besogne routinière.

Foissan avait dit aux gardes :

— Dès que la brunante sera venue et après que tous les serviteurs seront rentrés dans l'auberge, nous nous mettrons en route.

L'arrivée du gouverneur allait favoriser ses desseins. En effet, aux cris et aux acclamations du peuple, les valets d'écurie, curieux, se précipitèrent vers la place de l'auberge sans se préoccuper ni de Foissan ni de ses gardes.

— Bon ! sourit Foissan. Nous n'avons plus à attendre qu'un quart d'heure ou vingt minutes !

Lorsque le De Profundis eut été récité, et peu après que M. de Vaudreuil eut pénétré dans l'auberge avec sa suite et au moment où le peuple se dispersait pour regagner ses foyers, Foissan donna l'ordre du départ.

Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que deux grenadiers, à demi ivres, sortaient de l'auberge et gagnaient les écuries : c'étaient Pertuluis et Regaudin. Ils entendirent, apporté par les échos du soir, le galop rapide de la troupe des gardes. S'imaginant que c'étaient des fuyards quelconques et des ennemis,

stimulés par l'eau de vie, animés d'idées batailleuses, ils décidèrent de se lancer à la poursuite de ces fuyards.

Mais expliquons comment les deux grenadiers étaient sortis de l'auberge.

On se rappelle aussi qu'avant son entrée dans l'auberge M. de Vaudreuil avait ordonné, en signe de deuil, de cesser toutes réjouissances ; aussi, lorsqu'il fut entré, se trouva-t-il dans la salle commune deux buveurs qui parurent fort gênés par la présence de Vaudreuil, et ces deux buveurs étaient nos deux plus brillants amis. Pertuluis et Regaudin jugèrent prudent de se retirer. De suite ils gagnèrent la porte de sortie que gardait un lieutenant de Bougainville. Comme ils titubaient énormément, le lieutenant hésita à leur accorder un permis de sortir. Ce que voyant, Pertuluis dit, zézayant d'ivresse :

— Ah ! ça, mon p'tit, tu dois ben savoir qu'on est des copains au brave capitaine Vaucourt qu'on a fait partie de l'armée de Monsieur de Bougainville, et qu'enfin, pour ta persuasion, on est des bobichauds à monsieur Maître Flambard que le grand diable du grand diable cornu, biscornu et recornu ne saurait étouffer jamais, attendu…

Le grenadier fut interrompu par un hoquet, ricana niaisement et reprit :

— Oui, attendu, mon p'tit, que le sieur de Regaudin et le chevalier de Pertuluis ici présentement parlant, ne pouvaient pas passer la nuit ici céans cette auberge sans qu'on leur permît tout au moins d'aller faire leur pipi, ventre-de-diable !

Le lieutenant les laissa passer.

Et, maugréant, caracolant, hoquetant, se tenant du coude, les deux grenadiers se dirigèrent vers les écuries.

— Quelle soûlade tout de même ! bégayait Pertuluis.

— Biche-de-biche ! zézayait Regaudin, ce qu'on était en train de se rattraper, Pertuluis !

— J'en ai la bédaine à l'envers, Regaudin !

— J'en ai les jambes toutes ébauhies, Pertuluis !

Et Regaudin faillit s'allonger de tout son long.

— Quoi ! se mit à rire Pertuluis, vas-tu faire naufrage ?

— Hélas ! je ballotte, je tangue, je roule… Biche-de-bois ! une vraie tempête et que le cœur me sort du ventre et que mes tripes s'étirent de trois aunes tout au moins !

— Eh bien ! ventre-de-roi, tourne la canette et coule, mon vieux ; tu rempliras le barillet tantôt !

Regaudin étouffa d'un hoquet, chavira, s'appuya de l'épaule contre le mur de l'écurie où les deux amis venaient d'arriver.

— Non… bafouilla Regaudin, la canette ne tourne pas !

— Elle est peut-être bien rouillée ?

— J'sais pas, Pertuluis ; mais il vente toujours !

— Es-tu fol, Regaudin ?… Pas une brise…

— J'dis qu'il vente, biche-de-bois !

— J'dis qu'non !

— J'dis qu'si !

— Ah ! tu t'emberlucoques, s'écria avec dégoût Pertuluis.

— Hein Pertuluis ? Que dis-tu ? Répète cette injure, voir !

Et Regaudin se redressant avec colère mit le poing sous le nez de son compagnon.

— Regaudin, prends garde !

— C'est à toi de prendre garde, Pertuluis !

— Regaudin !...

— Pertu !...

Mais tous deux d'un commun accord se raidirent, tendirent l'oreille vers les bois, puis vers la route, et se regardèrent avec surprise.

Pertuluis souffla :

— Un galop endiablé... on fuit de ce côté !

— Des Anglais ! fit Regaudin.

— Des traîtres !

— Des maraudeurs !

— Enfourchons ! émit Pertuluis.

— Mais les rosses ?

— Là ! Pertuluis montrait des chevaux tout scellés dans l'écurie.

— Démarrons ! consentit Regaudin.

— Et courons après ceux qui s'épouffent comme sans dire bonsoir !

Sans avoir bien conscience de leurs actes et de leurs paroles, les deux grenadiers détachèrent deux chevaux de l'écurie, les tirèrent après eux dans la cour, franchirent une porte basse pratiquée au fond de la cour dans le mur qui l'entourait, et l'instant d'après s'élançaient à toute erre sur la route des Trois-Rivières, jetant leurs cris de guerre coutumiers :

— Taille en pièces !

— Pourfends et tue !

Ils chevauchèrent ainsi toute la nuit, risquant cent fois de se tuer net à des endroits où la route faisait de brusques détours en côtoyant de raides talus, ou de rouler en bas de profonds ravins et de s'y tordre le cou.

Et lorsqu'au petit jour ils s'arrêtèrent, épuisés, eux et leurs chevaux, mais dégrisés aussi, ils se trouvèrent sur un coteau fort boisé, désert et silencieux, ils se crurent égarés.

Moulus, brisés, malades, ils descendirent de cheval, s'assirent sur un arbre renversé pour demeurer mornes et abattus.

Longtemps ils restèrent ainsi.

Enfin, Pertuluis soupira fortement et murmura avec angoisse :

— Et pas un carafon, Regaudin !

— Non… pas le plus petit ! gémit Regaudin.

Non loin coulait l'onde bruissante d'un ruisseau. Pertuluis y alla en chancelant.

— Biche-de-bois ! lui cria son compagnon, tu ne vas pas t'abreuver de ce poison, j'espère ?

— Hélas, non ! Regaudin… Mais j'y vais pour m'y tremper la face et me la rafraîchir !

Peu après Pertuluis se penchait vers l'eau claire, limpide comme un pur cristal, et si fraîche… Il la regarda couler longtemps. Puis il sourit amèrement, se pencha encore et se mit à boire à longs traits, et cette aspiration fit un tel bruit qu'elle attira l'attention de Regaudin qui bondit jusqu'à son camarade, l'enleva par sa culotte brutalement et l'envoya loin du ruisseau, criant avec épouvante :

— Misérable, tu te damnes !

Pertuluis roula sur le dos, ferma les yeux et bégaya :

— Ah ! mon pauvre Regaudin j'étais si malade que je ne pouvais plus souffrir… j'ai préféré mourir !

Tout à coup à une certaine distance, plusieurs coups de feu retentirent qui, dans les échos sonores du matin, se répercutèrent comme des coups de tonnerre.

Pertuluis fit un saut et se trouva debout. Regaudin cria :

— Bataille !

Alors dans le subit silence qui suivit, les mêmes échos, à peine apaisés par la fusillade qui les avait troublés, apportèrent à heurter à une troupe qui arrivait au galop dans leur direction.

— Alerte ! cria Regaudin.

Tous deux se jetèrent à bas, tirèrent leurs rapières et barrèrent résolument la route.

La troupe s'arrêta net, et les deux grenadiers reconnurent Foissan et ses gardes.

Il y eut d'abord un moment de surprise de part et d'autre. Mais soudain Foissan tira un pistolet de sa ceinture et, le braquant sur Pertuluis, cria :

— Arrière… ou je tire !

Les deux grenadiers foncèrent l'épée haute en criant :

— Taille en pièces !

— Pourfends et tue !

Un coup de feu partit, une balle écorcha l'oreille gauche de Pertuluis, puis un choc se produisit…

Au milieu d'un flot de jurons, les deux grenadiers furent renversés, piétinés, meurtris, tant et si bien qu'il leur sembla que toute une armée leur passait sur le corps, ils pensèrent que leur dernière heure était venue. Et déjà la troupe de Foissan était loin que les pauvres diables demeuraient immobiles, mais vivants, sur le milieu du chemin.

Mais un rire strident et nasillard éclata soudain près d'eux. Les deux grenadiers se levèrent d'un seul bond et, ébahis, se trouvèrent nez à nez avec Flambard… Flambard déchiré, couvert de poussière, sanglant, qui avec son accent ironique, s'écria :

— Par mon âme ! amis grenadiers, quelle belle rencontre !

— Ah ! Ah ! fit Pertuluis tout suffoqué de se voir en présence du terrible spadassin, il parait donc que c'est vous que ces cuistres de gardes mousquetaient tantôt ?

— Non ! répondit en riant Flambard. Mais c'était ma monture. Pauvre bête ! Je passais avec elle sur le bord d'un haut ravin, et tout à coup han !... roule, boule et soûle ! Elle est là anéantie !

Et le spadassin avait fait le geste d'un éboulement.

— Oh ! oh ! fit Regaudin, et c'était un ravin profond ?

— Très profond, admit Flambard.

— Et votre quatre-vent a sauté dedans ? fit Pertuluis.

— Juste, et moi avec ! se mit à rire le spadassin.

— Non !... s'écria Pertuluis avec stupeur.

— Si ! dit Flambard. Vingt toises au moins. Ah ! je m'en souviens. Une chute inouïe, une dégringolade sans pareille, une tombée dans l'enfer peut-être, et v'lan, j'enfourche un saule... voyez ma capote !

— Oui, dit Regaudin avec compassion, elle est pas mal déchiquetée.

— Ainsi donc, ces bélîtres de Bigot vous ont poivré franc ? demanda Pertuluis.

— Ça ne se demande pas, reprocha Regaudin à son camarade, vois les quatre trous dans le bonnet de Monsieur.

Flambard examina son tricorne.

— C'est vrai, dit-il.

— Et ce sang ? interrogea Pertuluis. Car vous me paraissez avoir quelque chose de fracassé.

— Le sang de ma bête, sourit Flambard. Voyez-vous j'ai roulé avec, on a déambulé tous les deux dans les airs, on s'est embrassé, on s'est entretenu et on ne s'est lâché qu'au précieux saule.

— Si bien que ça été une vraie débauche ! remarqua Pertuluis.

— J'en suis tout soûl encore, partit de rire le spadassin. Mais dites-moi la truandaille ?

— Évanouie ! murmura Pertuluis.

— Même qu'elle nous a quelque peu passé sur le ventre ! gémit Regaudin en tâtant son abdomen endolori.

Les deux grenadiers, alors, racontèrent leurs aventures depuis le soir où le père Croquelin avait accepté leur escorte.

— Mais alors, s'écria Flambard ravi, pour vrai ou pour faux, vous êtes des amis à présent ?

— Pour vrai, tout plein, se mit à rire Regaudin. Voyez-vous on a déserté les cliquagnards !

— Fichtre ! exclama Flambard émerveillé. On la tope donc ? demanda-t-il aussitôt.

— En plein dans le battoir, répondit Pertuluis en tendant sa main de géant.

Un trio de rires s'éleva dans l'espace.

Puis sérieux cette fois, Flambard reprit :

— Et vous dites, amis grenadiers, que le gouverneur est à la Pointe-aux-Trembles, ainsi que Péan, ainsi que… Mais alors pas de temps à perdre, camarades. En route ! Ordre du général Monsieur de Lévis !

Et vu que le spadassin se trouvait sans monture, il sauta en croupe avec Regaudin, et les trois grenadiers prirent à toute allure le chemin de la Pointe-aux-Trembles.

Et nous savons comment ils y arrivèrent.

18

Le tapage créé par l'arrivée de Flambard à l'auberge de « La Cloche d'Argent. » avait joliment bouleversé les esprits. Le gouverneur lui-même s'était trouvé décontenancé. Le geste de bravade et de maître à la fois accompli par notre héros n'avait pas laissé que de choquer la dignité de M. de Vaudreuil : mais homme d'esprit et reconnaissant qu'il avait par son message à M. de Lévis donné à ce dernier tous les pouvoirs dans les choses de la guerre, il avait donc dû accepter et se soumettre à une situation qui l'avait humilié. Néanmoins, il ne pouvait en garder rancune à Flambard dont il connaissait le dévouement presque fanatique à la cause royale, et dont il savait le caractère bouillant, l'esprit ferrailleur, mais dont il reconnaissait surtout l'étrange prestige auprès du roi Louis XV. Mais ce prestige ne l'étonnait pas outre mesure, car il savait que les rois avaient souvent exprimé quelque admiration et eu certaines complaisances pour certains de leurs sujets issus de la plèbe, qui, par leur dévouement à la monarchie, leur fidélité, leur bravoure et leur audace, avaient

réussi à se créer une autorité populaire que ces rois s'étaient plu à reconnaître et à supporter. Et combien de ces héros populaires ont été parmi les peuples plus admirés et plus estimés que maints chefs de nations ! Caprice de foule médusée ? Peut-être !... N'empêche que ces héros continuent de vivre dans la mémoire des peuples avec plus d'éclat que les plus grands politiques et les plus grands bienfaiteurs de l'humanité !

Dans le cas présent, si M. de Vaudreuil s'était trouvé humilié et choqué, c'était de voir son autorité combattue à la face même du peuple. Et pour ne pas subir plus longtemps la supériorité que prenait sur ce peuple le spadassin, il partit aussitôt pour la rivière Jacques-Cartier où, comme Flambard le lui avait annoncé, se dirigeait en toute hâte M. de Lévis.

De son côté Bougainville avait reçu ordre de Lévis de se tenir prêt à joindre l'armée lorsque, dans trois ou quatre jours, elle reviendrait pour marcher au secours de Québec, et il était parti en même temps que le gouverneur pour retourner à son camp du Cap Rouge !

Il ne resta plus à l'auberge que Péan et sa femme, nos amis Jean Vaucourt et Héloise de Maubertin, Flambard et les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin, et quelques paysans et villageois.

Flambard, certain que la ville ne serait pas rendue avant le retour du chevalier de Lévis, vu qu'il tenait les deux traîtres, décida d'attendre le général à la Pointe-aux-Trembles, malgré qu'il eût un message pour M. de Ramezay. Mais notre héros voulait veiller sur ses prisonniers, certain qu'ils étaient en possession d'un faux

message, et les voulait confondre en la présence du nouveau général.

Péan et sa femme avaient été renfermés de nouveau dans leur appartement, et derrière leur porte Flambard avait aposté deux serviteurs de la maison qu'il avait armés de pistolets avec cette recommandation :

— Si, mes amis, ces deux prisonniers tentaient de s'échapper, tirez et ne les manquez pas !

Et Péan et sa femme avaient entendu et compris cet ordre.

Puis, le soir étant tout à fait venu, la paix s'était faite de toutes parts : l'auberge demeurait presque silencieuse et, dehors la place était déserte.

La nuit fut tranquille. Outre les deux serviteurs placés contre la porte des prisonniers, Pertuluis et Regaudin furent chargés de veiller leurs fenêtres dehors à tour de rôle.

Le lendemain, 16 septembre, la température avait pris un air maussade. Le firmament était nuageux et au-dessus du fleuve planait un épais brouillard. Il faisait un froid d'automne humide, un de ces froids qui pénètrent jusqu'aux moelles et glacent. Et dans ce décor sombre l'image de la Nouvelle-France présentait un aspect de désolation qui comprimait le cœur.

Dès les huit heures de cette matinée, et malgré le brouillard et la froidure, des paysans et des villageois, hommes, femmes, enfants, accoururent à l'auberge où les attirait fort curieusement la personnalité de Flambard. Mais au lieu de se poster sur la place de l'auberge que balayait un grand vent de l'est, ils envahirent la salle commune dans laquelle régnait une réjouissante chaleur.

L'animation fut vite à son comble et l'entrain, conduit par Flambard et ses deux grenadiers, y prit une allure fantastique. Mais Flambard était surtout le point de mire des paysans et villageois. On s'amusait énormément à ses vives réparties, ses jurons, ses gestes de matamore, et surtout à son franc-parler lorsqu'il discutait les affaires du pays. Et il n'y allait pas de main-morte quand il s'agissait de répartir la justice, de rendre à chacun son dû, de blâmer ou louanger. Son air jovial, son sourire confiant, sa désinvolture plaisaient. Il trouvait un énorme plaisir à bavarder avec les plus humbles et les plus ignorants. Et grand seigneur, il offrait tournées et tournées toujours à la santé de la France et du roi.

Àneuf heures l'auberge était toute remplie d'une foule joyeuse et bruyante.

Maître Hurtubise et ses serviteurs ne suffisaient pas à servir les eaux-de-vie et les vins commandés par le spadassin. Et encore s'il eût été seul à faire de telles libéralités ? Mais non, il avait près de lui deux rudes concurrents, Pertuluis et Regaudin.

— Ventre-de-roi ! amis et camarades, hurlait Pertuluis, il importe que nous nous rattrapions un tantinet !

Et, frappant la table de son poing énorme il vociférait :

— Vingt carafons, maître Hurtubise !

Lui et Regaudin jetaient avec ostentation des poignées de pièces d'or dont s'émerveillait la paysannerie. Ah ! si le père Raymond et sa pauvre vieille étaient sortis de la tombe pour voir ainsi rouler leur fortune amassée avec tant de peine !

Flambard lui-même commençait à s'étonner des largesses des deux grenadiers et à se demander où diable ils avaient bien pu

déterrer leur trésor.

Une fois il s'écria en riant largement :

— Par ma foi ! amis grenadiers, auriez-vous par hasard soufflé sa caisse à ce cher Monsieur de Péan de la Péanterie.

Demi ivres Pertuluis et Regaudin éclatèrent d'un rire formidable.

— Monsieur Flambard de la Flambarderie, répondit Regaudin avec une politesse exagérée, nous avons peut-être oublié de vous instruire du fait que nous avons hérité d'un pauvre vieux mendiant de la Mendianterie qui, riche à foison, le fripon, nous a appelés à son chevet lors de sa dernière agonie, et nous a priés de nous faire ses généreux héritiers et légataires, ce à quoi nous n'avons pu nous soustraire, tout modestes que nous sommes !

Il y avait tellement d'humour et d'ironie joyeuse dans cette répartie que tout le monde se mit à rire aux plus grands éclats. Et naturellement, tout le monde aussi parut se contenter de cette explication relative à la provenance de tant de louis d'or, qui ruisselaient entre les doigts des deux grenadiers comme des lingots en fusion.

Le moins heureux n'était pas Maître Hurtubise qui, depuis trois jours faisait des affaires à le rendre malade. M. de Vaudreuil, à lui seul avant son départ, avait jeté sur une table et sous les yeux éblouis de l'aubergiste une bourse si lourde et si carillonnante qu'il pensa faire un rêve. De son côté Bougainville avait remis à Maître Hurtubise une autre bourse qui n'était pas loin de rendre des points à celle de M. de Vaudreuil, car l'auberge avait

dû pourvoir aux besoins de ses cinquante cavaliers et leurs chevaux…

Enfin, Jean Vaucourt, avait dit à l'aubergiste :

— N'épargnez ni les soins ni les attentions à l'égard de Madame Vaucourt, le tout vous sera largement rétribué.

Les Péan eux-mêmes s'étaient montrés d'une belle générosité.

Or, après tout cela, voici que Flambard et les grenadiers Pertuluis et Regaudin se plaisaient à faire couler de vrais ruisseaux d'or. Décidément comme le pensait l'heureux aubergiste, la vie avait encore quelque chose d'attrayant, bien que les Anglais fussent tout près de là, comme une menace terrible à la prospérité d'un chacun et de tous !

Vers les midi, au moment où tout le monde s'apprêtait à prendre place à une immense table que Flambard avait fait dresser dans la salle commune, afin qu'il fût joyeusement festoyé à l'honneur de M. de Lévis, le nouveau chef de l'armée, et que d'avance on se réjouit à la victoire prochaine dont on rêvait déjà, dehors, sur la place déserte, froide et nuageuse, résonnèrent soudain les sons clairs et joyeux d'un fifre.

Toute l'auberge se précipita aux fenêtres, et l'on put voir un pauvre vieux sauvage, vêtu de peau de cerf, à très longs cheveux blancs, jouer du fifre près de la véranda. Les airs qui en sortaient, gais et sonores, étaient inconnus à toute l'auberge ; mais ils étaient si harmonieux et parfois si doux que tout le monde se prit à écouter avec un religieux silence.

Lorsque ce joueur de fifre inconnu eut rendu trois ou quatre airs, Flambard le fit mander pour qu'il se restaurât et continuât à

jouer de son instrument dans la salle même de l'auberge.

Mais le vieux sauvage refusa cette invitation. Tout en faisant entendre une langue inconnue, il branla sa tête en signe de négation, et montra sur la rampe de la véranda une sébile qu'il y avait posée. On comprit. Aussi, après le dîner, que la musique du fifre avait égayé tout autant que le vin ruisselant, chacun des convives défila devant la sébile pour y laisser tomber son obole. Et sous la largesse des trois grenadiers la sébile se trouva comble à déborder.

Pour manifester sa joie le sauvage lança un air si endiablé que tout le monde, rentré dans l'auberge, se mit à sauter bruyamment par la place. Et plus le fifre allait, plus la sauterie allait. Ce fut étourdissant. Flambard, juché sur un bahut, battait la mesure de sa rapière. Pertuluis rendait des accords effrayants en tapant du poing le cul d'une cuvette de fer-blanc, et Regaudin heurtait à tour de bras deux gamelles d'étain. Mais le fifre dominait quand même. Sur la place paysans et paysannes, villageois et villageoises, serviteurs et servantes tournaient, retournaient, viraient, frappaient du pied, puis s'enlaçaient, voltigeaient, se bousculaient, s'entrechoquaient et riaient à en perdre l'haleine. Ce fut une sarabande et un chahut à briser les têtes les plus solides.

. . . . . .

Pendant ce temps-là, le joueur de fifre, ne se voyant nullement observé, levait de fois à autre un regard inquiet vers la terrasse.

Tout à coup, au moment où le charivari menaçait de faire crouler l'auberge, une porte-fenêtre s'ouvrit sur la terrasse, et une femme enveloppée de fourrures marcha rapidement vers la balustrade, tandis que dans l'ouverture ouverte demeurait, pâle

et anxieuse, la figure de Péan. Or cette femme, qui traversait ainsi la terrasse, c'était la belle M Péan. Elle se pencha sur la balustrade. Au même instant le joueur de fifre leva les yeux.

Leurs regards se rencontrèrent. M Péan esquissa un sourire terrible et triomphant à la fois, en entendant ces trois mots monter de la bouche du vieux sauvage :

— Je porterai message !...

Elle avait reconnu Foissan.

Rapidement elle tira de son corsage le faux message que nous connaissons et le laissa tomber.

Sans discontinuer de jouer de son fifre Foissan, puisque c'était lui, ramassa vivement le papier et le glissa sous ses vêtements.

Et, sûre de la victoire maintenant, M Péan s'était empressée de regagner son appartement, c'est-à-dire sa prison.

Oh ! si elle avait su que sa manœuvre avait été surprise !

En bas, dans la salle de l'auberge, on commençait pourtant à se lasser, on ouvrait toutes grandes portes et fenêtres tant on avait chaud. Ce que voyant, le joueur de fifre crut le moment opportun de tirer l'échelle, Il saisit la sébile pleine, tourna les talons et décampa à toute vitesse vers les bois du voisinage où il disparut.

Le bal cessa comme par enchantement, et comme tous les regards cherchaient le musicien, on découvrit, non sans étonnement, qu'il s'était évanoui.

Flambard jeta un rire énorme.

Il s'imaginait que le vieux sauvage avait usé d'un truc et de son talent de musicien pour faire riche moisson de pièces d'or et d'argent, et il n'eut pas le moindre soupçon qu'il venait d'être savamment roulé.

Et nul autre dans l'auberge ne se serait douté que la trahison venait de jouer ses cartes.

Aussitôt après le bal Flambard monta à l'appartement de Jean Vaucourt et de sa femme pour s'y reposer.

Héloïse était seule avec son enfant. Mais dans une pièce voisine le capitaine écrivait.

Depuis le soir précédent Vaucourt et sa femme occupaient l'appartement qui avait été mis à la disposition du gouverneur. Il était spacieux et donnait sur la partie est de la terrasse. Il se trouvait séparé de l'appartement des Péan par un couloir transversal. Héloïse jouait avec son petit lorsque le fifre se fit entendre pour la première fois. Surprise et amusée, elle conduisit l'enfant à une fenêtre pour lui permettre de mieux entendre cette musique qui l'impressionnait. Puis, en bas le bal commença. Héloïse demeurait toujours à la fenêtre avec son enfant, bien qu'elle ne pût voir le joueur. Aussi vit-elle avec surprise M Péan aller jeter un papier quelconque en bas de la terrasse. Pourtant la jeune femme ne s'étonna pas autrement, croyant que M Péan essayait un moyen de communiquer avec des amis du dehors dans l'unique but de recouvrer sa liberté. Elle ne songea donc pas à déranger son mari, qui se trouvait dans la pièce voisine. Mais quand Flambard lui parla du joueur de fifre et de sa soudaine disparition, alors Héloïse crut opportun d'instruire Flambard de ce qui s'était passé sur la terrasse.

Flambard se sentit pris d'inquiétude à cette nouvelle. Il appela le capitaine à qui il confia le geste de M Péan, ajoutant, soucieux :

— Diable ! capitaine, je me demande si ce vieux sauvage, ce joueur de fifre ne serait pas ce Foissan, ce gueux, ce piffre, ce chipotier, cette racaille de racaille ? Car n'a-t-il pas joué, comme je me le rappelle à présent, des airs italiens ! Par les deux cornes…

Il s'interrompit devant Héloïse qui le regardait avec inquiétude.

— De sorte, dit Jean Vaucourt, qu'il y aurait connivence entre Foissan et les prisonniers.

— Je pense, émit Héloïse, que les prisonniers cherchent un moyen d'échapper à leur captivité.

— C'est ce qui n'arrivera pas, déclara Flambard avec fermeté, car de suite je vais aposter des sentinelles sur la terrasse.

Et sans plus il alla donner des ordres, et deux domestiques furent chargés de demeurer en permanence sur la terrasse.

Le jour obscurci par les nuages fuyait plus tôt, et bientôt Maître Hurtubise fit allumer ses lustres et ses lampadaires.

Àce moment, la porte de l'auberge s'ouvrit sous une poussée violente, une femme parut, suffoquée, hors d'haleine et cria :

— Sus aux traîtres !

Flambard, qui venait de descendre dans la salle, lança ce nom avec un accent fort surpris :

— Rose Peluchet !

L'entrée de la servante de la mère Rodioux produisit une sensation.

Flambard bondit jusqu'à la jeune fille, qui venait de se laisser choir sur un siège, comme pour lui porter secours.

Pertuluis s'élançait aussi avec un carafon à demi vidé, et disait :

— Ventre-de-grenouille ! il faut la rechimauder, elle expire, la bochette !

Regaudin versait du vin dans une coupe, et disait :

— Mademoiselle, quelques larmes de ce nectar, ça vous remontera la chambranle !

Les deux grenadiers titubaient à faire peur.

La jeune fille accepta de boire quelques gorgées.

Tout le monde l'entourait maintenant en gardant un grand silence. Elle, reprenait vent peu à peu, et son sein en tumulte s'apaisait de moment en moment.

Elle sourit à Flambard et aux deux grenadiers, et prononça faiblement :

— Je me sens plus forte !...

— Tant mieux, dit Flambard. On a assez mangé d'espace, à ce que je vois, pour qu'on en laisse tomber à présent quelques aunes ?

— Ah ! on voit bien que vous ne savez pas ce qui se passe, vous autres qui riez ! fit la Pluchette en jetant un regard circulaire au-

tour d'elle.

— Ah ! ça, s'écria Flambard, vous n'allez toujours pas nous dire que vous avez vu le Drapeau Blanc ?

— Non… mais j'ai vu le gueux qui le fera hisser !

— Le gueux ? demanda Flambard dans un grondement terrible, qui ça ?

— Eh oui ! répondit Rose Péluchet encore haletante, ce traître, ce ribaud, ce lâche, ce Foissan…

— Foissan ! cria Flambard en pâlissant.

— Et c'est clair, reprit la Pluchette. Le forgeron venait d'achever de rafistoler notre berline. On s'embarquait, moi, ma sœur et mon beau-frère. Le père Croquelin venait de monter sur le siège. Mais voilà que surgit comme un ouragan une douzaine de gardes commandés par Foissan. Ce fut vite fait : le père Croquelin alla rouler dans la poussière du chemin, nous fûmes saisis et jetés, à notre tour par les portières. Encore un coup, et pan ! la berline décampe vers Québec, Foissan dans la boîte, et deux gardes sur le siège du cocher. On n'a plus vu qu'un tourbillon de poussière, on n'a plus entendu qu'un roulement de tonnerre dans le lointain. Une seule chose, le père Croquelin, qui ne perd jamais la tête, a sauté sur les ressorts d'arrière de la voiture qui l'a emporté dans une course d'enfer. Alors, moi, j'ai couru ici !

Mais Flambard n'avait pas écouté jusqu'au bout le récit de Rose Peluchet. Une idée terrible, un soupçon plutôt l'avait frappé rudement : Foissan courait vers la capitale pour délivrer le faux message à M. de Ramezay.

De suite il avait rugi :

— Un cheval, maître Hurtubise… le meilleur… au galop, hop !

Des valets se précipitèrent vers l'écurie.

Et Flambard disait à Rose avec inquiétude :

— Pourvu que je puisse les rattraper !

— Faut pas oublier que le père Croquelin est là, s'il n'a pas dégringolé de la bagnole.

— Oui, dit Flambard, le père Croquelin fera tout en son pouvoir pour faire rater la trahison. N'importe ! il faut que je rattrape les traîtres !

L'auberge était déjà toute remplie de cette rumeur effrayante :

— Trahison ! trahison !… on va hisser le Drapeau Blanc !

Vaucourt accourait au moment où Flambard sautait en selle.

— Capitaine, dit le spadassin, veillez sur les prisonniers. Si j'arrive et que le Drapeau Blanc a été arboré, je l'arrache et vais le jeter à la face du grand traître… Bigot !

Il éperonna violemment sa monture et partit dans un galop de tonnerre.

Tandis que retentissait encore le galop du spadassin, deux personnages sur la véranda tenaient le colloque suivant :

— Ventre-de-grenouille ! Regaudin, et notre magot ?

— C'est vrai, Pertuluis, notre coffre, biche-de-bois ! Si on livre la ville, on livre aussi notre trésor !

— Faut aller à son secours !

— Même s'il nous faut passer sur la panse des Anglais !

— Enfourchons ! suggéra Pertuluis.

— Ah ! que non pas, dit Regaudin. Oublies-tu que notre coffre est trop lourd pour l'accrocher à nos selles ?

— Tiens ! tu as raison, Regaudin, répondit Pertuluis avec découragement.

— Oui, mais, reprit Regaudin, on a encore notre Monaut, notre bon Monaut, notre vieux Monaut !…

— Et notre berlingot, ajouta Pertuluis. Au galop donc !

— À Monaut !

— Au cabriolet !

Il ne fallut que quelques minutes aux deux grenadiers pour atteler et partir à toute vitesse sur la route de Québec, à l'insu des gens de l'auberge. Les deux grenadiers entendaient encore le galop qui emportait Flambard.

— On sera pas loin derrière ! dit Pertuluis, dont la voix tremblait aux cahotements du cabriolet.

— Oui, dit Regaudin, si on ne le rattrape pas !

Il asséna deux rudes coups de fouet sur la croupe du cheval, disant :

— Allons ! allons, mon p'tit Monaut, il n'y a pas à regimber, si on veut pas que les Anglais nous escamotent notre coffre… hop donc !…

Le cabriolet s'évanouit sur la route et dans la nuit qui tombait rapidement.

. . . . . .

Après la joie, la douleur ! Après le calme, l'orage ! Une sorte de funèbre pressentiment pesait sur les hôtes de l'auberge après le départ du spadassin. Les conversations animées et bruyantes, s'étaient changées en murmures et en chuchotements sur chaque visage on lisait l'inquiétude et la crainte. Plusieurs des villageois et paysans avaient à pas étouffés et timides regagné leurs foyers ; d'autres n'avaient pas eu ce courage qu'ils n'eussent eu des nouvelles rassurantes. Toute cette nuit fut passée dans l'attente d'une joie ou d'une catastrophe. Ceux qui espéraient, c'étaient ceux qui gardaient à l'esprit l'image de Flambard qui, seul pouvait faire échouer la trahison. Chez d'autres, la vision d'un Drapeau Blanc au-dessus de la capitale, et les trois coups de canon qui l'annonceraient à l'ennemi, détruisaient à demi la confiance et l'espoir.

Dans le gris du matin suivant, le peuple faisait masse sur la place de l'auberge, les yeux tournés vers la Capitale, avec l'espoir d'y voir venir un courrier de bonne fortune, ou la crainte d'entendre les trois coups de canon fatidiques. Le curé de la paroisse faisait entendre à tous sa parole d'encouragement et d'espoir. Mais les esprits demeuraient tendus, ils redoutaient quand même le malheur qui planait sur toutes les têtes.

Là-haut, dans les appartements du Capitaine Vaucourt, la même tension d'esprit régnait. Héloïse de Maubertin et Rose Peluchet, agenouillés devant un crucifix, priaient avec ferveur. Le petit Adélard s'amusait silencieusement près de la cheminée avec des jouets quelconques. Quant au capitaine, il arpentait fiévreu-

sement la pièce, et sans cesse son oreille demeurait attentive aux bruits du dehors.

Chez les Péan, l'inquiétude régnait aussi.

— Ah ! disait parfois, M Péan le sein agité, que je souhaite que Foissan soit arrivé à temps !

— Il arrivera, assurait Péan. Il avait tant d'avance sur Flambard…

Onze heures sonnèrent aux horloges de l'hôtellerie.

Un choc soudain fit trembler les hôtes de l'auberge et le peuple sur la place : dans le grand et lourd silence qui tombait sur la terre, les échos apportèrent à quelques secondes d'intervalle les trois coups de canon qui annonçaient que tout était consommé.

Non… Flambard n'était pas arrivé à temps !

Vaucourt tomba sur un siège, écrasé de chagrin et de rage impuissante.

Péan et sa femme s'embrassèrent dans leur triomphe infernal.

Dehors, le peuple parut s'anéantir… il s'éclipsa silencieusement comme peut s'effacer l'ombre d'un spectre dans les voiles d'une nuit mystérieuse.

19

Quand Flambard atteignit Saint-Augustin, la nuit était tout à fait venue.

L'obscurité ne parut pas l'inquiéter, et il se jeta à la même allure vertigineuse dans la route de la Lorette, route sinueuse, rocailleuse, raboteuse, et difficile de passage par les nombreux et profonds ravins qui la coupaient. Mais il dut ralentir dans la pente d'un ravin plus profond, pente qui aboutissait à un pont jeté sur un torrent. Et devant ce pont il s'arrêta tout à fait, car le pont lui parut dangereux autant qu'il y put voir dans les ténèbres. Ce pont n'avait aucun garde-fou, ce n'était qu'une pièce uniforme de madriers assemblés soutenus par des poteaux. Sur un côté deux de ces poteaux avaient été cassés au passage de la lourde artillerie de l'armée de Beauport, si bien que le pont penchait terriblement vers le torrent qui grondait. Un homme pouvait toujours passer ; mais il y avait danger pour un cheval de glisser et de rouler dans le torrent. Que faire ?

Flambard examinait le pont et réfléchissait. Il y avait un moyen : lancer sa monture à toute épouvante. Le pont n'était pas large, quarante pieds au plus. Il prit sa résolution, et éperonna rudement le cheval en le commandant. Mais la bête, ayant fait un bond en avant fut saisie de crainte et se cabra si brusquement que le spadassin faillit être désarçonné du coup.

— Ah ! diable ! maugréa-t-il, est-ce qu'on a peur à présent de mettre ses pattes sur un pont de ruisseau !

Il sauta à terre et tira son cheval après lui. Le pont frémissait et ployait légèrement sous le poids de l'homme et de la bête qui

n'avançait que prudemment et en renâclant. Et à mesure que Flambard avançait le pont penchait davantage, de sorte que le cheval commença à glisser peu à peu.

— Par mon âme ! murmura le spadassin, allons-nous dégringoler dans ce torrent ?

Le cheval fit tout à coup un écart au moment où ses pieds de derrière venaient de glisser, le pont craqua si fort que la bête fut saisie d'épouvante. Elle se cabra de nouveau, elle glissa tout à fait, tomba sur le pont qui craqua encore, et elle roula dans le torrent. Flambard lui-même faillit la suivre ; mais il lâcha à temps la bride pour s'agripper aux madriers du pont et se sauver d'un bain glacé. Il entendit sa monture se débattre violemment dans l'eau du torrent, puis un long hennissement partit sous le pont même, et Flambard comprit que le cheval était entraîné et que tout était perdu.

— Allons ! me voici bien emmanché ! grommela-t-il.

Il se mit debout et prêta l'oreille : il n'entendit plus que le rugissement de l'eau qui dévalait avec violence dans le ravin vers le fleuve.

Le spadassin se sentit rongé de dépit. Il pensait à Foissan, aux traîtres, au message au Drapeau Blanc ! Ah ! non, à présent, il n'arriverait plus à temps ! Il estima qu'il lui restait au moins quatorze à quinze milles à parcourir pour atteindre Québec. Même en s'élançant à toute course il serait en retard, attendu que Foissan devait avoir trois ou quatre heures d'avance.

— Mais comment diable ? se demandait Flambard a-t-il pu traverser ce pont ? Est-ce que par hasard sa berline et ses che-

vaux n'auraient pas roulé dans le ravin ? À moins que ce pont ne se soit écroulé qu'après le passage de Foissan. Ce que Flambard ne pouvait savoir, c'est que le pont avant l'arrivée du garde penchait beaucoup moins. L'Italien avait vu le danger de passer sur le pont, mais il avait tout risqué en faisant lancer les chevaux à toute vitesse. Et ce ne fut que par miracle, si l'équipage réussit à franchir le pont sans accident. Seulement le passage de la berline l'avait ébranlé davantage et l'avait fait pencher au point de le rendre impassable.

— Allons ! se dit le spadassin, il ne me reste qu'à découvrir une ferme où je pourrai peut-être me procurer un autre cheval.

Et sur ce il traversa le pont tout à fait.

Mais il n'avait pas fait dix pas de l'autre côté qu'il buta contre un obstacle. Il se pencha et reconnut que c'était le corps d'un homme ; et se penchant encore il reconnut vaguement les traits livides du père Croquelin, du père Croquelin qui avait eu la gorge trouée de deux ou trois coups de poignard. Flambard frémit.

— Par l'enfer ! jura-t-il, voilà bien, si je ne me trompe, le travail de cette charogne de Foissan.

C'était vrai.

Rose Peluchet avait dit à Flambard que le père Croquelin s'était agriffé aux ressorts de derrière de la voiture au moment où celle-ci, tirée par Pascal et Loulou, prenait rapidement la direction de Québec. Oui, l'ancien mendiant avait réussi ce tour de force, et il avait réussi à se maintenir dans sa position peu confortable jusqu'à ce point. Ce fut pour lui aussi miracle s'il ne dégringola pas de la voiture et ne roula dans le torrent. L'équi-

page avait donc atteint l'autre côté du ravin où Foissan le fit arrêter pour examiner le pont et s'assurer qu'il demeurait impassable. Mais en descendant de la berline il aperçut le père Croquelin accroché à l'arrière. Sa décision fut vite prise : il tira un poignard, se jeta sur l'ancien mendiant et lui troua la gorge, si bien que la mort fut presque instantanée.

Il jeta le cadavre sur le milieu de la route grommelant :

— Bon ! celui-là ne m'embêtera plus !

Il jeta un coup d'œil sur le pont et sourit en pensant ceci :

— Si je suis poursuivi, gare à ceux qui franchiront ce pont après moi !

Et il remonta aussitôt dans la berline qui repartit à toute vitesse.

Après avoir considéré le cadavre du vieux mendiant. Flambard dit à mi-voix :

— Pauvre vieux ! je reviendrai te donner une sépulture plus chrétienne.

Il le souleva et le déposa dans un fourré sur le bord de la route. Puis il reprit son chemin dans la nuit froide et noire.

Le spadassin marcha ainsi jusqu'à l'aurore. Dans les premières clartés du jour il vit des coteaux fort boisés, puis à droite, du sein des bois blancs de frimas il aperçut une mince colonne de fumée.

— Voilà une habitation, se dit Flambard, j'y trouverai peut-être un cheval.

Il ne lui fallut que dix minutes pour atteindre une pauvre chaumière où il fut reçu par deux vieux paysans qui venaient d'allumer le feu du matin.

Devant l'étonnement des paysans qui ne s'attendaient pas à cette visite, le spadassin dit :

— Braves gens, je viens vous demander aide et secours.

Il narra son aventure et dit la mission importante qui l'appelait à Québec.

Les deux paysans, qui avaient beaucoup souffert de la guerre, compatirent avec le spadassin et ne refusèrent nullement de lui prêter l'unique cheval qu'ils possédaient. Flambard remercia les bonnes gens, leur laissa une poignée d'or en garantie, et sauta en selle.

Il lui restait huit milles à faire. Mais il s'aperçut que le roussin qu'il montait n'était pas précisément un coureur de race. Gros cheval de labour, il n'allait qu'en trottinant lourdement et butait constamment. Le spadassin enrageait. Avec tout le temps perdu, il se voyait monté sur un vieux roussin qui était loin d'aller vite comme le vent, et ainsi monté il lui faudrait bien plus d'une demi journée pour atteindre les murs de la cité.

Ce ne fut que vers les dix heures et demie, que Flambard se trouva sur une colline que traversait la route et qui dominait la rivière St-Charles. Devant lui il apercevait la capitale et ses décombres informes. Nul drapeau ne flottait. Il soupira d'aise.

— J'arriverai peut-être encore à temps ! se dit-il.

Il laboura les flancs du roussin qui hennit de douleur et qui, croyant arriver au bout de cette course étrange, fit un effort et galopa vers la rivière St-Charles.

Mais le spadassin n'avait pas atteint le Faubourg St-Roch que trois coups de canon ébranlèrent l'espace. Une fumée blanche s'éleva au-dessus de la ville, et lorsque cette fumée se fut évaporée, le spadassin vit flotter dans la brise de l'est un drapeau blanc.

Il lança un cri de rage. Et de ses éperons coupant les chairs de l'animal, il parvint à lancer celui-ci dans une course éperdue. Il atteignit la porte du Palais, sauta à terre, attacha la bête hors d'haleine et frappa du pommeau de sa rapière.

La porte fut ouverte, mais une dizaine de gardes la barraient.

— Ordre du général Lévis ! clama Flambard.

— Avez-vous un laisser-passer ? interrogea un sous-officier.

— J'ai dit « ordre du général Lévis » ! Par l'enfer ! ai-je le temps de parlementer ! Arrière !…

Il bondit, culbuta les gardes et de toute la vitesse de ses jambes gagna le Château Saint-Louis.

La place était encombrée d'une foule de peuple et de soldats de la garnison.

— Place ! rugit Flambard, qui, la rapière au poing, se fit jour jusqu'à la grande porte d'entrée. Il passa par-dessus des huissiers, des valets, des gardes et alla donner contre une porte qui céda sous son coup d'épaule. Il se trouva dans la salle des au-

diences, où M. de Ramezay tenait conseil avec les officiers de la garnison et quelques notables de la cité.

L'apparition de Flambard produisit un choc violent. Tout le monde fut debout. Sur une grande table rectangulaire étaient disposés des feuillets de parchemin couverts d'une encre fraîche.

Un grand silence, fait de stupeur et de crainte, s'établit. Le spadassin marcha rudement à la table, posa un index sur l'un des feuillets et demanda, regardant M. de Ramezay :

— Qu'est-ce cela, Monsieur ?

Ramezay se dressa avec fureur et demanda :

— Et vous, Monsieur, que signifient cette entrée et cet ordre ?

Sans mot dire le spadassin saisit un feuillet, le parcourut du regard et reconnut que c'étaient les termes d'une capitulation qu'on préparait pour les envoyés anglais.

— Une capitulation ! rugit-il. Et sans l'ordre de le faire ?

Son regard terrible pesa sur toute l'assemblée.

— Nous avons cet ordre ! cria Deladier.

— Trahison ! vociféra Flambard. Voici l'ordre du général de l'armée de ne pas livrer la ville… ordre du général chevalier de Lévis !

Et de sa main agitée il brandissait un pli.

Ramezay blêmit.

— Du Chevalier de Lévis ? murmura-t-il. Mais nous avons reçu de lui l'ordre de capituler.

— Eh ! cria Flambard avec rage, c'était un faux message, un complot ourdi par ce traître Bigot dont vous êtes tous, tous sans exception, les dupes ou les serviteurs.

Il ramassa rapidement les feuillets, les roula dans ses mains et les jeta à la figure de Deladier avec cette injure :

— Lâche et traître !...

Des épées sortirent des fourreaux... Mais déjà un huissier annonçait l'arrivée des envoyés Anglais.

— Oh ! s'écria Flambard avec une fureur terrible, au moins votre maître infâme François Bigot ne jouira pas de son triomphe !

Il s'élança dans une ruée effarante ; peuple, valets, gardes, soldats s'écartaient vivement. Il franchit la porte du Palais que les factionnaires eurent soin d'ouvrir prestement, et dévala vers l'habitation de l'intendant près de la rivière St-Charles, sans remarquer que les premiers régiments anglais envahissaient les faubourgs.

Lorsqu'il arriva en vue de la maison de Bigot, il aperçut une berline tout attelée de quatre vigoureux chevaux et entourée d'une quarantaine de gardes.

— Où est votre maître ? leur cria Flambard.

Les gardes, pour toute réponse, descendirent de leurs montures, tirèrent l'épée et firent front devant le spadassin. Le heurt fut terrible. Sous la rapière étincelante du ferrailleur dix gardes tombèrent sur le chemin. Flambard rugissait comme un lion enragé, frappait comme un géant courroucé. D'autres gardes al-

laient se voir transpercés par l'effroyable lame, lorsque par la portière de la berline qu'une main d'homme venait d'ouvrir, apparut une main fine et blanche de femme, et cette main était armée d'un pistolet. La main ajusta le spadassin une seconde et un coup de feu éclata.

Atteint à l'épaule droite, Flambard échappa sa rapière sanglante, jeta un regard surpris vers la portière de la berline, poussa un sourd rugissement et voulut s'élancer contre la voiture. Mais il buta, et lourdement s'écrasa dans la poussière dans laquelle il se roula avec d'atroces hoquets de rage impuissante, tandis qu'un flot de sang giclait de son épaule.

Or, dans la portière ouverte maintenant apparaissait le visage blême de Bigot, et, assise près de lui, se trouvait une jeune et belle femme… une femme qui n'eût pas manqué d'exciter la jalousie de M Péan. À cette femme Bigot dit en souriant :

— Ma chère amie, vous êtes une merveille au tir !

Cette jeune femme n'était autre que la jolie M Deladier, maîtresse de Foissan et devenue subitement celle de l'intendant-royal.

Elle éclata d'un rire ingénu, disant :

— Ce pauvre Flambard ! ça me chagrine bien tout de même !

Ses yeux et ceux de l'intendant se fixèrent sur le corps du spadassin qui continuait à se débattre sur le chemin, à se rouler, à gémir, à faire entendre des jurons indistincts.

Les gardes, pendant ce temps, relevaient leurs camarades blessés, et jetaient les morts dans les buissons sur le bord du

chemin.

Àcet instant un homme, enveloppé d'un large manteau noir, sortait de la maison et accourait vers la berline. C'était Deschenaux qu'on attendait pour partir.

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il en regardant la scène du chemin.

— Ça, se mit à rire l'intendant, c'est notre ami Flambard. Seulement, je constate qu'il n'est pas tout à fait mort.

Le spadassin demeurait maintenant presque inerte, n'étant secoué de temps à autre que par un spasme.

— Bon ! prononça froidement Deschenaux ; je vais l'achever !

Il arma un pistolet et marcha vers le corps de Flambard.

Il s'arrêta tout à coup, surpris et inquiet.

Non loin une fusillade venait de crépiter. On entendait des cris terribles et des jurons. Puis d'autres coups de fusils éclataient. Et chose curieuse, à tous ces bruits se confondaient le roulement d'une voiture ou d'un chariot. Et ces cris, ces coups de feu, ce roulement semblaient se rapprocher de l'habitation.

Pris d'épouvante un garde clama :

— Les Anglais !...

Cette épouvante du garde gagna tout le monde.

— En route ! ordonna Bigot d'une voix rude et impérative.

Descheneaux abandonna Flambard et courut à la berline qui, la seconde d'après s'éloignait dans un nuage de poussière escor-

tée de ses gardes, et disparaissait peu après dans la route de la Lorette.

. . . . . .

Flambard demeurait seul, mais vivant, sur le milieu du chemin.

Là-bas, les cris venaient de cesser ainsi que les coups de feu ; mais le roulement de voiture continuait à se faire entendre. Il se rapprochait très vite. Bientôt apparut un cabriolet portant deux individus dont l'un criait :

— Hop ! hop ! Monaut… il faut pas que les Anglais s'emparent de notre coffre !

C'étaient bien les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin. Le premier fouettait le pauvre Monaut à tour de bras.

L'instant d'après le cabriolet arrivait en vue de mares de sang sur le chemin. Puis les deux grenadiers aperçurent le cadavre d'un homme.

Regaudin arrêta net son cheval.

— Hé ! mais, cria-t-il, n'est-ce pas là un grenadier…

— Ventre-de-roi ! clama avec étonnement Pertuluis, est-ce que je ne reconnais pas notre ami Flambard ?

— Biche-de-biche ! fit avec stupeur Regaudin. Est-ce que ces cochons de gardes de Bigot l'auraient proprement occis ?

Pertuluis venait de sauter à terre et se baissait vers le corps du spadassin.

— Non, dit-il, après un moment, ils ne l'ont qu'assommé un brin !

— En ce cas, reprit Regaudin, il faut l'embarquer. Il ne sera pas dit que des grenadiers du roi auront laissé mourir ainsi et sans secours un autre grenadier du roi, biche-de-bois !

— T'as raison, Regaudin, faut l'emporter avec nous !

Usant de sa force de géant Pertuluis souleva le corps du spadassin et le posa dans le cabriolet tout à côté du coffre rempli d'or et d'argent « qu'ils avaient hérité du père Raymond et de sa femme. »

— Et, maintenant, fouette Regaudin, pour qu'ils ne restent aux Anglais que ces vilains corbeaux !

Du doigt il montrait les cadavres des gardes sur le bord du chemin.

Le cabriolet se perdit bientôt dans la direction prise par la berline de Bigot.

Et c'était le 17 septembre 1759 !...

Àla même heure, ceux qui avaient été chargés de défendre la capitale de la Nouvelle-France discutaient avec l'ennemi les termes d'une capitulation.

Car le Drapeau Blanc continuait de flotter au-dessus d'un amas de ruines et de décombres qui semblaient pleurer et gémir dans l'affreuse catastrophe que l'infamie avait suscitée !

Car François Bigot et sa bande avaient joué leur dernier et fatal atout !...

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_drapeau_blanc. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.